



universität
wien

MASTERARBEIT / MASTER'S THESIS

Titel der Masterarbeit / Title of the Master's Thesis

„Les structures syllabiques en français et en espagnol:
Une analyse dans le cadre de la théorie de l'optimalité“

verfasst von / submitted by

Magdalena Zehetgruber, BA BA

angestrebter akademischer Grad / in partial fulfilment of the requirements for the degree of
Master of Arts (MA)

Wien, 2016 / Vienna, 2016

Studienkennzahl lt. Studienblatt /
degree programme code as it appears on
the student record sheet:

A 066 149

Studienrichtung lt. Studienblatt /
degree programme as it appears on
the student record sheet:

Masterstudium Romanistik

Betreut von / Supervisor:

Univ.-Prof. Dr. habil. Elissa Pustka, Dipl.-Journ.Univ. M.A.

Danksagung

Zum Entstehen einer solchen Abschlussarbeit reicht es nicht, auf sich allein gestellt zu recherchieren, zu lesen und zu schreiben. Viele Menschen haben mich dabei unterstützt. Daher möchte ich mich herzlich bei meiner Betreuerin Univ.-Prof. Dr. habil. Elissa Pustka, M.A. Dipl.-Journ. bedanken, die mich motiviert hat, dieses komplexe Thema zu wählen und mir mit formalen sowie inhaltlichen Ratschlägen weitergeholfen hat.

Besonders bedanken möchte ich mich aber natürlich auch bei meiner Familie: Liebe Mama, danke, dass du immer für mich da bist und mich vor allem in den letzten Wochen so gut umsorgt hast. Liebe Judith, danke, dass du für mich die beste Schwester der Welt bist und dir oft meine Sorgen und Gedanken anhörst. Lieber Papa, danke, dass du mir so viel mitgegeben hast für mein Leben und meine Persönlichkeit. Es macht mich traurig, dass du diese Arbeit nie in Händen halten wirst.

Et finalement, merci à tous ceux qui ont lu, corrigé et commenté ce mémoire, ce qui l'a amélioré au niveau linguistique.

Magdalena Zehetgruber

Table des matières

1	Introduction.....	1
2	THEORIE : Le changement syllabique dans le cadre de la théorie de l'optimalité...	5
2.1	Le rôle de la syllabe en phonologie	5
2.1.1	Définition	6
2.1.2	Structure syllabique.....	9
2.1.3	Sonorité	10
2.1.4	Lois de préférence syllabique.....	13
2.1.5	Complexité syllabique	15
2.2	La syllabe dans la théorie de l'optimalité	16
2.2.1	L'idée de la théorie de l'optimalité	17
2.2.2	Contraintes vs. règles	17
2.2.3	Contraintes en conflit	19
2.2.4	Optimalité et complexité.....	21
2.3	Le changement phonique	23
2.3.1	Evolution phonétique comme processus 'd'amélioration'	25
2.3.2	Economie des changements.....	26
2.3.3	Facteurs extrinsèques pour le changement	27
2.3.4	Evolution linguistique et phonétique en OT.....	29
3	DESCRIPTION : Les structures syllabiques en français et en espagnol.....	32
3.1	Héritage du latin dans les langues romanes.....	32
3.1.1	Structures du latin classique.....	33
3.1.2	Tendances contradictoires dans l'évolution du latin	34
3.2	Le processus de la prosthèse de voyelles	36
3.2.1	Français.....	38
3.2.2	Espagnol.....	41
3.3	Complexité syllabique en français et en espagnol	42
3.3.1	Complexité dans la langue standard	45
3.3.1.1	Français	46
3.3.1.2	Espagnol	48
3.3.2	Complexité dans les variétés de la 'langue de proximité'	50
3.3.2.1	Français	51
3.3.2.2	Espagnol	53

4	ANALYSE : Structures syllabiques dans un cadre OT	56
4.1	Conflit de contraintes dans la syllabation.....	57
4.1.1	Syllabation en français et en espagnol	59
4.1.2	Resyllabation par l'enchaînement consonantique.....	65
	Digression : La liaison	68
4.2	Hiérarchies de contraintes d'un point de vue diachronique	69
4.2.1	Prosthèse de voyelles en français	70
4.2.2	Prosthèse de voyelles en espagnol.....	75
4.3	Analyse des phénomènes d'affaiblissement vocalique.....	77
4.3.1	Elision de voyelles en français	77
4.3.2	Elision de voyelles en espagnol	82
5	Discussion	87
5.1	Limites de OT	87
5.1.1	Manque d'explications	88
5.1.2	Question de l'input	90
5.1.3	Est-ce une théorie universelle ?	92
5.2	Explications en dehors de OT.....	94
5.2.1	Facteurs linguistiques en dehors de la phonologie.....	94
5.2.2	Contact de langues	95
5.2.3	Standardisation des langues.....	97
5.2.4	Relation entre graphie et phonie	99
5.2.5	Fréquence des mots	100
6	Conclusion	101
	Bibliographie.....	105
	Sources en ligne.....	110
A	Annexe.....	111
A.1.	Zusammenfassung auf Deutsch	111
A.2.	Abstract in English	113
A.3.	Eidesstattliche Erklärung.....	115

Table des illustrations

Fig. 1: Schéma de la structure syllabique	10
Fig. 2: Echelle de sonorité (d'après Restle/Vennemann 2001 : 1312)	11
Fig. 3: Tableau OT schématique	20
Fig. 4: Tableau pour la préférence CV avec ONSET et NoCODA	21
Fig. 5: Pourcentages pour quatre types syllabiques (Delattre 1965 : 41)	43
Fig. 6: Structures syllabique du français et de l'espagnol	58
Fig. 7: Tableau pour les syllabes V avec FIDELITE et ONSET	59
Fig. 8: Tableau pour une syllabe CCV en français	60
Fig. 9: Tableau pour une syllabe CCV en espagnol	60
Fig. 10: Tableau avec la contrainte SONSEQ	61
Fig. 11: Tableau avec la contrainte MSD	62
Fig. 12: Tableau pour l'attaque [ps] en français	63
Fig. 13: Tableau pour l'attaque [ps] en espagnol	63
Fig. 14: Tableau pour la resyllabation dans <i>une petite amie</i>	66
Fig. 15: Tableau pour la formation de glissantes lors d'un hiatus en espagnol	67
Fig. 16: Tableau pour la formation de glissantes avec la contrainte IDENT-IO	67
Fig. 17: Tableau pour la resyllabation dans <i>mis amigos</i>	67
Fig. 18: Tableau pour la liaison en français avec une consonne latente	68
Fig. 19: Tableau pour l'épenthèse évitée en français	69
Fig. 20: Tableau pour la syllabation du mot latin <i>schola</i>	70
Fig. 21: Tableau pour la prosthèse de voyelles en français	71
Fig. 22: Tableau modifié pour la prosthèse de voyelles en français	72
Fig. 23: Tableau pour la prosthèse de voyelles en français avec la contrainte de CONTIGUITY	72
Fig. 24: Tableau pour l'emprunt scolaire du latin <i>scholaris</i>	73
Fig. 25: Tableau pour l'emprunt <i>stress</i>	74
Fig. 26: Tableau pour la prosthèse de voyelles en espagnol	75
Fig. 27: Tableau pour l'emprunt <i>escolar</i> du latin <i>scholaris</i>	76
Fig. 28: Tableau pour la réalisation lente de <i>secrétaire</i>	80
Fig. 29: Tableau pour une réalisation plus vite de <i>secrétaire</i>	80

Fig. 30: Tableau pour la réalisation standard de <i>je prends</i>	81
Fig. 31: Tableau pour la réalisation de <i>je prends</i> dans la langue de proximité	81
Fig. 32: Tableau pour <i>tu l'as déjà vu?</i> dans la langue standard	81
Fig. 33: Tableau pour <i>tu l'as déjà vu?</i> dans la langue de proximité	82
Fig. 34: Tableau pour la réalisation standard de <i>bloques para apuntes</i>	83
Fig. 35: Tableau pour la réalisation de <i>bloques para apuntes</i> dans la langue parlée des <i>tierras altas</i>	83
Fig. 36: Tableau pour la réalisation standard de <i>pescar</i>	84
Fig. 37: Tableau pour la réalisation de <i>pescar</i> dans la variété des <i>tierras altas</i> avec attaque complexe	85
Fig. 38: Tableau pour la réalisation de <i>pescar</i> dans la variété des <i>tierras altas</i> avec noyau consonantique	85

1 Introduction

Pendant mes études de philologie des langues romanes, je me suis focalisée avant tout sur la langue française et la linguistique liée à cette langue. Néanmoins, j'ai fait des petites excursions dans d'autres langues, particulièrement l'espagnol. En étudiant ces deux langues romanes, j'ai pu constater beaucoup de similarités qui peuvent faciliter l'apprentissage. En même temps, j'étais fascinée par les différences entre ces langues pourtant issues de la même famille, puisqu'elles se sont toutes les deux développées à partir du latin vulgaire il y a plusieurs siècles. De cette façon, j'ai toujours trouvé particulièrement intéressant que la prononciation de l'espagnol me paraissait très facile tandis que celle du français m'a posé beaucoup de problèmes, surtout au début de l'apprentissage. En approfondissant mes connaissances linguistiques de ces deux langues, j'ai commencé à comprendre les différences entre elles au niveau phonétique et phonologique. Je me suis cependant étonnée du fait qu'on trouve une *école* en France et une *escuela* en Espagne alors qu'on trouve un *système scolaire* français et un *sistema escolar* espagnol. De plus, je savais que dans la Rome antique, on appelait cette institution *schola* et que dans d'autres langues romanes on peut trouver aussi bien la *scuola* (italien), la *școală* (roumain) ou bien la *escola* (portugais).

Pendant une petite pause d'études durant laquelle j'ai passé six mois en France pour y enseigner l'allemand, j'ai pu analyser les difficultés que les élèves français rencontraient en apprenant la prononciation de l'allemand. Quelques élèves avaient de grandes difficultés en prononçant des mots comme *Sport* ou *Strumpf* à cause des combinaisons consonantiques au début du mot. Les professeurs en France me l'ont expliqué par l'inexistence de ces combinaisons en français. En même temps, les élèves arrivaient sans problèmes à prononcer ces mêmes combinaisons quand ils parlaient des célèbres *Schtroumpf* à la télévision ou en disant vite des choses comme *je pense* et *je trouve*.

Toutes ces expériences et réflexions m'ont motivée à me consacrer à ces combinaisons consonantiques, et plus largement à la phonologie des langues romanes étudiées, dans mon mémoire de Master. Les phénomènes décrits sont tous liés à la structure syllabique d'une langue. Le concept de la syllabe n'est pas unanime mais occupe une position importante dans la théorie phonologique. Récemment, la syllabe et les structures syllabiques de beaucoup de langues différentes ont été analysées dans la perspective

de la théorie de l'optimalité, une théorie de grammaire universelle établie dans les années 1990 (cf. Kager 1999 ; Prince/Smolensky 2004). On a vite constaté un grand nombre d'avantages de cette théorie en voulant décrire et modéliser les différences et les ressemblances dans les phonologies des langues du monde. Cependant, la théorie a aussi été critiquée pour ne pas donner les explications nécessaires surtout dans le domaine de la variation et du changement linguistique. J'ai pu constater ce problème de la théorie moi-même en analysant quelques différences au niveau phonologique entre l'allemand de l'Allemagne et l'allemand de l'Autriche. En conséquence, j'aimerais examiner les structures syllabiques du français et de l'espagnol, leurs différences et leurs ressemblances dans le cadre de cette théorie.

Le but de ce mémoire est alors de présenter et analyser les structures syllabiques des langues choisies en suivant des questions à trois niveaux différents :

- Description : Quelles différences peut-on trouver entre les structures syllabiques du français et celles de l'espagnol ainsi qu'entre leurs variétés ? Comment peut-on les comparer avec les structures du latin ?
- Modélisation : Comment peut-on modéliser ces différences ainsi que l'évolution linguistique et la variation interne dans le cadre de la théorie de l'optimalité ?
- Explication : Qu'est-ce qu'on peut expliquer par cette modélisation ? Qu'est-ce qu'il faut expliquer par d'autres moyens tels que le contact de langues ou la relation entre graphie et phonie ?

Ces questions font partie des buts principaux de la théorie linguistique : trouver des explications pour les ressemblances ET les différences entre les langues (cf. Tranel 2000 : 40).

Pour pouvoir répondre aux questions posées, ce travail se compose des sections suivantes : Le premier chapitre est dédié à la théorie en général. Je décris la position de la syllabe en phonétique ainsi qu'en phonologie, discute des concepts contradictoires et montre les difficultés en voulant définir cette unité essentielle pour ce travail. Après, je vais me lancer sur la syllabe dans le cadre de la théorie de l'optimalité. Je donne un premier aperçu de la théorie et de son développement et je vais expliquer les concepts principaux de la théorie. En outre, ce premier chapitre traitera le rôle de la syllabe dans

le contexte du changement phonique, ce qui va être très important pour les questions posées. Comme ce sujet était aussi d'intérêt en OT¹, je m'occuperai également de la question de l'évolution linguistique et phonétique dans un cadre OT.

Le deuxième chapitre aborde la description, donc la thématique des structures syllabiques dans les deux langues romanes. Après une petite discussion sur les anciennes structures du latin, je décrirai la différence entre les structures du français et les structures de l'espagnol, d'abord d'un point de vue diachronique pour arriver ensuite à une perspective synchronique. Quant à l'évolution des langues, je vais mettre l'accent principal sur le processus de la prosthèse de voyelles et son statut dans les deux langues respectives. En rapport avec la synchronie, je m'intéresse principalement à la variation dans les deux langues choisies. En conséquence, je compare les variétés standards avec quelques variétés moins formelles de la langue de proximité. Pour toutes ces structures, je considère avant tout les phénomènes de la complexité syllabique.

Dans le chapitre suivant qui représente l'analyse, je mets les structures présentées dans le cadre de la théorie de l'optimalité. Pour commencer, je compare les types de structures syllabiques dans les deux langues et essaie de modéliser les différences et les parallèles trouvés avec les méthodes et la terminologie de OT. Ensuite, je vais montrer et modéliser le changement phonique de ces deux langues. La question principale de ce passage sera de savoir si la théorie peut donner des explications pour les différences dans le développement du français et de l'espagnol. La troisième partie de l'analyse s'occupe des aspects de la variation phonologique en faisant ressortir les phénomènes de la complexité syllabique dans quelques variétés de proximité.

Dans la discussion qui constitue le cinquième chapitre, je vais surtout aborder les problèmes constatés en prenant la théorie de l'optimalité comme moyen principal pour expliquer les questions de la syllabation, du changement et de la variation. On verra que surtout pour les derniers, la théorie atteint ses limites. C'est pourquoi, j'essaie de

¹ Je garde dans ce mémoire l'abréviation OT venant de l'anglais *Optimality Theory* au lieu d'utiliser TO pour l'équivalent français *Théorie de l'optimalité*. Dans un contexte plus large de la linguistique, il me semble que ce sigle est compris mieux et en dehors de la terminologie d'une langue particulière. En cela, je me tiens à Tranel qui dans son analyse OT de quelques phénomènes de la phonologie française se sert aussi de cette abréviation, sans l'apostropher ou l'utiliser avec article (cf. Tranel 2000). En espagnol, on l'appelle au fait *Teoría de la Optimidad* (TO ou bien TOP) (cf. Méndez Seijas/González González 2009 ; Vivar 2014).

trouver quelques explications en dehors de cette théorie. Ce sont avant tout des facteurs extralinguistiques qui m'intéressent : le contact de langues, la standardisation, la relation entre graphie et phonie et la fréquence des mots.

Finalement, je vais résumer les résultats de ce mémoire dans la conclusion. Pour cela, je recourrai aux questions posées au début aux trois niveaux de la description, de la modélisation et de l'explication. Après, je donnerai un aperçu des futures recherches possibles dans le domaine des structures syllabiques des langues romanes.

2 THEORIE : Le changement syllabique dans le cadre de la théorie de l'optimalité

Dès qu'on s'occupe des modèles et des théorèmes de la phonologie, on se trouve face au concept de la syllabe. Ce concept vient déjà du Moyen Âge mais a subi des changements divers au cours des siècles. Quant à une définition de la syllabe, on peut constater que les différentes théories ont contribué à la création de nombreuses perspectives qui se sont plus ou moins répandues. Jusqu'à aujourd'hui, il y a néanmoins désaccord sur la définition véritable de la syllabe et sa position dans tout ce qui concerne l'étude des sons, des phonèmes et des structures prosodiques. Par conséquent, dans un premier temps, je vais essayer de montrer les essais de définition et les idées principales pour la constitution de la syllabe en phonologie.

Dans les années 1990, on a établi une théorie dans le cadre de laquelle la syllabe trouve une place prééminente, à savoir la théorie de l'optimalité qui fournit en même temps le cadre théorique de ce travail. Après avoir traité le concept de la syllabe en général, je vais donc présenter cette théorie et montrer la position de la syllabe dans ce contexte. Depuis longtemps, on se consacre aussi à l'analyse du rôle de la syllabe et des structures syllabiques lors de l'évolution et du changement linguistiques. C'est pourquoi je vais m'occuper de cette thématique d'abord d'un point de vue général pour arriver après à la question de l'évolution linguistique dans le cadre de la théorie de l'optimalité.

2.1 Le rôle de la syllabe en phonologie

D'un point de vue phonologique, on ne peut plus nier l'existence de la syllabe ni son importance dans les théories phonologiques. Pourtant, en phonologie générative, en suivant Chomsky et Halle (1968) dans leur conception des *Sound Patterns of English* (*SPE-Phonology*), la syllabe n'a pas eu beaucoup d'importance. Chomsky et Halle ont argumenté que leur théorie n'avait pas besoin de ce concept étant donné que la syllabe est non-distinctive d'une part mais prédictible d'autre part, ce qui ne correspondait pas à leurs idées (cf. Goldsmith 2011 : 168). Plus tard, dans les années 1970, il y a eu néanmoins des essais d'intégration de la syllabe comme unité prosodique en phonologie générative. C'est ainsi qu'elle trouve sa place en phonologie générative naturelle et en

phonologie naturelle d'après Bybee ou Vennemann (cf. Goldsmith 2011 : 173). Même si la syllabe était alors présente dans plusieurs théories avant et après les *SPE*, elle devient l'unité décisive dans la théorie de l'optimalité. A ses débuts, la plupart des études et des travaux OT étaient liés à ou se basaient sur la syllabe. On peut même dire que la question de la syllabation a contribué énormément à la formation de OT et qu'en même temps, la théorie a aidé à mieux comprendre ce qui est la syllabe (cf. Colina 2009 : 5 ; Féry/van de Vijver 2003 : 3). La syllabe dans un cadre OT sera traitée dans le chapitre 2.2.

2.1.1 Définition

Quand on veut définir la syllabe, on peut tout d'abord la décrire comme un des phénomènes de la langue qui font partie de plusieurs niveaux linguistiques étant donné que ses fonctions et sa structure ne se limitent pas à un seul niveau. Comme pour d'autres unités de cette sorte, par exemple le *mot*, la définition se fait de plus en plus difficile toujours plus de niveaux sont impliqués (cf. Heinz 2010 : 50).

En conséquence, on n'est pas encore d'accord au niveau scientifique en ce qui concerne la définition de la syllabe. Même si la syllabe se trouve dans une position prééminente en phonologie, on rencontre beaucoup de problèmes en voulant la définir phonétiquement. Dans les dictionnaires linguistiques, les définitions soulignent le fait que la syllabe n'est pas un concept incontesté (cf. Dubois et al. 1994 : 459) :

Phonetisch-phonologische Grundeinheit des Wortes bzw. der Rede, die zwar intuitiv nachweisbar ist, wissenschaftlich aber nicht einheitlich definiert wird. (Bußmann 2002: 600)

In der Phonetik und der Phonologie theorieabhängig unterschied. definierte, kleinste suprasegmentale, d.h. lautübergreifende Einheit. (Glück 2000: 632)

A fundamental but elusive phonological unit typically consisting of a short sequence of segments, most typically a single vowel or diphthong possibly preceded and/or followed by one or more consonants. Although native speakers usually find it easy to decide how many syllables are present in a given word or utterance, although syllable-based writing systems have been in use for thousands of years and although speech errors provide abundant evidence for the mental reality of syllables, the syllable has proved exceedingly difficult to define. (Trask 1996: 345)

Il y a des essais de décrire une syllabe phonétique acoustiquement par des courbes d'intensités diverses, donc des creux et des bosses. D'une perspective articulatoire, on peut la décrire comme des mouvements passant de la fermeture à l'ouverture et vice versa (cf. Meisenburg/Selig 1998 : 125). Cette définition est pourtant controversée et ne suffit pas forcément pour justifier l'existence de la syllabe. Pour une définition plus physiologique et articulatoire, MacNeilage/Davis proposent une idée de la syllabe comme unité de programmation neuronale. Dans une telle conception, on peut intégrer l'aspect phonétique des mouvements d'ouverture et de fermeture dans l'articulation. Cette théorie se base sur des études cognitives et neurolinguistiques, des recherches sur les phénomènes comme les lapsus entre autres. Dans l'étude de ces lapsus, une règle clé semble être que les voyelles ne sont jamais remplacées par des consonnes et vice versa. Si on se tient au cycle programmatique de fermeture et d'ouverture de la bouche ainsi que des instruments articulatoires, on obtient toujours des syllabes où les consonnes et les voyelles s'alternent. On verra plus tard que ces syllabes CV (consonne + voyelle) constituent les syllabes les plus répandues dans les langues du monde (cf. Heinz 2010 : 32 ; voir 2.1.2 ; 2.1.4).

Certes, on ne peut pas définir la syllabe phonétiquement, mais on trouve d'autres évidences importantes en dehors de la phonétique et de l'articulation qui soutiennent le concept de la syllabe comme unité phonologique :

Dans la description du système prosodique et de plusieurs phénomènes liés à la prosodie comme le ton ou l'accentuation, on rencontre des difficultés en essayant de les comprendre sans recourir au concept de la syllabe (cf. Goldsmith 2011 : 165 ; Meisenburg/Selig 1998 : 116). Par conséquent, quand on classifie les langues par leur prosodie et leur structure d'intonation, on fait souvent référence à la syllabe. Ainsi, on fait une distinction entre les langues accentuelles, les langues syllabiques et les langues moriques². Les langues romanes font partie des langues syllabiques et parmi elles, l'espagnol est même pris comme langue prototypique pour ce groupe (cf. Dufter 2012, 173). Ces langues montrent une tendance plus élevée à avoir un intervalle régulier entre

² La more ne sera pas traitée plus en détail dans ce travail. On peut la définir comme « unité prosodique inférieure à la syllabe, dont la durée est équivalente à une brève. Dans les langues qui comptent les mores, la différenciation entre les deux unités prosodiques d'une même syllabe se fait par la hauteur de l'accent musical : il y a élévation du ton sur la more culminante » (Dubois et al. 1994 : 309).

les syllabes tandis que les langues accentuelles l'ont entre les accents (cf. Goldsmith 2001 : 171-172).

Dans ce contexte on peut définir la syllabe comme une unité prosodique. Cette unité prosodique est peu concrète phonétiquement mais peut être définie par notre intuition quand il s'agit d'une langue que nous maîtrisons bien. Cette intuition se montre déjà chez les enfants qui savent très tôt syllaber les mots qu'ils connaissent ou battre les syllabes dans les poèmes (cf. Gabriel/Meisenburg/Selig 2013 : 130). En même temps, le nombre des mouvements de respiration chez les patients aphasiques correspond au nombre des syllabes qu'aurait le mot ou la phrase qu'ils veulent articuler (cf. Guffey 2002 : 1). A part cela, on peut citer les jeux de langues qui se basent aussi souvent sur la structure syllabique des mots concernés (cf. Blevins 1995 : 209). Dans un cadre plus large des jeux de langues, on peut constater quelques variétés chez les adolescents comme le 'verlan' en français ou le 'vesre' en espagnol qui jouent essentiellement avec la position des syllabes dans un mot³. Tout cela rend la connaissance intuitive des syllabes indispensable (cf. Gabriel/Meisenburg/Selig 2013 : 130 ; Meisenburg/Selig 1998 : 123⁴). J'ai déjà mentionné le rôle de l'intuition en ce qui concerne la définition ou bien la désignation de syllabes. Tandis qu'on peut facilement définir le nombre de syllabes dans une énonciation, la définition des frontières syllabiques reste souvent difficile et on ne peut pas toujours déterminer avec certitude la position et les marges des syllabes respectives (cf. Maddieson 2005 : 54). En outre, c'est plus facile de définir et reconnaître des syllabes accentuées par rapport aux syllabes inaccentuées dont le statut est souvent controversé. Cela s'explique un peu aussi par le fait que les règles de syllabation ne sont pas universelles mais doivent être apprises ou connues pour toutes les langues indépendamment (cf. Heinz 2010 : 30).

En dehors de ces arguments en faveur de l'existence de la syllabe, on peut aussi prendre en compte le fait que les écritures syllabiques se sont développées plus tôt que les

³ Les deux mots en soi montrent déjà le fonctionnement de ces variétés : le mot verlan vient de l'envers, le mot vesre de reves. Tout ce qu'on a fait, c'est inverser les syllabes du mot : [lã.vɛʁ] devient [vɛʁ.lã], [ʁe.ves] devient [ves.ʁe].

⁴ Pour en savoir plus sur la position de la syllabe en verlan voir :

Azra, Jean-Luc/Cheneau, Véronique (1994): „Jeux de langage et théorie phonologique: Verlan et structure syllabique du français”, dans: *Journal of French Language Studies* 4, 147-170.

écritures alphabétiques. On voit alors que la conscience pour cette unité était présente et n'est pas une invention ou création de quelques phonologues. On utilise toujours des écritures syllabiques par exemple pour le japonais (cf. Guffey 2002 : 1).

On doit noter en plus que les sons individuels sont souvent prononcés différemment selon leur position dans la syllabe. Cela souligne que cette unité influence l'articulation et la perception. On a constaté par exemple qu'un /g/ au début de la syllabe n'a pas exactement les mêmes qualités qu'un /g/ à la fin. Pour analyser les structures syllabiques, on doit aussi prendre en considération que les structures permises ne sont pas les mêmes pour toutes les positions dans un mot. Ainsi, il y a des attaques qui sont seulement possibles en début de mot mais pas au milieu d'un mot ou bien des codas qui existent au milieu d'un mot mais pas à la fin et vice versa (cf. Goldsmith 2011 : 188). Delattre (1965 : 39) souligne aussi la valeur de la structure syllabique pour la perception d'une langue car celle-ci dépend beaucoup de la répartition des phonèmes dans une syllabe.

Dans les chapitres suivants de ce travail, je vais montrer en plus le rôle particulier de la syllabe dans le cadre de l'évolution des langues et l'évolution phonétique d'une langue car le développement des éléments individuels dépend beaucoup de la structure syllabique et surtout de la position d'un élément dans une syllabe (cf. Barrutia/Schwegler 1994 : 1 ; Gabriel/Meisenburg/Selig 2013 : 131 ; Meisenburg/Selig 1998 : 124).

2.1.2 Structure syllabique

Même si la définition de la syllabe reste difficile on est d'accord sur le fait que la syllabe a une structure particulière. On pourrait cependant affirmer qu'une syllabe est tout simplement une séquence de sons qui sont organisés d'une manière arbitraire. Quand on regarde la structure d'un peu plus près on constate pourtant que la relation entre les syllabes et leurs sons est beaucoup plus complexe. Même si la syllabe peut être découpée en ses sons singuliers, en la découpant on détruit déjà cette unité phonologique et surtout prosodique car elle existe seulement comme un ensemble de tous les sons (cf. Restle/Vennemann 2001 : 1310). L'organisation de la structure syllabique suit des règles et n'est donc pas arbitraire, ce qui signifie que « la syllabe est

une suite de segments dont le regroupement est soumis à des contraintes particulières » (Girard/Lyche 2012 : 28).

Quand on veut décrire cette structure syllabique d'une manière générale, on postule aujourd'hui une structure hiérarchique. Pour cette structure, beaucoup de propositions ont été faites (cf. Heinz 2010 : 37-38). Je me réfère ici à la structure la plus répandue et la plus incontestée qui montre un système binaire. Au centre de la syllabe, on trouve le noyau ou le centre syllabique, qui en français et en espagnol est toujours représenté par une voyelle. Autour du noyau on peut trouver les parties marginales qui sont appelées attaque – pour tout ce qui précède le noyau – et coda pour tout ce qui le suit. Dans cette structure, on peut encore résumer le noyau et la coda dans la rime qui, ensemble avec l'attaque, constitue la syllabe. Ci-dessous on peut voir le schéma général pour une structure syllabique :

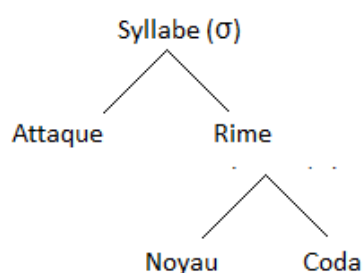


Fig. 1: Schéma de la structure syllabique

Pour mieux comprendre cette structure, il faut introduire le concept important de la sonorité car on suppose que les sons d'une syllabe sont organisés selon leur degré de sonorité.

2.1.3 Sonorité

Si on considère les syllabes comme des unités structurelles qui prennent une place importante pour la prosodie et la mélodie d'une langue, on se base surtout sur la sonorité des éléments qui composent la syllabe. L'idée de la sonorité est déjà assez vieille mais c'est un des concepts controversés qui demandent une clarification. Selon Restle/Vennemann (2001 : 1310), la sonorité est la puissance relative d'un son ou d'un élément phonologique. La sonorité joue un rôle particulier quant à la relation entre les sons respectifs d'une syllabe ou de ses parties. Pour tous les groupes de sons comme les

plosives, les liquides, les voyelles etc., on peut définir leur sonorité relative à d'autres groupes. Ainsi, on a établi des hiérarchies ou échelles de sonorité pour les différents sons. Même s'il y a des controverses autour de la définition de la sonorité elle-même, ces hiérarchies se ressemblent assez. La première hiérarchie a été proposée par Eduard Sievers déjà en 1881. Néanmoins, il n'est pas clair si l'échelle de sonorité est vraiment universelle ou si on ne devrait peut-être pas proposer des échelles individuelles pour des langues différentes (cf. Pustka 2011 : 112). Ici, je présente l'échelle d'après Restle/Vennemann 2001:

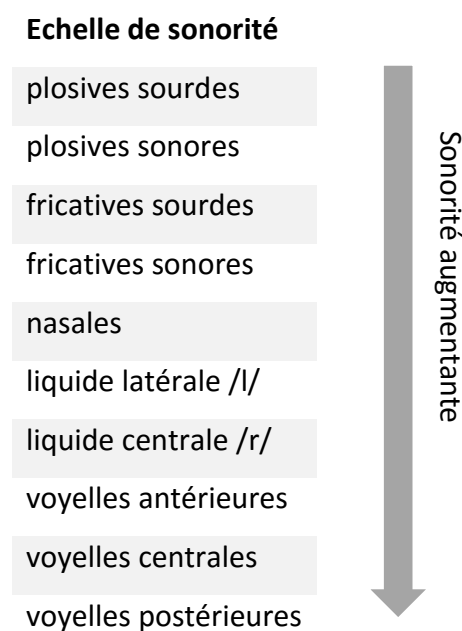


Fig. 2: Echelle de sonorité (d'après Restle/Vennemann 2001 : 1312)

Il faut cependant souligner qu'en phonétique, on ne peut pas créer de base pour le concept de la sonorité (cf. Girard/Lyche 2012 : 29 ; Sampson 2010 : 21). Ainsi, on propose des paramètres articulatoires ainsi qu'acoustiques qui peuvent donner quelques explications (cf. Restle/Vennemann 2001 : 1312). Selon Vennemann, l'échelle de sonorité doit se former d'après la force consonantique des sons en considérant les éléments les moins sonores comme ceux avec le plus de force. On a même essayé de mesurer le volume et l'intensité acoustique pour obtenir une base phonétique pour la sonorité et les résultats reflètent l'échelle de sonorité. Pourtant, cela ne suffit pas comme définition phonétique (cf. Guffey 2002 : 2). Même si on n'a pas de base phonétique pour la sonorité, elle aide beaucoup à comprendre des préférences

phonologiques et phonotactiques, ce qu'on verra surtout dans le passage suivant (cf. Pustka 2011 : 115).

On remarque alors que la structure syllabique est avant tout déterminée par la sonorité des sons qui la constituent. Ainsi, on trouve dans le noyau toujours l'élément le plus sonore, donc ayant le maximum de sonorité, dans la plupart des cas alors une voyelle. Dans une syllabe idéale, plus les éléments sont éloignés du noyau, moins ils ont de sonorité. Par conséquent, les parties d'une syllabe dépendent du pic de syllabe et doivent remplir les conditions suivantes : « Between any member of a syllable and the syllable peak, a sonority rise or plateau must occur » (Blevins 1995 : 210).

Un problème largement discuté concerne les structures syllabiques qui ne correspondent pas au principe de la sonorité (cf. Girard/Lyche 2012 : 29). Parfois, on constate des pics de sonorité en dehors des noyaux syllabiques. Ces sons qui se trouvent alors un peu en dehors de la syllabe sont appelés des appendices ou bien des sons extrasyllabiques. Dans de tels cas, il s'agit principalement de sonantes ou – ce qui surprend peut-être plus – du phonème /s/. Sievers explique cela par sa puissance acoustique faible et cette particularité du /s/ se montre dans beaucoup de langues du monde (cf. Restle/Vennemann 2001 : 1329-1330). En français, on peut trouver des exemples pour ces phonèmes extrasyllabiques : le /s/ dans le mot *stage* ainsi que le /l/ dans le mot *temple* après chute de schwa forment ces petits sommets de sonorité en dehors du noyau. Pustka met en doute la validité de l'échelle de sonorité pour le français tant il y a de segments extrasyllabiques en français standard ainsi qu'en français de proximité (cf. Pustka 2011 : 114). Les éléments extrasyllabiques peuvent être éliminés par des processus phonologiques qui les rendent syllabiques, notamment l'élision ou l'épenthèse (cf. Green 2003 : 238). La sonorité peut être vue comme moteur principal pour expliquer ces processus quand ils servent à optimiser les structures existantes d'une langue (cf. Guffey 2002 : 4 ; Pustka 2011 : 113). En espagnol, la structure syllabique respecte le principe de sonorité plus qu'en français, ce qui se manifeste déjà dans le développement des deux langues (voir 3.2.1).

D'après Morelli, qui a étudié des attaques possibles dans des langues différentes, les combinaisons de fricatives (préféremment /s/) suivies par des plosives sont plus fréquentes que l'inverse ainsi que les combinaisons de deux plosives ou bien deux

fricatives. Ainsi, elle propose un statut prioritaire pour la combinaison de /s/ + plosive, ce qui reflète la situation particulière du /s/ extrasyllabique dans beaucoup de langues (cf. Morelli 2003 : 357). Selon son analyse, c'est la seule combinaison d'obstruantes qui est présente dans les langues et la présence d'autres combinaisons implique celle-ci (cf. Morelli 2003 : 362).

La particularité du /s/ dans les structures syllabiques des langues romanes sera encore traitée dans les chapitres suivants (voir 3.1. ; 3.2.). D'un point de vue diachronique, on note que ces appendices sont plus susceptibles de subir des changements car ils ne représentent pas les syllabes idéales qui devraient toujours suivre le principe de sonorité.

2.1.4 Lois de préférence syllabique

En étudiant les structures syllabiques dans les langues différentes, on se rend compte qu'il y a des types de syllabe plus fréquents que d'autres et que certaines combinaisons de sons se produisent plus souvent. On doit alors se demander quels sont les facteurs décisifs et pourquoi ces structures sont préférées (cf. Restle/Vennemann 2001 : 1311). On peut supposer que la sonorité décrite ci-dessus a une influence et une signification essentielle pour cette préférence. Plusieurs études en phonologie qui se sont occupées des structures syllabiques ont confirmé qu'on peut proposer une syllabe optimale qui est plus préférée que toutes les autres syllabes dans un contexte universel. Cette syllabe ne présente qu'une seule consonne dans l'attaque ainsi qu'une seule voyelle comme noyau pendant que la coda reste vide. Cette syllabe est alors de la forme CV (consonne + voyelle). Cette structure existe dans toutes les langues du monde et représente dans beaucoup de langues LA syllabe préférée et principale. Certes, les langues qui n'ont que ces structures sont rares, mais elles existent. Ce qu'on peut voir dans les langues du monde en rapport avec la complexité est une transitivité : si on a dans une langue des structures complexes il doit y avoir aussi des structures simples.

Pour expliquer cette préférence, Vennemann précise des lois universelles pour les différents constituants de la syllabe. Ici, je me concentre sur la loi de tête et la loi de coda car ce sont celles qui sont les plus importantes dans le cadre de ce travail (pour en savoir plus voir Vennemann 1988) :

Loi de tête (Vennemann 1988 : 13):

La tête d'une syllabe est la plus préférée...

- plus le chiffre de sons qu'elle contient est proche de 1
- plus la force consonantique de son attaque est grande
- plus la différence entre la force de ce son et la force de l'élément du noyau est grande

Loi de coda (Vennemann 1988 : 21)

La coda d'une syllabe est plus préférée...

- moins il y a de sons dans la coda
- plus la force du premier son de la coda est petite
- plus la différence entre la force de ce son et la force de l'élément du noyau est grande

Quand on regarde ces lois de préférence ainsi que les autres de plus près, on se rend compte qu'elles se contredisent et doivent inévitablement entrer en conflit. Ainsi, les syllabes dans les langues du monde ne peuvent pas toujours satisfaire à toutes ces lois. Cela se reflète bien dans la théorie de l'optimalité qui sera présentée dans le chapitre suivant.

Dans cette théorie des préférences pour les structures syllabiques, on suit Roman Jakobson qui jugeait déjà une structure ou une propriété linguistique d'autant meilleure qu'elle est répandue dans les langues du monde. Il a aussi introduit la terminologie des structures marquées et non-marquées en linguistique (cf. Heinz 2010 : 42). En général, on peut dire que les structures non-marquées s'opposent toujours aux structures marquées en considérant que les structures non-marquées sont toujours préférées et cèdent leur place aux structures marquées seulement pour générer ou maintenir des contrastes (cf. Kager 1999 : 3). Cette idée d'être marqué doit être vue toujours en relation avec d'autres structures car il n'y a pas de structures mauvaises en soi mais seulement en relation.

La tendance pour les syllabes simples ou non-marquées comme la syllabe CV se manifeste aussi quand on observe le développement linguistique des enfants. Les

premiers énoncés d'un enfant lors de la phase où l'enfant ne fait que balbutier, sont des séquences comme [mamama] ou [papapa], donc des suites de CVCVCV (cf. Gabriel/Meisenburg/Selig 2013 : 131, 136). On observe le même phénomène de façon inverse chez les gens souffrant d'une aphasie (cf. Restle/Vennemann 2001 : 1312-1313). Pour le vieux concept linguistique de la marque ou d'être marqué, on connaît alors trois facteurs décisifs : la répartition dans les langues du monde, l'acquisition des structures chez les enfants et la perte des structures chez les aphasiques (cf. Heinz 2010: 42). En dépit de toutes ces lois pour simplifier les structures syllabiques, on a un grand nombre de langues avec des structures beaucoup plus complexes que CV.

2.1.5 Complexité syllabique

Comme il y a des degrés divers de complexité en ce qui concerne la structure syllabique, on peut classer les langues du monde selon la complexité qu'elles permettent dans leurs structures. Maddieson (2005) distingue trois catégories de complexité : les langues dotées d'une structure simple, les langues dotées d'une complexité modérée et les langues avec des structures complexes. Le premier groupe contient toutes ces langues qui n'ont que des syllabes CV ou V⁵. Le deuxième degré de complexité concerne toutes les langues qui peuvent avoir des structures CVC ou bien CCV tout en étant soumises à beaucoup de limitations en ce qui concerne les attaques ramifiées. La syllabe maximale dans ces langues dotées d'une structure syllabique d'une complexité modérée est alors CCVC. Le troisième groupe comprend toutes les langues qui permettent des structures complexes en ayant des structures comme CCCVCC ou même CCCVCCCC. Dans le cadre plus large des langues du monde, on voit statistiquement que 12,5% des langues ont une structure simple, 56,6% ont une structure de complexité modérée et 30,9% peuvent être qualifiées de langues complexes. Pour ces pourcentages, 485 langues ont été prises en compte (cf. Maddieson 2005 : 54). Pour pouvoir définir cette complexité, on a essayé également de mesurer les corrélations entre la complexité syllabique et le nombre et la diversité des consonnes d'une langue. Ce faisant, on a constaté une corrélation significative même si pas très forte. Ainsi, on peut dire qu'on a deux indicateurs pour la

⁵ Il y a même quelques langues qui se composent exclusivement de syllabes CV comme le Hawaïien ou le Mba.

complexité phonologique d'une langue : le nombre de consonnes et la complexité de la structure syllabique. Il n'y a par contre pas de corrélation avec le phénomène du ton (cf. Maddieson 2005 : 55). Autrement dit, on peut subsumer la complexité syllabique comme l'accumulation d'éléments consonantiques dans les composants d'une syllabe (cf. Heinz 2010 : 8).

La préférence pour la syllabe CV se voit aussi dans la règle donnée de la maximalisation de l'attaque. Cette règle déjà proposée par Pulgram en 1970 veut que chaque consonne intervocalique doive être mise dans l'attaque au lieu de former la coda de la syllabe précédente (cf. Heinz 2010 : 75). Cette règle peut aussi traverser les frontières morphologiques dans plusieurs langues, le français et l'espagnol y compris.

Une dernière remarque doit être faite en ce qui concerne la syllabe CV. Même si cette syllabe est présente dans toutes les langues du monde, cela ne veut pas dire qu'elle soit la syllabe dominante dans toutes les langues respectivement. Les langues romanes par contre montrent une tendance claire pour cette structure, contrairement à l'allemand où seulement 29% des syllabes ont la forme CV contre plus de 50% en français et en espagnol (cf. Heinz 2010 : 73 ; Pustka 2011 : 117). Les structures syllabiques des deux langues choisies seront traitées d'une façon plus détaillée dans le chapitre 3 ainsi que dans l'analyse dans un cadre OT.

2.2 La syllabe dans la théorie de l'optimalité

Comme je l'ai déjà annoncé au début de ce chapitre, la syllabe occupe une place prééminente dans la théorie de l'optimalité. Ainsi, OT n'est pas seulement importante pour comprendre le concept de la syllabe, de la syllabation dans des langues différentes et ses forces constitutives mais aussi pour créer une typologie qui peut expliquer la préférence pour les syllabes CV. Pour comprendre cette importance, je vais d'abord présenter l'idée principale de la théorie. Ensuite, je vais me concentrer sur les différences entre les théories génératives qui se basent sur les règles et les théories qui prennent les contraintes comme forces décisives, comme le fait OT. Après, je vais présenter le principe du conflit entre les contraintes et la manière de décrire ce conflit dans un contexte OT. Ce conflit s'inscrit bien dans ce qu'on a vu en lien avec les lois de

préférence syllabique chez Vennemann et nous amène à la fin à la question de l'optimalité et sa relation avec la complexité syllabique.

2.2.1 L'idée de la théorie de l'optimalité

Les fondements de la théorie de l'optimalité datent de l'année 1993 quand Prince/Smolensky et McCarthy/Prince les ont formulés dans leurs travaux clés. Même si cette théorie trouve son point de départ en phonologie, elle se veut une théorie vaste de grammaire et de linguistique fonctionnelle avec des principes universels. En même temps, elle peut fournir des découvertes intéressantes pour la typologie des langues ainsi que pour les recherches sur l'acquisition d'une langue (cf. Kager 1999 : Xi).

L'idée principale de la théorie se base sur le fait que les formes de surface émergent comme un résultat de conflits entre des contraintes différentes. La nouveauté par rapport à d'autres théories génératives est la vulnérabilité de ces contraintes qui jouent seulement à la surface, ce qui rend les règles et dérivations de la phonologie générative obsolètes. Dans les autres théories avec des principes universels, on parlait toujours des principes invulnérables (cf. Kager 1999 : Xi).

Pour comprendre les différences entre les langues individuelles, on part du principe que ces contraintes sont classées selon une hiérarchie spécifique pour chaque langue, où les contraintes classées plus basses sont plus souvent violées que celles qui sont plus hautes et donc prioritaires (cf. Kager 1999 : Xi). En même temps, on peut dire que les contraintes suivent une hiérarchie universelle, ce qui peut expliquer les tendances universelles en ce qui concerne les préférences pour quelques structures (cf. McMahon 2000 : 15). Cela peut poser des problèmes quand ces contraintes arrivent à toucher les structures profondes au lieu des structures de la surface. On pourrait proposer alors que les contraintes font toutes partie des familles de contraintes et que ce sont ces familles qui sont soumises à un classement universel tandis que les contraintes individuelles restent égalitaires et également vulnérables (cf. McMahon 2000 : 16).

2.2.2 Contraintes vs. règles

Pour mieux comprendre les avantages de la théorie de l'optimalité par rapport à d'autres théories universelles, il faut considérer la différence entre les contraintes et les

règles de plus près. Dans la théorie phonologique, on constate une discussion générale sur l'opposition des règles contre les contraintes. En phonologie générative selon Chomsky et Halle (*SPE-Phonology*), on veut expliquer des phénomènes phonologiques tels que le dévoisement final en allemand ou la chute de schwa en français, en donnant seulement des règles qui décrivent ce qui doit se passer pour recevoir un certain output. On applique les règles pour en déduire la représentation phonétique (cf. Bybee 2001 : 88). En utilisant des règles, Tranel nomme deux désavantages majeurs dont un se situe au niveau de l'explication des phénomènes et l'autre au niveau de la portée factuelle de l'analyse. Comme ces règles sont spécifiques pour les langues individuelles ainsi que descriptives en soi, elles ne donnent jamais vraiment d'explications. Quand les règles sont pourtant appliquées à un certain processus phonologique comme la chute de schwa, elles décrivent seulement ce qui se passe mais n'expliquent pas pourquoi cela se passe. En outre, les règles ne sont pas suffisantes car elles excluent souvent quelques cas. De plus, les règles ne peuvent pas montrer aussi bien les contrastes entre les langues et l'universalité de quelques phénomènes si on compare les langues. Quand on a une règle pour le dévoisement final et une autre pour l'amollissement, on pourra croire que les deux sont autant possibles ou probables. Cela ne correspond pourtant pas aux tendances universelles qu'on peut constater (cf. Tranel 2000 : 44).

Pour éviter les généralisations des règles à des cas non affectés, on peut introduire déjà en phonologie dérivative des contraintes. Ces contraintes concernent par contre les représentations de base ou bien sous-jacentes, contrairement à OT où elles ne touchent que les différents candidats pour l'output. Quand on utilise un système de contraintes, on voit les préférences et on voit ce qui est possible ou pas (cf. Bybee 2001 : 88 ; McMahon 2000 : 3-4 ; Tranel 2000 : 44-47). Quand on mélange les règles et les contraintes comme on l'a fait en phonologie générative, on risque de ne plus pouvoir faire correctement la différence entre les règles spécifiques à une langue des contraintes qui pourraient refléter une tendance universelle (cf. McMahon 2000 : 5).

Dans la théorie de l'optimalité, on a choisi une approche différente : on a aboli toutes les règles et on se limite maintenant aux contraintes qui veulent expliquer la variabilité dans les différentes langues. Elles affectent toujours les formes de la surface et ne sont pas dérivées de quelques formes de base. Ainsi, on peut dire que les contraintes sont

universelles et innées, ce qui en fait une part de la grammaire universelle. Cela montre bien que même si la théorie de l'optimalité veut s'opposer à la phonologie générative, elle s'inscrit dans la tradition de la théorie de la grammaire universelle selon Chomsky (cf. McMahon 2000 : 6).

2.2.3 Contraintes en conflit

Comme OT travaille seulement avec des contraintes, on doit maintenant se demander d'où elles viennent et comment leurs interactions nous donnent les résultats représentant l'output réalisé par les locuteurs d'une langue. Ainsi, on suppose que les contraintes entrent en conflit et que lors du conflit l'output optimal est généré. Les contraintes qui entrent en conflit font partie de deux grandes familles de contraintes : celles de MARQUE - qui reflètent un peu les lois de préférence de Vennemann et les concepts des structures marquées en général - et celles de FIDELITE qui sont responsables du maintien de la correspondance entre la forme de surface et la forme de base. Tandis que les contraintes de MARQUE servent alors à préserver des structures non-marquées, les contraintes de FIDELITE préservent les contrastes lexicaux (cf. Kager 1999 : 4-5).

Pour évaluer maintenant comment les formes de surface sont créées en satisfaisant aux contraintes dominantes, on postule d'abord un input qui peut être de la forme /X/. Le générateur produit plusieurs candidats [X₁], [X₂], [X₃],... qui pourraient fonctionner comme l'output de cette forme. Après, c'est le moment de l'évaluation où les candidats sont comparés et évalués lors du classement des contraintes dans une langue. Cela peut être montré dans un tableau comme on le voit ci-dessous. La contrainte à gauche est la plus dominante et ne doit pas être violée par un candidat optimal. La violation est marquée par un *, dans un cas crucial par * !. Le candidat qui viole seulement des contraintes dominées par d'autres contraintes va être l'output optimal ce qui est indiqué par  :

/Input/	CONTRAINTE 1	CONTRAINTE 2	CONTRAINTE 3
a. candidat A		* !	
b. candidat B	* !		
c. candidat C			*

Fig. 3: Tableau OT schématique

On peut formuler le classement des contraintes aussi de la façon suivante : CONTRAINTÉ 1 >> CONTRAINTÉ 2 >> CONTRAINTÉ 3. Ce qui est important à noter, c'est qu'ici, il n'y a aucune forme qui ne viole pas de contrainte. C'est la raison pour laquelle on parle du candidat 'optimal' et pas d'un candidat parfait. Kager résume ce que 'optimal' veut dire pour lui: « Optimality : an output is 'optimal' when it incurs the least serious violations of a set of constraints, taking into account their hierarchical ranking » (Kager 1999 : 13).

Cela nous conduit à trois critères de base qui constituent la théorie : la première est l'illusion de la perfection dont je viens de parler. Le deuxième critère concerne le lexique et l'input qui disposent d'une richesse de base, ce qui veut dire que les contraintes se réfèrent toujours à l'output et jamais déjà à l'input d'une forme. Le troisième critère se affecte le générateur qui a une liberté d'analyse, ce qui veut dire qu'il peut en effet produire toutes les structures logiques. La tâche suivante consiste à évaluer ces candidats en lien avec la hiérarchie valable dans la langue concernée (cf. Kager 1999 : 16-18).

En rapport avec le classement des contraintes, il faut encore mentionner la transitivité et la dominance stricte. La transitivité veut que si $C_1 >> C_2$ et $C_2 >> C_3$, alors $C_1 >> C_3$. La dominance stricte fait en sorte que les contraintes dominées puissent être violées par un candidat optimal tant que la contrainte dominante est encore violée par d'autres candidats (cf. Kager 1999 : 21-22).

Maintenant on doit répondre à la question de comment on trouve les contraintes et leur hiérarchie dans une langue. Pour les contraintes de MARQUE, on peut constater que dans toutes les langues du monde, il n'y a aucun classement de contraintes qui interdit l'existence d'attaques alors qu'il y a des classements qui interdisent des codas. Cela peut être une première explication en OT pour la préférence universelle pour la syllabe CV qui a une attaque mais pas de coda (cf. Kager 1999 : 93-94).

Dans la théorie de l'optimalité, il y a deux contraintes de base qui reflètent ces deux observations, à savoir **ONSET**⁶ et **NOCODA**. On consacre beaucoup d'attention à ces contraintes de MARQUE ainsi qu'à d'autres contraintes reliées à celles-ci dans les études qui s'occupent de la structure syllabique dans le cadre de la théorie de l'optimalité (cf. Goldsmith 2011 : 181). Quand on évalue les types syllabiques CV, CVC, V et VC avec ces deux contraintes sans même les classer⁷, on voit immédiatement la préférence pour le candidat (a.) confirmée par ces contraintes, car ce candidat ne viole aucune contrainte :

/Input/	ONSET	NoCODA
a. CV		
b. V	* !	
c. VC	* !	* !
d. CVC		* !

Fig. 4: Tableau pour la préférence CV avec ONSET et NoCODA

De plus, on constate que la syllabe VC viole les deux contraintes et pourrait par conséquent être encore moins optimal que les deux autres candidats. Quand ces contraintes sont classées d'une façon ou de l'autre, on voit déjà un peu comment on peut expliquer les structures beaucoup plus complexes.

2.2.4 Optimalité et complexité

Comme les contraintes sont interdépendantes et dominant toujours d'autres contraintes, on peut essayer de comprendre l'existence des structures complexes. Ces structures sont normalement – en respectant les lois de préférence syllabique intégrées dans les contraintes de MARQUE – peu préférées ou peu optimales quant à leur structure syllabique. L'existence des structures complexes dépend donc de la hiérarchie des contraintes. Si les contraintes de FIDELITE sont plus importantes que celles de MARQUE, les structures vont automatiquement être plus complexes et moins optimales en suivant

⁶ Dans ce mémoire, je vais garder les termes anglais pour désigner les différentes contraintes car ils se sont déjà établis dans la littérature OT même lorsque c'est écrit dans d'autres langues (cf. par exemple Vivar 2014). Tranel (2000) utilise des noms français ATTAQUE et PAS-DE-CODA mais pour cette approche pour deux langues je me suis décidée contre ces traductions.

⁷ On le voit dans le tableau au moyen de la ligne en pointillé.

les formes sous-jacentes. Si par contre les contraintes de MARQUE jouent un rôle prépondérant, on va trouver des processus d'amélioration structurelle comme l'épenthèse ou l'élision qui rapprochent les structures de la structure optimale CVCVCV en dépit de FIDELITE (cf. Goldsmith 2011 : 181).

Comme il y a des langues qui n'ont pas de structures complexes ou seulement des structures de complexité modérée, on doit se demander comment celles avec une certaine complexité diffèrent de celles-ci. Ce qui est important à prendre en considération, c'est le fait que toute complexité implique aussi la simplicité. Si une langue permet des structures marquées ou complexes, elle permet certainement et automatiquement aussi des structures non-marquées ou simples. L'inverse n'est cependant pas vrai pour les structures syllabiques. Pour intégrer la question de la complexité dans la hiérarchie des contraintes, on peut présumer deux contraintes qui évitent la complexité, à savoir *COMPLEX^{ONS} et *COMPLEX^{COD} (cf. Kager 1999 : 96-97).

On doit alors se poser la question suivante : Pourquoi au juste trouve-t-on des syllabes imparfaites ? On peut expliquer cela par les contraintes de FIDELITE : « That is, language may tolerate imperfect syllables, but only under duress of faithfulness » (Kager 1999 :97). Aujourd'hui, les contraintes de FIDELITE les plus importantes dans notre contexte sont premièrement la contrainte DEP-IO, qui garantit que les éléments de l'output correspondent à ceux de l'input et évite alors l'épenthèse, et deuxièmement la contrainte MAX-IO, qui fait en sorte que les éléments de l'input trouvent des éléments correspondants dans l'output, ce qui évite les élisions (cf. Kager 1999 : 100-104). Si on veut ajouter une contrainte pour obtenir les éléments avec les mêmes propriétés que celles de l'input, on peut ajouter IDENT-IO, autre contrainte de FIDELITE.

En supposant donc, que la complexité syllabique est suscitée par les contraintes de FIDELITE, on doit se poser la question de savoir comment une langue crée ses formes auxquelles elle doit rester fidèle. Comme ces représentations mentales ne sont soumises à aucune restriction ni contrainte, on peut se demander également si lors de l'évolution d'une langue, l'input peut changer lui aussi ou si ce sont seulement les contraintes et leur classement qui changent (cf. Kager 1999 : 10f ; voir aussi 2.4.3 ; 5.1.2).

Même si beaucoup d'études de syllabes ont été effectuées dans un cadre OT, on ne doit pas négliger le fait que cette approche est aussi fortement critiquée par quelques-uns. Goldsmith, entre autres, pense que OT ne peut pas vraiment donner le cadre souhaité pour le concept de la syllabe : « [It] miss[es] the point that we have discussed in this chapter » (Goldsmith 2011 : 194). En même temps, on trouve les problèmes de la théorie en voulant modéliser et surtout expliquer les phénomènes de la variation et de l'évolution linguistique. On voit émerger de plus en plus de contraintes pour expliquer ces phénomènes, ce qui aboutit à la question de savoir si toutes ces contraintes peuvent vraiment être universelles, vulnérables et innées (cf. McMahon 2000 : 14). Dans la discussion à la fin de ce mémoire, je m'occuperai plus en détail de ces points problématiques en travaillant avec les exemples donnés dans l'analyse.

Comme la théorie se veut une théorie universelle avec des classements spécifiques pour une langue, elle se prête en dépit de cela à être utilisée pour la comparaison des langues. Cela est un des buts principaux de ce mémoire et une des raisons pour laquelle j'ai choisi cette théorie malgré ses défauts (cf. Kubarth 2009 : 156).

2.3 Le changement phonique

Parmi les linguistes structuralistes qui se sont occupés du changement phonique, on doit citer Roman Jakobson qui l'a traité plutôt d'un point de vue général. Il voulait faire comprendre que cette évolution des plus petits éléments de la langue ne peut être comprise que dans le cadre du système plus large. Par conséquent, on doit essayer de montrer la fonction d'un changement pour le système. Ainsi, il s'intéresse plus au changement de phonèmes individuels et décrit avant tout les processus divers qui changent le nombre de phonèmes existants dans une langue ou qui changent leurs propriétés et qualités. Il mentionne aussi cependant les situations où les changements n'influencent pas le stock de phonèmes d'une langue mais affectent les combinaisons de phonèmes possibles. Cela influence de l'autre côté aussi le fonctionnement des phonèmes individuels ce qui reflète de nouveau le fait que la prononciation de certains phonèmes dépend aussi de leur position dans une syllabe (cf. Jakobson 1975 : 89). En général, on considère que l'évolution signifie avoir un changement de la grammaire en soi, et pas seulement de quelques sons ou structures. Cela montre l'image d'un

processus plus complexe et plus systématique quand il s'agit de l'évolution (cf. Holt 2003 : 4).

Quand on étudie l'évolution linguistique et plus particulièrement l'évolution phonétique d'une langue, on se rend compte qu'il y a deux facteurs ou deux motivations majeures qui conditionnent le développement : d'un côté la prononciation et l'articulation des mots devraient être simples, de l'autre côté on doit garder la clarté des mots pour toujours pouvoir les reconnaître. Guffey appelle ces facteurs « ease of articulation vs. need for distinctness » (Guffey 2002 : 7). Ces deux aspects reflètent les idées de la théorie de l'optimalité car on pourrait lier « ease of articulation » aux contraintes de MARQUE et « need for distinctness » aux contraintes de FIDELITE.

La structure syllabique elle-même peut être regardée comme motivation de l'évolution phonétique et je vais montrer plus tard que la syllabe a occupé une position très importante lors du développement des langues romanes à partir du latin (cf. Guffey 2002 : 8). On peut voir l'évolution de la syllabe aussi comme la seule universalité dans le système syllabique. En suivant Bybee, on peut parler des chemins de changement universels qui sont soumis à quelques contraintes structurelles universelles. En espagnol ainsi que dans d'autres langues, cela aboutit par exemple à la chute ou l'affaiblissement de consonnes de la coda, ce qui crée plus de syllabes ouvertes, tendance universelle pour des structures non-marquées (cf. Bybee 2001 : 207-209). En même temps, il y a les tendances qui font en sorte que la structure originale soit conservée, ce qui peut aboutir à plus de complexité dans les structures. Labov souligne que les pressions internes et structurelles alternent avec les pressions sociolinguistiques en ce qui concerne le changement linguistique et ainsi, il faut toujours considérer les deux facteurs comme également importants (cf. Labov 1974 : 172). Dans l'évolution des langues romanes et de leurs structures syllabiques, et la simplicité et l'épanouissement occupent une position importante (cf. Heinz 2010 : 20).

Ici, j'aimerais présenter deux facteurs intrinsèques de la langue, à savoir l'amélioration de la structure et l'économie linguistique, ainsi que quelques facteurs extrinsèques qui peuvent influencer la langue de l'extérieur.

2.3.1 Evolution phonétique comme processus 'd'amélioration'

Lors de l'évolution des langues, on se trouve face à des processus qui touchent avant tout les structures dites mauvaises d'un paramètre. Il faut pourtant faire attention au fait que cela peut être appliqué seulement au changement inhérent d'une langue car les phénomènes du contact de langues peuvent être complètement différents. Cela implique l'hypothèse que toute sorte d'évolution linguistique (inhérente) signifie une 'amélioration' de la langue ou au moins du paramètre concerné (cf. Vennemann 1988 : 1 ; Restle/Vennemann 2001 : 1313). Vennemann avance ainsi même une maxime de changement diachronique : « Linguistic change on a given parameter does not affect a language structure as long as there exist structures in the language system that are less preferred in terms of the relevant preference law » (Vennemann 1988 : 2). Cela explique aussi pourquoi les structures mauvaises survivent aussi longtemps qu'il y a encore des structures pires (cf. Vennemann 1988 : 21).

Comme les structures syllabiques CV sont les structures les moins marquées, on peut supposer que l'évolution montre une tendance à privilégier des changements vers ces structures (cf. Sampson 2010 : 22-23). Cela implique par exemple le raccourcissement des attaques qui deviennent ainsi de moins en moins complexes. Restle/Vennemann décrivent aussi la situation inverse et constatent qu'il n'y a pas de prolongement systématique des attaques, du moins pas quand ce processus est motivé par la structure syllabique elle-même (Restle/Vennemann 2001 : 1315). Les changements qui détériorent la structure syllabique doivent par contre être motivés par quelque chose d'autre que par leur structure, par l'économie entre autres (cf. Vennemann 1988 : 2).

Pour améliorer les structures syllabiques d'une langue, divers processus sont appliqués, entre autres les épenthèses qui permettent de rajouter des sons ou bien des élisions qui raccourcissent les structures et peuvent les rendre moins complexes (cf. Restle/Vennemann 2001 : 1319). Guffey souligne le fait que l'échelle de sonorité prend une place majeure dans les processus du changement phonique et que les changements sont toujours faits pour respecter le principe de sonorité :

[...], no process of sound change works against the tendency to adhere to the sonority hierarchy. This fact holds perhaps the most important implications for the study of sound change and its relationship with syllable structure (Guffey 2002: 162).

Bybee partage son point de vue partiellement car elle soutient les lois de préférence ainsi que les lois de changements vers les structures préférées. Cependant, elle souligne le fait qu'on ne peut pas expliquer l'occurrence des changements par les préférences pour ces structures : « Clearly the changes do create these observed patterns, but something else must cause the changes to occur » (Bybee 2001 : 206). Cette problématique du manque d'explication dans la théorie linguistique sera encore traitée plus en détail (voir 5.1.1). Néanmoins, la typologie des structures syllabiques est fortement liée aux types de changement phonique car les changements sont dirigés par les préférences pour quelques structures (cf. Bybee 2001 : 204).

2.3.2 Economie des changements

Comme on voit que les langues ne deviennent pas toujours toutes plus simples, il doit y avoir des influences en dehors de la structure et la préférence pour les syllabes simples. Ainsi, on doit penser à l'économie linguistique qui veut que la communication soit simple et ne demande pas trop d'effort, et pour ceux qui parlent et pour ceux qui écoutent. Pour les locuteurs, on doit souligner l'importance de l'économie en parlant ; pour les auditeurs, c'est la clarté. On voit alors ici que, surtout dans l'usage de la langue, ces deux tendances entrent en conflit (cf. Meisenburg 1996 : 5). Cette perception de la langue et de l'évolution linguistique ne se limite donc pas au niveau systématique mais est ainsi plus proche de la nature d'une langue c'est-à-dire être utilisée comme moyen de communication.

Souvent, du côté de ceux qui parlent, l'usage économique aboutit à l'affaiblissement de sons car une prononciation faible demande moins d'effort. De manière générale, on peut dire que deux processus d'affaiblissement influencent la structure syllabique ou son évolution. D'un côté, on note l'affaiblissement de consonnes, ce qui rend les structures d'habitude moins complexes et les rapproche de la structure idéale CV. De l'autre côté, on se trouve face à l'affaiblissement de voyelles jusqu'à leur amuïssement total, ce qui augmente le nombre d'accumulation de consonnes et a pour résultat des structures plus complexes. L'affaiblissement de voyelles comprend surtout la centralisation ou la chute de voyelles qui se trouvent à l'écart des structures ou qui ne

sont pas accentuées (cf. Heinz 2010 : 8 ; 17). Les deux processus peuvent être constatés dans l'évolution phonétique des langues et résultent de l'économie linguistique.

On voit alors que les deux facteurs de la structure et de l'économie influencent énormément le changement linguistique et phonétique. Pourtant, on ne doit pas négliger d'autres aspects importants qui peuvent avoir un impact sur le développement des structures syllabiques. Dans l'évolution phonétique, on rencontre par exemple des situations où les changements correspondent à l'économie mais ne prennent pas le même chemin selon les différentes variétés d'une langue. Cela montre très bien qu'on a besoin d'explications externes pour comprendre le changement phonique d'une façon plus complète (cf. Martinet 1970 : 190-191).

2.3.3 Facteurs extrinsèques pour le changement

A côté de l'économie linguistique, on doit donc encore énoncer l'influence de l'extérieur comme facteur décisif pour le changement linguistique ou phonétique. Cela s'explique aussi par les trois aspects du changement phonique qu'énumère Calabrese (2005 : 46) : premièrement, on a une innovation par un locuteur individuel ; deuxièmement, l'innovation est acceptée par d'autres locuteurs ; troisièmement, l'innovation se répand dans la grammaire de cette communauté linguistique et devient alors une nouvelle représentation mentale. On voit ici que seulement le premier aspect est quelque chose de linguistique en soi. Les autres facteurs concernent la sociolinguistique ou d'autres aspects sociaux qu'on verra ici.

On ne doit pas oublier les phénomènes et processus de la standardisation et la normativité d'une langue ainsi que le contact avec d'autres langues. Les opinions diffèrent cependant car quelques linguistes ne leur attribuent qu'une influence marginale (cf. Meisenburg 1996 : 6). Souvent, il y a un contact avec d'autres langues, éventuellement plus prestigieuses, auxquelles on commence à emprunter des mots. Ainsi, on tend à importer les mots ensemble avec leur structure qui peut être plus complexe que les structures de la langue elle-même (cf. Heinz 2010 : 8).

Si on voit l'évolution linguistique d'un point de vue sociolinguistique, il faut aussi prendre en compte les conditions sociohistoriques d'une langue et de ses locuteurs. On

doit alors considérer les variétés régionales et sociales pour voir l'influence de ces facteurs. La littérarisation et la standardisation d'une langue jouent un rôle important dans l'évolution de celle-ci et devraient être considérées dans une théorie du changement et de l'évolution (cf. Meisenburg 1996 : 11). Keller souligne que ces changements linguistiques ne sont pas intentionnels ni prévus par les locuteurs mais qu'ils sont seulement la conséquence involontaire. Il les appelle la 'main invisible' dans l'évolution linguistique (Keller 1990 : 83-84). Le contact de langues ainsi que les questions de la norme et de la standardisation seront discutés dans le contexte du développement des structures syllabiques du français et de l'espagnol après leur analyse dans un cadre OT (voir 5.2).

Si on regarde ces tendances opposées, on peut se demander si l'évolution linguistique est vraiment une amélioration et un mouvement vers les structures non-marquées et simples. Le changement phonique est peut-être plus un processus cyclique où les deux tendances de la clarté et de l'économie entrent en conflit. Le conflit peut être vu un peu comme dans la théorie de l'optimalité où ce n'est pas le candidat parfait qui gagne mais le candidat optimal sous des conditions spécifiques. Keller mentionne trois tendances du changement linguistique : la simplicité (réduction de structures complexes), l'épanouissement (augmentation de structures complexes), généralisation (les résultats des deux premières sont appliqués à d'autres niveaux linguistiques) (cf. Heinz 2010 : 19 ; Keller 1990 : 175-190 ; Meisenburg 1996 : 4).

On constate de grandes différences dans l'interprétation de ces tendances selon la théorie qui s'en occupe. D'un point de vue systématique, on accentue l'harmonie et l'optimalité du système en train de changer, d'un point de vue usuel, on voit que ce sont avant tout les demandes des locuteurs et des percepteurs qui sont importantes, ce qui met l'accent sur l'usage de la langue et le changement pour simplifier ou clarifier le processus de compréhension (cf. Meisenburg 1996 : 4).

Finalement, il faut encore souligner que la connaissance des processus et changements diachroniques peut aider à comprendre ce qui se passe synchroniquement dans les différentes variétés d'une langue. Quant à la structure syllabique, on constate par exemple que certaines tendances qu'on peut voir diachroniquement comme la création

préférée de syllabes ouvertes, se répètent synchroniquement et peuvent même expliquer quelques phénomènes d'aujourd'hui. De toute façon, on ne peut pas différencier clairement la diachronie et la synchronie car la variation d'actualité peut toujours être une conséquence ou un aspect d'un changement en cours (cf. Holt 2003 : 5). Dans l'analyse approfondie du français et de l'espagnol, on verra ces parallèles et c'est pourquoi je traiterai le sujet toujours d'un point de vue diachronique ainsi que synchronique (cf. Heinz 2010 : 83).

Si on analyse par contre des changements universels - on les appelle chemins, tendances ou lois de changement - on doit avant tout déterminer quels mécanismes créent ces régularités et comment on peut les expliquer. Vennemann donne les lois de préférence pour les structures syllabiques. Si on veut intégrer le concept d'être marqué et le fait que tout output veut rester fidèle à l'input, on pourrait bien essayer d'intégrer la question de l'évolution phonétique dans la théorie de l'optimalité. Je montrerai alors dans le chapitre suivant l'évolution linguistique et phonétique dans le cadre de cette théorie, en prenant bien en compte les difficultés et problèmes qui en résultent.

2.3.4 Evolution linguistique et phonétique en OT

Au début de ce passage, il faut mentionner que la plupart des études dans un cadre OT s'occupent des phénomènes synchroniques et servent à donner des explications ou des descriptions du fonctionnement d'une langue en ce moment. Cela s'inscrit bien dans l'ensemble du contexte des théories génératives et universelles qui s'intéressent toutes plus à la compétence qu'à la performance. L'évolution linguistique ainsi que la variation font pourtant plutôt partie de ce niveau de la performance (cf. McMahon 2000 : 90). En même temps, l'histoire peut aider à comprendre ces processus synchroniques qui semblent être opaques aujourd'hui. Ainsi, on a très vite essayé d'appliquer la théorie à l'évolution linguistique et particulièrement au changement des structures syllabiques, des structures métriques, des processus phonologiques comme l'épenthèse ou la simplification des groupes consonantiques soit par l'élision soit par d'autres moyens. Si la théorie de l'optimalité est une théorie appliquée à l'évolution linguistique, on peut exiger qu'elle puisse expliquer les limites des changements possibles. Elle devrait aussi

expliquer le rôle des contraintes dans les changements actuels et donner une vue explicative de la relation entre les changements diachroniques et les phénomènes de la variation synchronique (cf. McMahon 2000 : 58).

De manière générale, la tentation d'expliquer et de modéliser ces changements dans une langue par un simple réarrangement dans la hiérarchie des contraintes paraît trop grande : « Under OT, the formal characterization of language change through time is that constraints are reranked » (Archangeli 1997 : 31). Ainsi, le reclassement des contraintes est l'approche la plus fréquente dans les analyses diachroniques dans un cadre OT. Ce reclassement suit le changement constaté sur le niveau de la performance (cf. Holt 2003 : 1). C'est pourquoi dans la plupart des études proposées pour modéliser l'évolution linguistique dans un cadre OT, on voit juste ce reclassement dans la hiérarchie des contraintes. La question majeure est pourtant pourquoi ces contraintes doivent soudainement être classées d'une manière différente. On doit se demander alors si ce simple réarrangement peut vraiment expliquer les pourquoi du changement linguistique. Aussi longtemps qu'il n'y a pas de restrictions quant aux contraintes et que le reclassement des contraintes se fonde sur des facteurs externes, la théorie seule ne peut pas expliquer l'évolution linguistique (Holt 2003 : 11). En fait, on doit toujours se demander où le changement se situe. Reclasse-t-on d'abord la contrainte pour avoir le nouvel output ou doit-on reclasser les contraintes car l'output réel a changé ? McMahon considère cela comme le problème central dans l'analyse du changement phonique par un reclassement de contraintes même si cela semble être l'approche standard de nos jours (cf. McMahon 2000 : 63). On peut pourtant aussi voir les avantages du reclassement qui résulte de la transmission imparfaite d'une génération à l'autre. Selon Archangeli, OT peut ainsi donner des prédictions sur les effets du changement ainsi que sur le type du changement (cf. Archangeli 1997 : 31).

Si on regarde le problème un peu plus du côté de la linguistique historique, on peut aussi dire que la perspective diachronique n'est pas forcément l'intérêt principal de la théorie. Ainsi, elle ne peut pas toujours donner ces explications dont on a besoin pour comprendre le changement linguistique et les facteurs qui le règlent ou l'influencent :

In the case of OT, the apparent claim that change in a given variety essentially involves just modification over time in the ranking of a set of violable constraints seems to offer less than an appealing vision of language change unless the factors lying behind the modifications in constraint ranking can be identified. OT historical accounts typically contain just *ex post facto* statements of such modification, which is not of course an explanation of change (Sampson 2010: 35).

Si la théorie de l'optimalité explique l'évolution linguistique par un reclassement de contraintes, on doit supposer que ces contraintes sont appliquées maintenant chaque fois à l'ancien input qui ne change pas. Ainsi, une dernière question très importante se réfère à l'input. Même si les contraintes et les réflexions de OT se concentrent sur les formes de la surface et sur la production, on ne peut pas négliger l'input en rapport avec l'évolution. En analysant les changements dans une langue, on doit se demander quand cet input est soumis au changement et quand c'est seulement la forme de la surface qui se transforme. Si l'input ne changeait jamais, on devrait en fait avoir le même input pour toutes les langues romanes depuis leur évolution à partir du latin ou en fait pour toutes langues existantes. Ainsi cette question reste pendante. Néanmoins, OT ne s'en occupe pas vraiment car on part des principes de la phonologie structuraliste et générative pour créer et comprendre l'input et sa relation avec l'output (cf. Linke/Nussbaumer/Portmann 2004 : 500).

Pour respecter cette critique de la théorie, je vais d'abord essayer de décrire et de modéliser les changements dans la structure syllabique des deux langues romanes choisies pour après essayer de donner de véritables explications. Face à ces points problématiques, on peut supposer cependant que ces explications doivent être cherchées en dehors de la théorie (cf. chapitre 5).

3 DESCRIPTION : Les structures syllabiques en français et en espagnol

Après avoir présenté les concepts et théories principaux concernant la syllabe et la théorie de l'optimalité, ce chapitre traite plus en détail les structures syllabiques des langues romanes. Pour comprendre les structures dans leur contexte synchronique ainsi que diachronique, je m'occupe au début des structures latines et de l'évolution des deux langues choisies. On verra quels sont les processus décisifs qui ont changé la structure syllabique des deux langues et où l'on trouve des parallèles et des différences dans leur développement. Dans la partie diachronique, je mettrai l'accent sur la prothèse de voyelles qui a énormément influencé les structures et leur complexité. Après, je vais consacrer un passage aux structures complexes dans les deux langues concernées, d'un côté il s'agit de la complexité dans la langue standard, de l'autre côté de la complexité dans certaines variétés.

Quant aux différences et aux parallèles du français et de l'espagnol ainsi que de leur relation avec le latin, on peut constater que les deux langues ont plus de structures simples que le latin, qui était à la base de leur développement. C'est avant tout leur préférence pour des syllabes ouvertes qui est remarquable (cf. Heinz 2010 : 8).

3.1 Héritage du latin dans les langues romanes

En général, on entend souvent dire que le français s'est le plus éloigné du latin en ce qui concerne la prononciation à cause de l'influence du francique et d'autres langues germaniques qui fonctionnaient comme des adstrats du français. Quand on se concentre par contre sur la structure syllabique du français, on ne peut pas toujours soutenir cet éloignement par rapport à l'espagnol car le français a gardé plus de la structure latine en termes de complexité syllabique.

Pour les langues romanes, on peut décrire des processus divers dans leur développement à partir du latin. Pour mieux comprendre, il faut tout d'abord donner un aperçu sur les structures qu'on avait en latin classique et les tendances de changement de l'époque car seulement cela nous permet de voir les changements que les deux langues ont subis.

3.1.1 Structures du latin classique

Déjà en latin – ce qui ne devrait pas être étonnant – on trouve des processus divers qui changeaient la structure syllabique ou rendaient la structure de l'époque plus simple. Ici, je vais décrire la syllabe à l'époque du latin classique. La syllabe latine comportait dans son noyau toujours un ou deux éléments vocaliques, les éléments consonantiques n'étaient pas permis dans cette position. Comme noyau, on avait soit des voyelles courtes ou longues, soit des diphtongues. L'attaque et la coda pouvaient toutes les deux être composées de jusqu'à trois consonnes, ce qui constitue la syllabe maximale de CCCVCCC⁸. Ces structures complexes se trouvaient néanmoins seulement aux bords des mots comme par exemple dans les mots *strix* ou *splendor* ainsi que dans *falx* ou *urbs* mais pas à l'intérieur des mots. Cette tendance pour une complexité plus grande aux bords des mots qu'aux bords des syllabes internes ne peut pas seulement être trouvée en latin mais semble être une tendance universelle (cf. Hulst/Ritter 1999 cités d'après Sampson 2010 : 46). Dans les exemples donnés, on peut constater que les extrémités sont toujours occupées par un /s/ : /str/, /spl/, /lks/ et /rbs/, ce qui viole le principe de sonorité par un /s/ extrasyllabique. Ce sont particulièrement ces structures de *s impura* qui nous intéresseront encore dans le cadre de ce travail. J'ai déjà mentionné à plusieurs reprises que les syllabes aux bords des mots ne se comportent pas de la même manière que les autres. On peut expliquer cela aussi par la perception car les attaques au début d'un mot jouent un rôle très important pour la perception et la reconnaissance des mots. Par conséquent, les attaques qui sont les initiales d'un mot permettent plus de complexité par raison de FIDELITE qui – en termes de OT – bat les préférences de MARQUE dans ce contexte (cf. Guffey 2002 : 30 ; Pustka 2011 : 122).

Pour ces attaques complexes, on observe dans la phonotactique du latin qu'il y avait néanmoins des restrictions assez sévères. En effet, il n'y avait que deux possibilités : obstruante + liquide (*Muta cum Liquida*) ou bien /s/ + plosive sourde (+ liquide). La deuxième option correspond exactement à cette séquence de *s impura*. Elle sort de la structure optimale suivant le principe de sonorité. Sampson souligne la position extraordinaire du /s/ dans les structures syllabiques latines : « The status of /s/ in

⁸ En fait, il n'y a aucune preuve pour cette syllabe en latin, pourtant un hasard selon Sampson (cf. Sampson 2010 : 42).

complex onsets is thus exceptional in Latin and raises some questions as to its appropriate interpretation » (Sampson 2010 : 45).

On constate malgré tout que les combinaisons de /s/ + obstruante (+ liquide) étaient plus résistantes que d'autres combinaisons consonantiques qui étaient même moins complexes ou plus idéales en respectant l'échelle de sonorité. On peut essayer de l'expliquer par une position extraordinaire de la séquence /s/ + obstruante. Morelli souligne le fait que d'un point de vue universel, des séquences de fricative (préférentiellement /s/) + plosive sont plus fréquentes que toutes les autres combinaisons d'obstruantes. Cela pourrait venir de certains facteurs perceptifs (cf. Morelli 2003 : 357 ; Sampson 2010 : 50-51)

Quant à la syllabation en latin dans la chaîne parlée, on constate qu'il y avait déjà une sorte d'enchaînement consonantique qui a créé des attaques même pour les mots qui commençaient par une voyelle. Pour la syllabation de /s/, il y a par contre des résultats contradictoires et ainsi on ne sait pas exactement comment on traitait le /s/ dans les différentes positions (cf. Sampson 2010 : 47-48). Dans un cadre OT, on peut alors déjà constater deux hiérarchies importantes pour les structures du latin classique. D'un côté, ONSET est très dominante – la syllabation ne respecte pas forcément les marges des syllabes afin de créer des attaques. De l'autre côté, des contraintes de FIDELITE dominent quelques aspects de MARQUE en rapport avec le principe de sonorité et en rapport avec la complexité tels que la contrainte *COMPLEX^{ONS} car les structures avec des attaques complexes (surtout avec *s impura*) sont présentes. On verra par la suite comment le français et l'espagnol ont traité cette complexité et comment on peut analyser et modéliser leur développement dans un cadre OT.

3.1.2 Tendances contradictoires dans l'évolution du latin

Comme Vennemann et d'autres phonologues affirment que l'évolution linguistique est toujours une amélioration et un mouvement vers des structures moins marquées, on peut se demander s'il y avait des tendances semblables déjà en latin. On constate qu'à l'époque préclassique, il y a eu une phase avec des simplifications de la structure syllabique, ce qui concernait surtout les bords des syllabes où l'on trouvait des élisions de consonnes. C'étaient avant tout les attaques en début de mot qui se montraient très

susceptibles au changement. Par conséquent, c'est curieux que les structures complexes aient continué à exister en dépit de cela durant la période classique (cf. Sampson 2010 : 50). Cela concernait pourtant avant tout les attaques car les codas contenaient des informations grammaticales qui étaient trop importantes pour les simplifier. On remarque aussi que plus tard dans l'évolution des langues romanes où la morphologie devient plus simple, que cette position spécifique de la coda perd de plus en plus d'importance et devient alors plus susceptible de changer qu'autrefois (cf. Sampson 2010 : 49).

A part ces élisions consonantiques, on trouve à la fois des élisions de voyelles qui sont un signe de l'économie comme moteur du changement linguistique. On peut prendre ces élisions – ou plus généralement la syncope – comme une des explications pour la conservation des structures complexes. Même si la syncope a réduit le nombre total des syllabes – ce qui ressemble au premier regard peut-être à une simplification –, il faut prendre en compte que cela a aussi conduit à augmenter la complexité des syllabes elles-mêmes. Quand *oculus* [o.cu.lus] devient *oclus* [o.clus] et ainsi V.CV.CVC devient V.CCVC, on a soudainement une attaque plus complexe dans la structure. La syncope en général résulte avant tout d'une manière de parler très rapide et d'un contexte moins formel qui permet d'avaler des sons ou des syllabes entières. En bref, on voit qu'on trouve les deux tendances de la simplification/amélioration des structures et de l'économie de la langue dans le développement à partir du latin (cf. Heinz 2010 : 87-90). On a vu alors que les structures avec *s impura* sont plus susceptibles à changer lors de l'évolution d'une langue. Elles ne correspondent pas à l'échelle de sonorité et détiennent des éléments extrasyllabiques⁹. En même temps, on voit une complexité élevée en ce qui concerne les structures syllabiques possibles qui s'éloignent assez de la syllabe idéale CV. Ainsi, on peut supposer en suivant Vennemann que les langues successeurs du latin, donc les langues romanes, subissent des changements qui conduisent à rendre les structures plus simples et moins marquées. Parmi les processus qui favorisaient la simplicité, on trouve la prosthèse de voyelles (cf. Sampson 2010 : 23).

⁹ D'un point de vue diachronique, Sampson critique ce terme 'extrasyllabique' car il ne donne pas assez d'explications pour la relation entre /s/ et les plosives sourdes qui en fait est très importante pour le développement phonologique (cf. Sampson 2010 : 46).

3.2 Le processus de la prosthèse de voyelles

En gros, on peut maintenant se demander si les langues romanes, notamment le français et l'espagnol, se sont développées plus vers les structures préférées et ont ainsi amélioré le système par rapport au latin ou si elles se sont développées plus en suivant les règles de l'économie linguistique et ont ainsi obtenu des structures qui ne demandent pas trop d'effort dans la production (cf. Guffey 2002 : 9).

Comme le but de ce travail est de montrer les différences entre les structures syllabiques du français et de l'espagnol, je me concentre ici sur les processus qui ont influé particulièrement ces structures. D'un point de vue diachronique, le processus qui m'intéresse le plus dans le cadre de ce travail est la prosthèse de voyelles. La prosthèse vocalique est un des processus phonologiques qui sont fortement liés à la structure syllabique. Faisant partie du grand groupe de l'épenthèse, la prosthèse peut être expliquée et par le principe de sonorité et par les lois de préférence syllabique en soi. Dans le contexte des langues romanes, on peut certainement dire que ce processus améliore la structure syllabique en la rendant moins complexe.

Pour expliquer la prosthèse de voyelles plus généralement, on peut énumérer plusieurs facteurs, phonologiques, morphologiques, lexicales et morpholexicales entre autres. Sampson étudie le phénomène de la prosthèse dans toutes les langues romanes et constate que la syllabe prend une place prééminente en voulant comprendre ce phénomène (cf. Sampson 2010 : 20-21).

Quand on regarde le processus de la prosthèse dans les langues romanes, ce sont en fait trois cas différents qu'on peut observer. Sampson les appelle 'I-prosthesis', 'A-prosthesis' et 'U-prosthesis', selon la qualité de la voyelle qui est insérée lors du processus. Dans le cadre de ce mémoire, je me concentrerai sur la 'I-prosthesis' – 'prosthèse de I' – car c'est celle-ci qui a pris une position très importante dans les deux langues étudiées (pour en savoir plus sur les différentes prosthèses vocaliques dans les langues romanes voir Sampson 2010).

La 'prosthèse de I' représente la catégorie la plus ancienne et la plus connue de toutes les prosthèses et concerne avant tout les structures qu'on a déjà énoncées dans les passages précédents : les séquences de /s/ + obstruante (+ liquide) qui sont souvent appelées des structures de *s impura*. Le nom de la voyelle /i/ vient des premiers cas de

prosthèse dans ces structures où la voyelle insérée correspondait à la qualité du [i] et était plus tard soumise à l'évolution phonétique régulière de [ĩ] à [e] (cf. Sampson 2010 : 62-63). Quant aux facteurs décisifs pour le développement de ce processus dans les langues romanes (et plus tôt déjà dans quelques variétés du latin), on peut en citer deux qui sont liés à la structure syllabique (cf. Sampson 2010 : 53). Même si on peut essayer de trouver des facteurs perceptifs ainsi que phonétiques et articulatoires, Sampson souligne la probabilité que la structure syllabique ait été décisive en déclenchant la prosthèse de voyelles dans les langues romanes. Dans ce cas, ce sont la sonorité baissante des séquences et la tendance pour les structures plus simples d'un point de vue diachronique plus général. Par conséquent, on constate une réduction systématique des attaques complexes dont les combinaisons de *s impura* étaient les derniers restes (cf. Sampson 2010 : 71). On pourrait naturellement se demander aussi pourquoi cette structure marquée n'a pas été remplacée par d'autres moyens comme par exemple par l'élision du /s/ ou par d'autres cas de l'épenthèse comme l'insertion d'une voyelle entre le /s/ et le groupe consonantique suivant. Une raison importante peut être encore la liaison particulière entre le /s/ et l'obstruante suivante décrite par Morelli et d'autres phonologues (cf. Morelli 2003 : 357 ; 362 ; Sampson 2010 : 51). Une autre explication se situe au niveau morphologique. Si on élide le /s/ ou si on insère une voyelle épenthétique dans le groupe consonantique, l'identification d'un mot comme faisant partie de la même famille devient plus difficile. Si on a les mots *describere* et *scribere*, la structure marquée n'est présente que dans le deuxième. En ajoutant une voyelle prosthétique, la relation entre les deux mots reste visible (*describere* ~ *iscribere*) tandis que les autres processus possibles l'obscurcissent (*describere* ~ *cribere* ; *describere* ~ *sicribere*) (cf. Sampson 2010 : 72). On peut résumer la relation de la prosthèse de voyelles avec la structure syllabique d'après Sampson : « To summarize, we can see l-prothesis as a development which arose in Latin for syllabic reasons » (Sampson 2010 : 72).

La prosthèse ne se limite pas à changer le nombre des éléments d'un mot mais concerne surtout la structure syllabique d'un morphème ou d'un mot. Même si le nombre de syllabes ne doit pas forcément changer, on constate une restructuration des syllabes (cf. Sampson 2010 : 2). Cette restructuration se manifeste souvent par des attaques moins

complexes, ce qui semble être une tendance universelle qu'on peut aussi remarquer dans l'évolution du sanskrit. Tandis que ce raccourcissement des attaques est fréquent, il semble ne pas y avoir l'inverse, c'est-à-dire un prolongement systématique des attaques (cf. Restle/Vennemann 2001 : 1314-1315).

Pour le français et l'espagnol, on note un comportement différent en ce qui concerne la prosthèse de voyelles ou plus précisément la prosthèse de /e/. A l'époque du Moyen Âge, le processus était productif dans les deux langues. On peut voir pourtant, qu'en français comme en espagnol, il y avait différentes phases du développement des mots latins commençant par /s/+. Ainsi, on a pour le mot latin *strictus* les formes françaises *étroit* et *strict*, en espagnol *estrecho* et *estricto*. Les premières formes sont des mots populaires qui se sont développés à partir du latin vulgaire lors de l'évolution des langues romanes. Les formes *strict* et *estricto* datent d'une phase plus tard, à savoir de l'époque de la renaissance ou d'un moment encore plus tardif où l'on a cherché à intégrer des mots savants dans le vocabulaire. Dans la forme *strict*, on peut voir qu'à cette époque, la prosthèse de voyelles n'était plus productive en français, contrairement à l'espagnol où tout en ressemblant plus au mot latin classique, la forme comporte toujours cette voyelle insérée pour éviter la structure marquée avec le /s/ extrasyllabique (cf. Guffey 2002 : 62).

Sampson compare toutes les langues romanes concernant les processus de prosthèse qui ont eu lieu. Ici, je vais juste ajouter qu'en roumain, en italien, en français et en portugais européen, on ne trouve plus de 'prosthèse de l' productive. Dans d'autres langues et variétés romanes comme l'espagnol, le catalan et aussi quelques variétés de la langue d'oc comme le languedocien ou le provençal, le processus reste actif (cf. Heinz 2010 : 11 ; Sampson 2010 : 53-76). Par la suite, je présenterai le cas de la 'prosthèse de l' dans les deux langues choisies séparément.

3.2.1 Français

Pour le français, il faut reconnaître que la prosthèse de voyelle a opéré d'une façon significative lors de la naissance de l'ancien français. Ainsi, on a le mot *écu* venant du latin *scutum* (par l'intermédiaire de *escu*), *épée* venant du latin *spata* (ancien français *espee*), *école* (plus tôt aussi *escole*) venant du latin *schola* ou bien *épine* (aussi *espine*)

du latin *spina*. Tandis qu'il y a beaucoup d'études qui se sont occupées de ce processus de la prosthèse, il n'y en a pas beaucoup qui se dédient à sa disparition et ses conséquences sur le développement du français. Au début du Moyen Âge, on peut supposer que la 'prosthèse de l' est devenue un processus régulier dans la plupart des variétés gallo-romanes¹⁰. La qualité de la voyelle était soumise à l'évolution phonétique et correspondait déjà à l'époque plus à /e/ qu'à /i/, comme on le trouvait dans d'autres variétés romanes. Les vieilles formes ont encore gardé les <s> du mot latin qui ne sont plus ni écrits ni réalisés oralement dans le français moderne. En français, le processus est resté bien productif jusqu'à la fin du Moyen Âge. Tous les mots empruntés à d'autres langues se soumettaient à cette règle (cf. Sampson 2010 : 115).

A partir du XV^{ème} siècle, la situation a commencé à changer et la prosthèse s'est mise à perdre peu à peu sa productivité. La diversité des formes à cette époque se voit dans les témoignages grammaticaux du siècle. Ainsi, on trouve dans la grammaire de Dubois de 1531 une remarque concernant la prononciation des mots commençant par /s/ + consonne :

- (i) /e-/ avec prosthèse et chute de /s/ préconsonantique ;
 - (ii) /es-/ avec prosthèse mais sans chute de /s/ préconsonantique ;
 - (iii) /s-/ sans prosthèse et sans chute de /s/
- (d'après Sampson 2003 : 440)

Au début du XVII^{ème} siècle, la prosthèse n'était plus productive du tout dans la variété qui constituait la norme de l'époque (variété parlée en Ile-de-France et surtout à Paris) (cf. Sampson 2010 : 122). Par conséquent, à partir de ce moment, les mots qui étaient importés dans la langue n'étaient plus soumis à ce processus et pouvaient de nouveau contenir des séquences de /sC-/ comme leurs attaques (cf. Sampson 2003 : 440). Pourtant, on rencontre des emprunts qui sont plus tardifs mais semblent avoir une voyelle prosthétique malgré tout. Cependant, il faut être prudent en analysant leur origine. Sampson affirme que ces mots – surtout venus de l'italien – sont soit empruntés par l'intermédiaire de variétés de la langue d'oc où la prosthèse de voyelles a resté

¹⁰ C'est juste dans les variétés du nord-ouest que la prosthèse de voyelles n'était jamais complètement productive (cf. Sampson 2010 : 122).

productive, soit directement à quelques variétés italiennes où la prosthèse était également active à l'époque. Le fait qu'il y ait des emprunts avec voyelles prosthétiques après 1600 comme par exemple *esquisse* de l'italien *schizzo* ne s'explique alors pas par des exceptions à la règle mais par les phénomènes du contact. Cela souligne la régularité de ce processus phonologique (cf. Sampson 2003 : 447).

C'est ainsi qu'on trouve aujourd'hui des exemples comme ceux cités ci-dessus (*étroit* vs. *strict* – tous les deux dérivés du latin *strictus*), qu'on appelle aussi des doublets, qui ne se distinguent pas seulement dans quelques phonèmes mais aussi essentiellement dans leur structure syllabique. Aujourd'hui, on trouve comme exemples non seulement les doublets du latin comme *écrit* vs. *scripteur* ou *école* vs. *scolaire*, mais aussi des néologismes et nouveaux emprunts qui comportent des structures avec *s impura* comme de l'anglais *stress* ou *stop*. En plus, le verlan, qui joue avec les syllabes d'un mot, détient des formes comme *stikmi* pour *mystique* qui elles aussi permettent ces structures (cf. Sampson 2010 : 13).

Si on veut vraiment comprendre le phénomène de la prosthèse et la différence entre le développement du processus en français et en espagnol, il faut discuter les raisons de la disparition du processus en français. En gros, il y a deux explications proposées qui toutes les deux ne sont pas complètement satisfaisantes. La proposition la plus connue explique la disparition par les règles de prononciation du latin et du grec d'Erasmus en 1528 qui ont été adoptées par les classes éduquées et transférées aux mots savants venus de ces langues (cf. Sampson 2010 : 123). Il s'agit alors d'un changement 'd'en haut' selon Labov car les classes dominantes étaient responsables du changement (cf. Labov 1994 : 78). L'autre explication implique plutôt un changement 'd'en bas' où les raisons internes, alors des raisons linguistiques, sont prises en considération. Cela pourrait provenir de la perte du [s] dans la langue d'oïl du Moyen Âge – *espine* devenait *épine*, *espee* devenait *épée* – ce qui a déstabilisé la règle productive. Les deux explications sont problématiques et Sampson souligne que plusieurs facteurs ont contribué à ce changement en français (cf. Sampson 2010 : 124).

3.2.2 Espagnol

En espagnol, on ne peut toujours pas combiner le /s/ dans l'attaque avec d'autres éléments consonantiques. On voit alors que la prosthèse vocalique est toujours productive dans cette langue romane et que le principe de sonorité ne doit pas être violé de cette façon dans les attaques espagnoles. La prosthèse de voyelles en espagnol commence comme en français au Moyen Âge lors de la naissance de la langue à partir du roman vulgaire où l'on trouvait déjà les premiers signes de ce processus. Cette voyelle ajoutée changeait la structure syllabique d'un mot et faisait en sorte que les séquences consonantiques, qui autrefois étaient tautosyllabiques, devenaient hétérosyllabiques. Ainsi, des formes comme *escuela* (syllabation : es.cue.la) ou bien *estructura* (syllabation : es.truc.tu.ra) se sont développées à partir des formes latines *schola* et *structura* (cf. Gabriel/Meisenburg/Selig 2013 : 140).

On a vu toute à l'heure que ce processus de prosthèse a cessé d'être productif en français au cours du XV^{ème} siècle. Contrairement à cela, la prosthèse de voyelles, notamment prosthèse de /e/, est toujours productive en espagnol, ce qu'on peut voir quand on regarde des mots empruntés plus récemment comme *estres* de l'anglais *stress* ou bien *espagueti* de l'italien *spaghetti* (cf. Blaser 2007 : 78 ; Gabriel/Meisenburg/Selig 2013 : 140). Néanmoins, il faut prendre en compte le fait que ce processus de la prosthèse ne se reflète pas forcément à l'écrit car on a des mots comme *stop* qui tout en se prononçant [estop] est écrit comme <stop> sans la voyelle ajoutée (voir 5.2.3).

Pour le processus de la prosthèse en espagnol, on peut déduire que les voyelles – le plus fréquemment le /e/ - ont été lexicalisées dans la langue et ainsi, on peut affirmer que l'input – en utilisant la terminologie générative aussi employée par OT – contient cette voyelle aujourd'hui (cf. Sampson 2010 : 11). Par conséquent, on verra dans l'analyse (chapitre 4) qu'il faut bien prendre en considération l'évolution linguistique et l'état d'une langue au moment où l'on veut dessiner un tableau et une hiérarchie de contraintes.

Ce qui semble particulièrement intéressant dans ce contexte, c'est de savoir si on peut dire que l'évolution et le changement sont toujours motivés par la structure syllabique elle-même. On se demande si le penchant pour les syllabes CV peut être lui-même la motivation pour l'évolution phonétique d'une langue. Dans son étude, Guffey a calculé

la tendance pour et contre les syllabes CV. La différence est de presque 15% en changeant par contre en priorité les codas et pas l'attaque. En général, on constate tout de même qu'il y avait un mouvement vers des syllabes ouvertes dans l'évolution à partir du latin vers l'espagnol ainsi qu'une tendance pour la syllabe CV (cf. Guffey 2002 : 75-76 ; Heinz 2010 : 83). On peut résumer le développement de l'espagnol du latin ainsi : « In short, syllable-final consonants tend to disappear, syllable-initial clusters tend to simplify, and syllables with no initial consonant tend to acquire one » (Guffey 2002 : 37). En français, il fallait trouver une explication pour la disparition du processus ; en espagnol, il va falloir expliquer sa pertinence. Sampson l'explique avant tout par des facteurs sociolinguistiques (politiques et religieux) qui faisaient en sorte que le processus de la 'prosthèse de l' était appliqué aux mots savants empruntés à l'époque en suivant l'exemple de la prononciation vernaculaire (cf. Sampson 2010 : 237).

3.3 Complexité syllabique en français et en espagnol

Après ces perspectives diachroniques sur l'évolution des syllabes en français et en espagnol, je traiterai les structures syllabiques actuelles des deux langues en insistant sur leur complexité. Plus haut, j'ai déjà mentionné que le français tout comme l'espagnol doit avoir un noyau de valeur vocalique. Dans les deux langues, ce noyau peut être ramifié s'il s'agit de la combinaison d'une voyelle et d'une glissante. Ainsi, on doit toujours associer tous les éléments consonantiques à l'attaque ou à la coda de la même ou bien d'une autre syllabe. Dans ces règles de la syllabation des consonnes présentes, les deux langues se distinguent en ce qui concerne la complexité permise. Ici, je vais présenter les structures syllabiques possibles dans les deux langues en me concentrant d'abord sur la langue standard et les origines de la complexité de celle-ci pour arriver après aux phénomènes de la complexité syllabique dans quelques variétés de proximité. Dans quelques-unes de ces variétés dans les deux langues, on peut constater des tendances pour des structures plus complexes tandis que dans la langue standard, on observe quelques mesures de simplification.

Une des premières études comparant systématiquement les structures syllabiques de plusieurs langues date de l'année 1965. Elle a été effectuée par Pierre Delattre qui a analysé 2000 syllabes en anglais, français, espagnol et allemand pour voir quels sont les

types syllabiques fréquents ou peu fréquents dans les langues respectives. Son étude montre une différence entre les langues germaniques et les langues romanes en ce qui concerne leurs structures ainsi que quelques différences entre le français et l'espagnol. Pendant que les langues germaniques montrent de plus grandes proportions de consonnes dans leurs structures, on trouve plus de voyelles dans les langues romanes. Sur le plan de cette relation entre les consonnes et les voyelles, on ne constate pas de différence entre le français et l'espagnol. Cela s'inscrit bien dans le contexte de l'étude de Maddieson (2005) concernant les différents niveaux de complexité syllabique où il y avait une corrélation significative entre le nombre de consonnes et la complexité syllabique dans les langues faisant partie de l'étude (cf. Maddieson 2005 : 55).

En regardant les structures du français et de l'espagnol de plus près, on peut voir une tendance pour la structure optimale de CV car plus de 50% des syllabes de l'étude disposent d'une telle structure. De plus, avec 70% de toutes les syllabes, les deux langues montrent une préférence évidente pour les syllabes ouvertes, contrairement à l'anglais et l'allemand. En outre, les langues romanes montrent moins de complexité que les langues germaniques, elles ne comportent que dix types différents contre 14 en anglais et 15 en allemand. Quand on regarde les syllabes avec une attaque plus complexe, à savoir les syllabes CCV, on observe une petite différence entre le français avec 14,2 % et l'espagnol avec 10,2 %. Delattre ne donne par contre pas de chiffres pour les attaques de trois consonnes en français, combinaison interdite en espagnol (cf. Delattre 1965 : 39-41). Ici, je présente encore le tableau avec les pourcentages. Dans d'autres sources on remarque une petite différence dans les résultats. Cela montre qu'ils dépendent beaucoup de la méthode qu'on choisit pour une étude syllabique de ce genre. Les tendances pour les syllabes ouvertes et les syllabes CV en général sont néanmoins les mêmes (cf. Blaser 2007 : 80 ; Guffey 2002 : 34) :

	CVC	VC	CV	CCV
Allemand	38.1	9.8	28,7	3,3
Anglais	31,8	11,9	27,6	4,0
Espagnol	19,8	3,1	55,6	10,2
Français	17,1	1,9	54,9	14,2

Fig. 5: Pourcentages pour quatre types syllabiques (Delattre 1965 : 41)

Dans une deuxième étude de phonétique comparant encore l'anglais, l'allemand, le français et l'espagnol, Delattre constatait en plus que la réduction des voyelles n'est pas aussi récurrente dans les langues concernées. Pour les langues romanes, on voit qu'il y a plus de réductions en français qu'en espagnol mais Delattre ne donne pas d'explications car il se concentre sur la différence entre l'anglais et le français (cf. Delattre 1981 : 63). On voit plus tard par contre que surtout le schwa en français est souvent affaibli ou réduit, ce qui a des conséquences sur la structure syllabique (voir 3.3).

Les structures complexes, qui sont moins préférées, sont donc aussi moins fréquentes dans les langues romanes et se trouvent ainsi avec la terminologie de Heinz (2010) à la périphérie du système syllabique. On remarque cependant que cela est plus valable pour l'espagnol que pour le français, si on pense par exemple à la disparition de la prothèse de voyelles en français, ce qui permet entre autres un degré de complexité plus élevé (cf. Heinz 2010 : 101-102). Il faut dire par contre que la complexité syllabique peut avant tout être trouvée dans les emprunts, les noms propres ou les technicismes (cf. Heinz 2010 : 123 ; Meisenburg/Selig 1998 : 127).

Même si les structures complexes font souvent partie de la périphérie structurelle d'une langue, cela ne veut pas dire que les mots dans lesquels ces structures sont présents sont automatiquement de nature marginale et ainsi peu fréquents dans la langue. La périphérie structurelle n'équivaut donc pas forcément à la périphérie lexicale. Pour le français, on constate par exemple qu'il y a quatre types possibles : pour les syllabes simples, on peut distinguer les syllabes non-marquées, qui sont très fréquentes, telles que les syllabes CV. En même temps, il y a des structures non-marquées ou peu marquées qui sont très rares comme les syllabes VC. On trouve cependant des structures complexes qui sont très fréquentes comme entre autres les syllabes CCV tandis que les syllabes marquées CCVCC sont plutôt rares. De cette façon, on voit que le fait d'être marqué ne correspond pas nécessairement à la fréquence d'une certaine structure dans une langue particulière (cf. Heinz 2010 : 138-143).

On a déjà vu aussi que les mots héréditaires se distinguent des mots d'emprunts car les derniers datent d'un moment plus tardif dans l'évolution des langues, où les langues romanes s'étaient déjà tellement éloignées du latin que les nouvelles formes

empruntées ne ressemblaient plus forcément aux vieilles formes. Ainsi, on peut expliquer l'existence actuelle des dites doublets comme l'opposition de *étroit* et *strict* ou bien *estrecho* et *estricto* dont j'ai déjà parlé. Tandis que les mots héréditaires sont souvent méconnaissables, les mots empruntés ressemblent encore beaucoup aux formes latines. Cela n'est pas seulement valable pour les mots autrefois soumis à la prothèse de voyelles mais aussi pour les paires *mère* vs. *maternel* ou bien *lait* vs. *lactique* (cf. Perret 1998 : 80). Encore d'autres exemples sont *montrer* vs. *démonstration* en français ou en espagnol l'opposition des affixes *tras-* vs. *trans-* ou bien *-azon* vs. *-ación* (cf. Heinz 2010 : 185-186).

3.3.1 Complexité dans la langue standard

Pour toutes les langues et leurs structures syllabiques, on peut essayer de les classer selon leur complexité. Comme la syllabe CV est la syllabe préférée, les syllabes complexes sont les plus éloignées de cette structure. En général, on constate dans les deux langues des penchants pour cette structure idéale qui se manifestent avant tout par une préférence énorme pour les syllabes ouvertes, en français comme en espagnol. Pour maintenir et créer cette structure, les deux langues utilisent le processus de la resyllabation par l'enchaînement consonantique, ce qui revient à syllaber dans un groupe ou une phrase rythmique au lieu de syllaber les mots individuellement comme le font l'allemand ou l'anglais entre autres. Ainsi, les marges des morphèmes ne correspondent pas forcément aux marges des syllabes, ce qui est une particularité dans les deux langues qui était déjà présente dans le latin tardif (cf. Girard/Lyche 2012 : 32). On obtient par conséquent des phrases comme *los amigos* ou bien *petite amie* où l'on syllabe respectivement [lo.sa.mi.gos] et [pə.ti.ta.mi] et de cette façon ne garde pas les frontières des mots. Dans les mots avec affixes comme *inesperado* [i.nes.pe.ra.do] ou *inégalité* [i.ne.ga.li.te], on voit que la syllabation ne respecte pas les bords des morphèmes non plus (cf. Dufter 2012 : 175). On sacrifie cette corrélation exacte en faveur de la création d'une attaque (cf. Colina 2009 : 45). En français, cette resyllabation se manifeste encore plus clairement dans le phénomène de la liaison. La liaison fait en sorte que des consonnes finales, qui normalement seraient muettes, sont dans certains cas prononcées avant une voyelle. Ainsi, les voyelles des mots suivants reçoivent une

attaque et forment des syllabes moins marquées. Comme exemple on peut prendre en contraste avec *petite amie* la version masculine *petit ami*. Si on prend les mots seuls, ils sont prononcés respectivement [pə.ti] et [a.mi]. Dans l'ensemble, on les prononce pourtant [pə.ti.ta.mi] et on ne peut plus distinguer cet output de la forme féminine *petite amie* (cf. Pustka 2011 : 156-157). Comme la liaison est un des phénomènes les plus étudiés en phonologie française, je vais l'analyser aussi dans un cadre OT (voir 4.1.2 – digression).

Quand on analyse la complexité dans les deux langues, on voit que la syllabe maximale en français est CCCVCC – comme par exemple dans le mot *strict* – tandis qu'en espagnol, on peut prendre l'exemple du morphème *trans-* qui montre que le maximum est une syllabe de la forme CCVCC (cf. Gabriel/Meisenburg/Selig 2013 :137). Pour comprendre cette différence, j'ai déjà abordé le développement différent de ces deux langues romanes après le Moyen Âge. Comme les combinaisons avec /s/+C ou bien /s/ + obstruante + liquide sont possibles en français mais impossibles en espagnol, on peut s'attendre à plus de complexité en français (cf. Girard/Lyche 2012 : 35). Selon Maddieson et les trois degrés de complexité syllabique, on peut constater donc que le français et l'espagnol ne peuvent pas être classés dans le même groupe de complexité. Tandis que l'espagnol fait partie des langues avec une complexité syllabique modérée, le français peut être classifié comme une langue avec un degré de complexité plus élevé (cf. Maddieson 2005 : 54). Par la suite, je présente ces différences dans les variétés standards plus en détail.

3.3.1.1 Français

Selon Girard/Lyche (2012) et les degrés de Maddieson (2005), on peut placer le français dans le groupe des langues avec les structures les plus complexes, tout en soulignant qu'il y a d'autres langues comme par exemple l'allemand ou l'anglais qui possèdent des structures encore plus complexes. Comme je l'ai déjà mentionné, la syllabe française la plus complexe a la forme CCCVCC. Tous les types syllabiques possibles en français sont les suivants : V, CV, CCV, CCCV, VC, VCC, VCCC, CVC, CCVC, CCCVC, CVCC, CVCCC, CVCCCC, CCVCC, CCCVCC. Pourtant, les syllabes les plus répandues en français sont toujours les syllabes CV avec un pourcentage de 55% de toutes les syllabes. Le

pourcentage de syllabes ouvertes est avec 80% encore plus haut que dans d'autres langues romanes (cf. Heinz 2010 : 122). En comparaison avec l'espagnol, on a des structures plus complexes qui sont permises, ce qui peut être expliqué avant tout par la position du /s/ et les structures /s/ + (*s impura*) qui ne sont pas possibles en espagnol (cf. Heinz 2010 : 115). Cela est valable et pour l'attaque et pour la coda. En français, on trouve aussi dans les marges des deux côtés des structures qui ne correspondent pas à l'échelle de sonorité. On pourrait alors remettre en question la validité de cette échelle pour la langue française, ce qui entraîne les problèmes déjà mentionnés dans la partie théorique (voir 2.1.3) (cf. Pustka 2011 : 114 ; Heinz 2010 : 123-124).

Les options pour les attaques de plus d'une consonne se limitent en gros à trois constructions possibles où l'on peut subsumer le (ii) et le (iii) sous les constructions avec *s impura* (cf. Pustka 2011 : 118) :

- i. obstruante + liquide comme dans *pluie, tranche* ou *grand*
- ii. /s/ + consonne comme dans *sport, ski* ou *stand*
- iii. /s/ + obstruante + liquide comme dans *strict, splendide* ou *sprint*

Si on veut par contre donner un pourcentage ou un chiffre pour les syllabes complexes en français, on constate que ces syllabes avec une attaque constituée de trois consonnes forment seulement 4% de toutes les syllabes possibles (cf. Girard/Lyche 2012 : 36). Quand on fait une recherche phonétique dans un dictionnaire comme le Petit Robert en ligne, on voit aussi que les mots avec ces attaques et ainsi des syllabes ayant de telles attaques ne sont pas nombreux. Seulement pour la combinaison [stʁ], on trouve plus de 100 résultats (108). Pour les autres - [skʁ], [spʁ], [skl], [spl] -, on en trouve beaucoup moins (38, 9, 11, 11). Ce qui est intéressant, ce sont les exemples avec [ʃtʁ] ou bien [ʃpʁ], dont il y a trois au total qui se trouvent aussi à la périphérie lexicale (emprunts à l'allemand *sprechgesang* et *strudel* et le nom propre des *Schtroumpf*¹¹) (cf. Petit Robert). On voit dans le passage suivant que ces combinaisons sont plus présentes dans la langue parlée de proximité, où l'on les trouve après chute de schwa.

¹¹ Le nom des *Schtroumpf* n'est pas seulement particulier quant à l'attaque complexe avec [ʃtʁ] mais aussi en regardant la coda du mot. La séquence de /mpf/ dans la coda est aussi très marquée. Dans le cadre de ce travail, l'analyse de ce phénomène ne peut pas être considérée.

Dans la périphérie du système syllabique, on trouve encore d'autres mots savants comme *psychologie* ou *phtisie* avec des attaques respectives de /ps/ et /ft/ qui – contrairement aux séquences de *s impura* – correspondent à l'échelle de sonorité mais n'apparaissent que dans très peu de mots français (cf. Dell 1995 : 11 ; Pustka 2011 : 118). Malgré cela, on voit que les options pour de telles structures sont très limitées et en plus, elles sont consécutives à des emprunts à d'autres langues qui permettent des structures plus complexes. Quant aux codas complexes, on observe que les codas de trois ou quatre consonnes doivent toujours comporter soit un liquide soit un /s/. En outre, ces codas n'apparaissent que si l'attaque est simple ou vide (cf. Pustka 2011 : 118).

Pour rendre les structures moins complexes, il y a aussi le phénomène de l'insertion d'un schwa dans des groupes consonantiques à cause de sa 'fonction lubrifiante'. Néanmoins, des études montrent que des groupes comme [ks.pl] dans *explosion* ou [ks.tʁ] dans *extra* ne sont pas réduits ni simplifiés par cette insertion dans la plupart des cas (cf. Hansen 2012 : 161).

3.3.1.2 Espagnol

Comme en français, la plupart des structures complexes en espagnol standard ont été préservées dans les mots savants qu'on appelle en espagnol aussi *grupos cultos*. Ce qui est typique pour ces mots en espagnol, c'est la complexité relative de la coda, ce qui contredit le penchant en espagnol pour les syllabes ouvertes et plus précisément pour les syllabes CV. On voit cette tendance à la simplicité aussi en espagnol où 72% des syllabes sont ouvertes, soit un peu moins qu'en français (cf. Kubarth 2009 : 177). On peut désigner une ligne d'évolution vers les syllabes CV que Heinz appelle une 'trajectoire'. L'espagnol standard de l'Espagne et surtout de Castille se montre à l'extrémité de ce développement car on observe une préférence très forte pour ces structures simples (cf. Heinz 2010 : 12 ; 21).

Contrairement au français, la syllabe maximale est donc la syllabe CCVCC. A part ce type syllabique, qui est très rare dans la langue espagnole, les structures possibles sont les suivantes : CV, CVC, V, CCV, VC, CCVC, VCC, CVCC, CCVCC. Quand on inclut les glissantes (G) comme un groupe particulier, on a aussi : CCVG, CCVGC, CGVG, CCGV, CGVGC. On

voit pourtant que toutes ces structures se limitent à cinq éléments dans la syllabe en permettant toujours seulement deux vraies consonnes dans l'attaque et maximum deux consonnes dans la coda. Si on a deux consonnes et une glissante dans l'attaque, l'existence d'une coda complexe dans la même syllabe devient impossible (cf. Heinz 2010 : 90-91). En plus, pour la syllabe espagnole dans la langue standard, il faut encore souligner que dans la coda, il ne peut pas y avoir plus d'éléments que dans l'attaque. On verra dans le passage suivant par contre que certaines variétés de proximité ont des syllabes qui ne respectent pas cette règle (cf. Barrutia/Schwegler 1994 : 3).

En espagnol, l'attaque peut être composée de seulement deux consonnes maximum et dans ce cas exclusivement de la combinaison obstruante + liquide. Comme en français, il y a des combinaisons possibles et impossibles, en gros, on peut dire que parmi les fricatives, c'est seulement le [f] qui peut précéder une autre consonne dans l'attaque (cf. Gabriel/Meisenburg/Selig 2013 : 139). Pour comprendre les attaques complexes en espagnol, on doit savoir que le premier élément est toujours soit une labiale soit une plosive véritable, le deuxième dans les groupes coronales forcément un vibrant (cf. Kubarth 2009 : 167). Contrairement à l'attaque, le /s/ peut être en position extrasyllabique dans la coda (Kubarth 2009 : 170). On trouve par exemple la coda /ds/ dans la syllabe /ads/ dans *adstrato* – qui est un mot savant de la périphérie (cf. Barrutia/Schwegler 1994 : 5). Il y a néanmoins aussi des limitations pour ces combinaisons et les codas complexes se limitent aux emprunts. Le /s/ à la fin d'une coda branchée n'est possible que si le noyau est simple (cf. Gabriel/Meisenburg/Selig 2013 : 142 ; Kubarth 2009 : 171). Ces combinaisons complexes sont souvent simplifiées par les locuteurs. Ainsi, on raccourcit par exemple des codas complexes en laissant tomber les consonnes finales comme dans *postvelar* [pos.βe.lar] ou *transporte* [tras.por.te] (cf. Hualde/Colina 2014 : 57 ; 63).

En espagnol standard, il y a donc très peu de syllabes qui ne correspondent pas au principe de sonorité. Cela s'explique surtout par la prosthèse de voyelles, ce processus phonologique toujours en vigueur (cf. Guffey 2002 : 32).

Pour la complexité de l'espagnol – ainsi que pour la complexité du français –, j'ai déjà souligné l'importance des mots empruntés. Pour l'espagnol, à part le latin ou d'autres langues européennes, on doit prendre en compte aussi des langues d'Amérique, le

nahuatl entre autres. Les mots empruntés à cette langue ont souvent conservé la séquence /tl/, soit dans l'attaque, soit dans la coda, bien que celle-ci ne soit pas une combinaison régulière en espagnol. Des exemples sont les mots *tlapalería* et *cacastle* ou pour le /tl/ dans la coda le nom géographique du *Popocatépetl* (cf. Heinz 2010 : 22). Dans la syllabation de cette séquence au milieu d'un mot, on constate une différence entre l'Espagne et l'Amérique. En Espagne, on a tendance à syllaber le /tl/ dans *atlas* d'une manière hétérosyllabique [at.las] tandis qu'en Amérique, on l'analyse plutôt de façon tautosyllabique [a.tlas] (cf. Hualde/Colina 2014 : 60 ; voir aussi Méndez Seijas/González González 2009). Si on compare cette séquence avec la syllabation en français, on remarque une parallèle : comme en espagnol d'Espagne, on syllabe *atlas* en français comme [at.la] (cf. Hammarström 1998 : 99 ; Pustka 2011 : 120) ; l'attaque de /tl/ est présente dans un seul mot *thlaspi* qui est emprunté au grec par l'intermédiaire du latin et se trouve à la périphérie du français (cf. Petit Robert).

3.3.2 Complexité dans les variétés de la 'langue de proximité'

On a plusieurs preuves que la langue parlée dans des situations de proximité se distingue de la prononciation standard dans des situations formelles. Koch/Österreicher font une différence entre 'Sprache der Nähe' et 'Sprache der Distanz' ce que je traduis ici par 'langue de proximité' et 'langue de distance' (cf. Koch/Österreicher 1985 : 15). Si on la met en relation avec les tendances de l'évolution linguistique en termes d'économie, on peut supposer que dans la langue de proximité, on parle plus vite et on évite ainsi des structures trop longues pour économiser le processus de la communication. Dans la langue de proximité, on fait moins attention à la prononciation standard et on se sert d'un registre familier (cf. Blaser 2007 : 83). Ainsi, on doit se demander si on peut également appliquer les règles de la syllabation de la langue standard, autrement dit langue de distance, à la langue de proximité. On verra qu'en termes de complexité syllabique, on trouve des structures qui sont très marquées et ne devraient pas être possibles dans les langues étudiées. Ce degré de complexité plus élevé dans les parlers de proximité résulte de l'affaiblissement et de l'élision de voyelles (cf. Heinz 2010 : 65). Pour le français, je prends comme langue de proximité surtout les variétés peu formelles du nord de la France et du Québec. Pour l'espagnol, ce sont les variétés des *tierras altas*

où l'on remarque des phénomènes semblables. Dans ce chapitre, je me limiterai à décrire ces variétés et leurs phénomènes syllabiques. Dans le chapitre suivant, je vais essayer de modéliser ces différences dans le cadre plus large de OT.

3.3.2.1 Français

Quand on parle du français de proximité comme d'une variété, il faut ajouter la région de laquelle on prend les exemples car la situation n'est pas la même dans toutes les régions francophones¹². Dans les variétés de proximité dans la moitié nord de la France et aussi au Québec, on trouve plusieurs processus phonologiques qui conduisent à rendre les structures syllabiques plus complexes (cf. Pustka 2011 : 194 ; Tranel 2000 : 67). C'est avant tout l'affaiblissement de voyelles jusqu'à leur élision totale qui crée des groupes consonantiques dans l'attaque – mais aussi dans la coda – qui seraient normalement classifiés comme des structures impossibles. La voyelle la plus concernée dans ce contexte est le schwa qui, comme voyelle inaccentuée, est plus susceptible à tomber quand on parle vite et d'une façon économique¹³. L'élision de schwa est aussi un processus régulier dans la langue standard surtout pour les mots-outils comme dans *le, je, ne, que* ou *de* entre autres quand ils sont suivis par une voyelle. Cette élision se voit aussi à l'écrit et est marquée par l'apostrophe : *l'ami, j'avais, qu'est-ce que,...* Pour l'élision d'autres voyelles dans la langue standard, on n'a que l'article défini *la* et la conjonction *si* avant [i]. Toutes les autres élisions vocaliques concernent un registre plus familier et ainsi la langue de proximité (cf. Adda-Decker et al. 2005 : 132 ; Argod-Dutard 1996 : 85). La chute et le maintien de schwa comme voyelle faible en français dépendent surtout du style et de la rapidité du locuteur. En général, on peut dire que plus on parle vite, plus nombreux sont les schwas qui tombent (cf. Girard/Lyche 2012 : 109). Quant à la chute de schwa dans un contexte interconsonantique, il faut tout de même faire une distinction entre plusieurs cas différents car quelques chutes de schwa font également partie de la langue de distance, au moins dans les variétés du nord de la

¹² En fait, on doit aussi être prudent avec la définition de la langue standard car comme langue pluricentrique, on ne peut pas forcément parler d'une seule langue standard non plus.

¹³ Un traitement plus détaillé du schwa ainsi que de son statut phonémique ou des désignations différentes comme *e caduc* ou *e muet* sortirait du cadre de ce travail. Pour plus de détails voir par exemple Pustka 2011 : 179.

France. Ainsi, on peut par exemple prendre la chute de schwa dans des mots comme *la mesure*, prononcés ainsi comme [lamzyʁ], ou *secrétaire* prononcée comme [scre.tɛʁ] (cf. Dell 1995 : 8).

Dans les variétés où l'on rencontre plus de processus d'affaiblissement, l'élision peut toucher plus de schwa ou même d'autres voyelles en position interconsonantique. Après cet amuïssement de l'élément vocalique avant une ou plusieurs consonnes, on peut recevoir des structures qui sont rares ou même interdites dans la langue standard. De cette manière, on trouve des combinaisons comme [tl], [sd], [sʃ], [dl], [sr], [tk], [ps] ou même [sfl], [sgl], [pʁ], [tʁ]. Ces structures dépassent souvent les bords des morphèmes comme par exemple dans *ce fleuve* [sfl], *ce glossaire* [sgl], *je prends* [pʁ] ou *je trouve* [tʁ] (cf. Girard/Lyche 2012 : 57). Pour donner un exemple de cette complexité qui représente toute une phrase, Heinz (2010 : 66) propose la question *qu'est-ce que tu fais cet après-midi ?* Cette phrase peut être prononcée de la manière suivante : [kstyʃɛstapʁɛm] correspondant à la prononciation standard [kɛskətyʃɛstapʁɛmidɪ]. On voit que le nombre de syllabes est réduit et on peut parler plus vite et ainsi économiquement. Autre exemple donné est la question *tu l'as déjà vue, cette fille ?* prononcée comme [tladzavu] [stəfij]. On peut ajouter les phénomènes du verlan, autre variété de proximité, où l'inversement des syllabes crée parfois aussi des syllabes, et plus précisément des attaques, d'une complexité surprenante comme dans [stikmi] de *mystique* ou bien [ksit] de *taxi* (cf. Pustka 2011 : 125). Dans quelques exemples du verlan, on peut aussi voir la position intéressante du schwa, car en inversant les syllabes, on commence à prononcer les [ə] qui ne seraient pas prononcés normalement : *pauvre* [pɔvʁ] devient [vʁəpɔ]. On note que ce mot du verlan contient aussi une nouvelle attaque [vʁ] (cf. Plénat 1995 : 101).

D'un point de vue articulatoire, on comprend aussi qu'on appelle ces structures 'complexes' ou 'marquées' car il n'y a pas de grandes différences entre les sons qui se suivent, ce qui rend l'articulation plus difficile. Ce développement de la langue vers des structures plus marquées ne correspond pas forcément à la théorie de Vennemann qui veut que tout changement soit une amélioration. Par contre, c'est un phénomène de l'économie linguistique où l'on trouve d'abord l'affaiblissement de voyelles et après leur élision totale ou même l'élision de syllabes entières (cf. Pustka 2011 : 117). Adda-Decker

et al. le résumé de la manière suivante : « Nevertheless, colloquial French forms [...] may be observed, where the drop of an unstressed vowel leads to a resyllabification, transforming simple CV structures into more complex syllabic units » (Adda-Decker et al. 2005: 125).

Dans une étude sur le langage des adolescents – une variété de proximité – et les structures syllabiques dans cet usage particulier, c’est pourtant remarquable que même dans la langue parlée spontanément, les syllabes avec trois consonnes dans l’attaque ne sont que 0.4 pour cent du corpus total, les syllabes avec deux consonnes – sans et avec coda – en forment 10.6% (cf. Adda-Decker et al. 2005 : 131). En général, on associe le langage des adolescents à Paris avec la variété de la banlieue parisienne où l’on constate aussi des processus de l’affaiblissement et de chute de voyelles et que ce langage possède un caractère consonantique (cf. Fagyal 2010 : 96 ; Pustka 2011 : 194).

Si on résume maintenant les tendances pour plus de complexité dans la structure syllabique du français, on constate que ces tendances étaient déjà présentes d’un point de vue diachronique quant à la disparition de voyelles. Aujourd’hui, c’est entre autres le langage des adolescents qui est concerné. On peut se demander ainsi si ce langage comme ‘moteur’ pour le changement est un nouveau signe d’un développement vers plus de complexité syllabique en français (cf. Fagyal 2010 : 91).

3.3.2.2 Espagnol

Dans beaucoup de variétés de l’espagnol on peut voir des processus qui rendent les structures syllabiques moins complexes. On a déjà vastement discuté la prosthèse vocalique mais à part cela il y a aussi souvent des élisions de consonnes pour rapprocher les syllabes plus de la structure préférée CV. Ces élisions touchent avant tout les codas pour ouvrir les syllabes fermées en quelque sorte. Ainsi, on peut prendre l’exemple de *exacto* qui au lieu d’être prononcé comme [ek.sak.to] devient [e.sa.to] (cf. Colina 2009 : 38 ; Heinz 2010 : 125). Autre exemple est la réalisation du mois de septembre qui est *septiembre* en espagnol. Dans la langue de distance la prononciation est plutôt [sep.tjem.bre] mais dans la langue de proximité elle devient plus [se.tjem.bre] (cf. Heinz 2010 : 70).

En même temps, on ne peut pas négliger quelques phénomènes phonologiques dans certaines variétés qui conduisent à plus de complexité syllabique. Cela se voit surtout dans les variétés en Amérique Latine dans les appelées *Tierras altas* où l'on constate des processus de l'élision de voyelles, rappelant les élisions vocaliques en français de proximité, qui créent des structures plus complexes.

On peut faire une distinction générale dans le comportement phonologique entre les variétés dans les *tierras bajas* et dans les *tierras altas* qui peut être résumée de la manière suivante :

- *tierras bajas* : consonantisme instable, vocalisme stable
- *tierras altas* : consonantisme stable, vocalisme instable

On peut le résumer d'après Rosenblat : « Las tierras altas se comen las vocales, las tierras bajas se comen las consonantes » (Rosenblat 1962 : 96 cité d'après Lipski 2011 : 20).

La définition de ces deux grandes régions ne correspond pas aux frontières nationales en l'Amérique latine mais à la structure du paysage. Les différences se trouvent même dans un pays et ont une corrélation avec l'altitude de la région : *tierras bajas* décrit les régions de la côte, *tierras altas* par contre les régions montagneuses (cf. Lipski 2011 : 20). Cette différence montre que les variétés des régions plus hautes sont plus sensibles à disposer de formes plus complexes car la chute et l'élision des voyelles et la stabilité des consonnes peuvent conduire à créer des syllabes complexes. Les exemples qu'on trouve dans le haut plateau du Mexique ou dans les régions andines sont *bloques para apuntes* réalisé comme [bloks.pa.ra.punts], *oficina* comme [of.si.na] ou bien *accidentes* comme [ak.si.dents]. C'est alors surtout dans la coda où la combinaison de [nts] sort du cadre normalement accepté dans les structures syllabiques en espagnol (cf. Dietrich/Noll 2012 : 228). La chute de voyelles dans ces variétés émerge aussi souvent en contact avec /s/ comme par exemple dans *cafecito* prononcé comme [kafesito] ou bien *pescar* comme [pskar] (cf. Blaser 2007 : 84). Tandis que dans le premier cas, on constate avant tout une réduction de syllabes en faveur de syllabes plus complexes (la séquence CV.CV.CV.CV devient CVC.CV.CV), le deuxième exemple met en question la règle des attaques branchées qui devraient, d'une part, correspondre à l'échelle de

sonorité, d'autre part, ne disposer que de deux consonnes au total. Si ce n'est pas l'attaque qui est concernée car on reste fidèle à ces règles et considère /psk/ comme attaque et combinaison impossible, on doit se demander si le /s/ joue peut-être le rôle du noyau. Après la chute du /e/, on devrait le noter comme [pʃ.kar] et aurait la structure syllabique de CÇ.CVC. Même si on trouve partout la règle pour les noyaux vocaliques (cf. par exemple Hualde/ Colina 2014 : 56), la version des noyaux consonantiques pourrait aussi résoudre d'autres problèmes comme les codas de /tl/ qu'on a vu dans la langue standard. Ainsi, on pourrait interpréter *Popocatepetl* comme [po.po.ka.te.pe.tʃ], ce qui donnerait une structure simple composée de CV.CV.CV.CV.CV.CÇ. Ainsi, on devrait reconsidérer l'exclusivité des voyelles en position du noyau. On constate donc que les langues parlées dans les situations de proximité montrent des phénomènes qui sortent du cadre et des règles postulées ci-dessus.

Il existe donc deux extrémités en l'espagnol où l'on peut trouver des structures complexes : d'un côté, on les a dans les mots savants de l'espagnol standard, de l'autre côté, elles apparaissent dans les variétés parlées des *tierras altas* où elles sont plus le résultat de l'économie et des processus de l'affaiblissement vocalique (cf. Heinz 2010 : 132).

4 ANALYSE : Structures syllabiques dans un cadre OT

Après les derniers passages descriptifs, j'en viens à présent à l'analyse où il s'agira avant tout d'essayer de modéliser les différences entre les deux langues étudiées ainsi qu'entre les différentes étapes de leur évolution. Comme OT prétend également à pouvoir expliquer des phénomènes constatés et décrits, cela peut être un but de cette analyse. Nous verrons pourtant qu'au niveau de plusieurs détails, aucune réponse satisfaisante ne peut être donnée.

Dans l'analyse, je me concentre sur trois phénomènes clés que j'ai déjà présentés dans les derniers chapitres. Premièrement, je travaille sur les structures syllabiques, la syllabation et la resyllabation afin de montrer les différences de complexité et trouver des modèles OT pour cela. En faisant cela, je consacre une digression à la liaison en français car ce phénomène ne devrait pas manquer dans un mémoire qui traite de la structure syllabique du français. Dans un deuxième temps, je proposerai une analyse diachronique en modélisant l'évolution de l'espagnol et du français avec un accent sur la prosthèse de voyelles. Dans cette partie, il sera particulièrement intéressant d'observer les différences dans l'évolution des deux langues pour lesquelles il faudra trouver une explication. Nous verrons également comment la théorie peut s'appliquer au changement linguistique et si y trouve justement ses limites. A la fin, j'aborderai les phénomènes de la langue de proximité que je viens de présenter. Dans cette analyse, il faudra trouver une solution pour modéliser et expliquer la variation dans une langue où l'input devrait être toujours le même pour des outputs différents. Cette partie traite uniquement d'un détail de la variation dans les deux langues, mais elle permet un premier regard vers OT et la modélisation de la variation.

Dans les analyses, je vais premièrement utiliser les contraintes que j'ai présentées au début de ce travail. Pour les rappeler, je les énumère ci-dessous ; toutes les autres contraintes utilisées seront expliquées lorsqu'elles apparaissent.

Contraintes de MARQUE :

- ONSET : chaque syllabe veut avoir une attaque
- NoCODA : la rime n'a pas de coda
- *COMPLEX^{ONS} : il n'y a pas d'attaques complexes

- *COMPLEX^{COD} : il n'y a pas de codas complexes

Contraintes de FIDELITE :

- MAX-IO : chaque élément de l'input doit être représenté dans l'output (contre l'élision)
- DEP-IO : chaque élément de l'output dépend directement de l'input (contre l'épenthèse)
- IDENT-IO : les éléments de l'output ont les mêmes propriétés que les éléments de l'input

S'il s'agissait, comme postulé par Vennemann, toujours d'une amélioration de la structure syllabique, les contraintes de MARQUE devraient dominer dans le changement linguistique. Cela veut dire que ces contraintes deviendraient de plus en plus importantes et de moins en moins vulnérables. On voit pourtant que ce n'est pas le cas pour les deux langues étudiées, ce qui montre un conflit avec la FIDELITE aux représentations sous-jacentes (cf. 4.1., 4.2) et avec l'économie (cf. surtout 4.3). Ainsi, nous nous voyons confrontés à quelques questions pour lesquelles la théorie ne peut pas donner de réponses. Ces limites de la théorie seront traitées dans la discussion (cf. chapitre 5).

4.1 Conflit de contraintes dans la syllabation

Nous avons vu dans les chapitres précédents que les structures syllabiques acceptées en français et en espagnol ne sont pas exactement les mêmes. De manière générale, il est possible d'affirmer que le français permet plus de complexité dans ses structures. Le tableau suivant montre les structures syllabiques possibles dans les deux langues sans respecter leur fréquence relative (cf. Colina 2009 : 11 ; Pustka 2011 : 117) :

Structure	Français	Espagnol
V	à [a]	a [a]
CV	la [la]	la [la]
CCV	grand [gʁɑ̃]	gra.do [gra]
CCCV	spray [spʁɛ]	---
VC	il [il]	el [el]
VCC	ombre [ɔ̃bʁ]	ins.ti.tu.to [ins]
VCCC	astre [astʁ]	---
CVC	tome [tɔm]	pan [pan]
CCVC	grande [grɑ̃d]	gran.de [gran]
CCCVC	strophe [stʁɔf]	---
CVCC	palme [palm]	pers.pi.kaθ [pers]
CVCCC	mixte [mikst]	---
CVCCCC	dextre [dɛkstʁ]	---
CCVCC	brusque [bʁysk]	trans.por.te [trans]
CCCVCC	strict [stʁikt]	---

Fig. 6: Structures syllabique du français et de l'espagnol

Dans un tel tableau, il est problématique de ne pas voir les restrictions phonotactiques qui sont valables dans les deux langues pour les attaques et les codas complexes. J'en ai mentionné plusieurs dans le dernier chapitre. Dans un cadre OT, cela pose un problème considérable car les contraintes spécifiques pour ces restrictions sont souvent d'une nature très individuelle et ne peuvent pas toujours être expliquées par des préférences ni par des règles universelles. Nous verrons dans les analyses suivantes que ce problème surgit également dans les exemples choisis. En outre, ces règles touchant aux types syllabiques dans les deux langues ne donnent pas non plus d'information sur la syllabation concrète dans les langues. C'est pourquoi je vais essayer d'aborder cette syllabation au début de mes analyses. Je consacre un bref paragraphe à chaque type syllabique présent dans une des langues ou dans les deux et je discute la syllabe et la syllabation de telles structures dans des positions différentes dans un mot ou dans un groupe rythmique. Je mets l'accent principal sur les attaques complexes pour lesquelles

je donne aussi des tableaux spécifiques, soit ici, soit dans l'un des autres chapitres. Pour les codas complexes, j'aborde uniquement quelques problèmes qui émergent en voulant les modéliser et analyser en termes de OT.

4.1.1 Syllabation en français et en espagnol

Je commence par la syllabe fondamentale CV, qui est présente dans les deux langues tout comme dans toutes les autres langues du monde. Cette syllabe ne viole aucune contrainte de MARQUE proposée ci-dessus, comme nous avons déjà pu le constater dans figure 4 (voir 2.2.3). C'est pourquoi je ne donnerai pas de tableau pour cette syllabe. Dans le cas de la syllabation d'un mot avec plusieurs syllabes ou d'une phrase rythmique, on se rend compte que quelques processus soutiennent le développement de cette syllabe au détriment de FIDELITE. Dans une séquence de CVCVCVCV, la syllabation va alors toujours être CV.CV.CV.CV et non pas, par exemple, CVC.VC.V.CV même si les bords des mots ou des morphèmes le revendiquaient. On verra cela dans ce qui suit pour la resyllabation par le moyen de l'enchaînement consonantique (4.1.2).

Dans les deux langues, on a aussi des syllabes de la forme V comme dans [a]. L'existence de cette syllabe s'explique par le fait que les contraintes de FIDELITE dominent la contrainte ONSET : FIDELITE >> ONSET. Dans ce cas-là, il n'est pas nécessaire de faire une distinction entre les différentes contraintes de FIDELITE pour l'illustrer et on peut prendre le même tableau pour les deux langues avec un input /a/ pour <à, a, as> en français et <a> en espagnol.

/a/	FIDELITE	ONSET
a. [a]		*
b. [ta]	* !	

Fig. 7: Tableau pour les syllabes V avec FIDELITE et ONSET

Quand ces syllabes émergent dans des groupes plus grands, ces groupes peuvent par exemple être de la forme CVVCVCV(C), syllabés sous la forme de CV.V.CV.CV(C). En français on peut imaginer une phrase comme *tu as mangé* [ty.a.mã.ʒe] ou bien en espagnol *va a comer* [ba.a.ko.mer]. Dans ces phrases, on accepte les syllabes V pour

satisfaire FIDELITE. Dans d'autres phrases rythmiques on observe que de telles syllabes sont évitées par la resyllabation et deviennent plutôt des syllabes CV.

Le prochain type syllabique dans le tableau présenté pour les deux langues est celui de CCV. Cette syllabe viole la contrainte *COMPLEX^{ONS}, mais est tout de même tolérée dans les deux langues. On peut également expliquer cela par une dominance de FIDELITE si l'on prend l'exemple donné ci-dessus *grand* /gʁɑ̃/ et *gra-* /gra/, où l'attaque complexe fait partie de la représentation sous-jacente :

/gʁɑ̃/	FIDELITE	*COMPLEX ^{ONS}
a.  [gʁɑ̃]		*
b. [ʁɑ̃]	* !	
c. [gɑ̃]	* !	
d. [gə.ʁɑ̃]	* !	

Fig. 8: Tableau pour une syllabe CCV en français

/gra/	FIDELITE	*COMPLEX ^{ONS}
a.  [gra]		*
b. [ra]	* !	
c. [ga]	* !	
d. [ge.ra]	* !	

Fig. 9: Tableau pour une syllabe CCV en espagnol

Les candidats (b.), (c.) et (d.) violent FIDELITE – soit MAX-IO, soit DEP-IO – à cause du changement par rapport à l'input. Pour des combinaisons d'obstruante + liquide comme ici, FIDELITE domine *COMPLEX^{ONS}. Ces tableaux n'expliquent cependant pas encore pourquoi il y a des restrictions pour les attaques complexes dans les deux langues. Ces restrictions se montrent dans la syllabation de plusieurs éléments consonantiques dans un mot. S'il s'agit d'une séquence de CVCCV, les consonnes sont seulement prises comme attaque complexe – syllabation en CV.CCV – si c'est une combinaison possible dans la langue. Si on a un mot comme *alcool* ou *alcohol*, on trouve une séquence de [-lk-] au milieu. Cette séquence n'est pas permise comme attaque complexe. Mais

comment peut-on expliquer et modéliser les restrictions qui permettent quelques structures et en exclure d'autres ? Pour cela, il faut revenir au concept de la sonorité, qui permet de comprendre au moins quelques restrictions. La combinaison de [lk] comme attaque ne correspond pas à l'échelle de sonorité car l'élément plus sonore (la liquide [l]) vient avant l'élément moins sonore (la plosive [k]). En même temps, il y a des attaques complexes interdites comme [kt] ou [fm] aussi bien en français qu'en espagnol, même si ces combinaisons ne devraient pas être marquées en termes de sonorité. Pour expliquer ces phénomènes dans un cadre OT, on a besoin d'autres contraintes qui respectent ces restrictions.

Pour ne pas violer le principe de sonorité dans les attaques complexes, on peut introduire deux contraintes liées à ce concept (cf. Colina 2009 : 27) :

- SONSEQ : les attaques complexes gagnent en sonorité, les codas complexes en perdent (la contrainte interdit par exemple des séquences comme [lk] dans l'attaque ou toutes les combinaisons de *s impura*)
- MSD : il doit y avoir une distance de sonorité maximale entre les éléments des attaques/codas complexes (la contrainte interdit des phénomènes comme [ps], [kt], [fm] dans l'attaque)

Pour les exemples *alcool* et *alcohol*, il faut alors considérer la contrainte SONSEQ comme étant plus importante que, par exemple, NoCODA. Dans ce cas-là, la syllabation optimale est alors VC.CVC. On le verra dans le tableau suivant, qui est fait pour le français tout en étant valable également pour l'espagnol (représentation /alkol/). Dans ce tableau, j'illustre aussi pourquoi on ne prend pas [lk] comme séquence complexe dans la coda où elle correspondait au principe de la sonorité. Pour cela, j'ai ajouté la contrainte *COMPLEX^{COD} :

/alkol/	MAX-IO	*COMPLEX ^{COD}	SONSEQ	NoCODA
a. [alk.ɔl]		* !		*
b. [al.kɔl]				*
c. [a.lkɔl]			* !	*
d. [a.kɔl]	* !			*

Fig. 10: Tableau avec la contrainte SONSEQ

Maintenant, il faut encore expliquer pourquoi les combinaisons [kt] ou [ps] ne sont pas tolérées comme attaques possibles ou sont très rares dans les langues étudiées¹⁴. Si on prend les exemples *acteur* et *actor* avec les représentations de /aktœʁ/ et /aktor/ on a alors plusieurs options pour la syllabation : VC.CVC, VCC.VC, V.CCVC. Toutes les syllabes dans ces séquences sont des syllabes possibles dans les deux langues. Cependant, seule une option est choisie : VC.CVC. On peut essayer de la modéliser en utilisant la contrainte MSD, qui est censée garantir la distance maximale de sonorité entre les éléments d'une marge complexe. Cette contrainte domine NoCODA mais est dominée par les contraintes de FIDELITE. Ici, pour le tableau, je prends l'exemple espagnol, représentatif des deux langues :

/aktor/	MAX-IO	DEP-IO	*COMPLEX ^{COD}	MSD	NoCODA
a. [a.ktor]				* !	*
b. [ak.tor]					**
c. [akt.or]			*!	*	**
d. [a.tor]	* !				*
e. [a.ke.tor]		*!			*

Fig. 11: Tableau avec la contrainte MSD

Ici, il existe pourtant une différence entre le français et l'espagnol. En français, dans les attaques en début de mot, on accepte des séquences qui violent MSD en faveur de FIDELITE, en espagnol MSD peut dominer FIDELITE. On voit cela dans l'exemple des mots empruntés au grec *psychologie* et *psicología*. Tandis qu'en français on accepte l'attaque [ps], on élide le [p] en espagnol pour ne pas violer MSD. On voit cela dans les deux tableaux ci-dessous :

¹⁴ En français, il existe trois exemples avec une attaque de [kt] et même 127 exemples avec une attaque de [ps]. Néanmoins, on suppose que ces combinaisons sont tellement secondaires que dans un mot, elles ne seront pas considérées comme attaques possibles (cf. Petit Robert ; Pustka 2011 : 122). En espagnol, on n'a pas d'exemples pour ces structures. Ici, je ne vais pas modéliser la différence entre [kt] ou [ps] comme une séquence tautosyllabique au début d'un mot, mais comme séquence hétérosyllabique à l'intérieur d'un mot. Cela peut cependant montrer qu'il existe encore des questions ouvertes dans l'explication de la syllabation des groupes consonantiques en français.

/psikolɔʒi/	MAX-IO	DEP-IO	MSD
a. [sikolɔʒi]	* !		
b. [psikolɔʒi]			*
c. [epsikolɔʒi]		* !	

Fig. 12: Tableau pour l'attaque [ps] en français

/psikoloxia/	DEP-IO	MSD	MAX-IO
a. [sikoloxia]			*
b. [psikoloxia]		* !	
c. [epsikoloxia]	* !		

Fig. 13: Tableau pour l'attaque [ps] en espagnol

Dans ce cas-ci, MAX-IO n'est pas seulement dominée par MSD pour garantir la distance maximale de sonorité mais également par DEP-IO, ce qui évite l'épenthèse d'une voyelle. Cela se distingue clairement de ce qui se passe lors de la prosthèse de voyelles, qui sera traitée dans le chapitre suivant. Ce processus souligne une fois encore la position particulière de /s/ que j'ai évité dans le contexte de ce chapitre.

Après ces exemples, on doit encore se demander d'où l'on peut savoir que la représentation sous-jacente de *psicología* est effectivement /psikoloxia/ et non pas la forme sans /p/. Il se pourrait aussi que le <p> est seulement présent à l'écrit mais n'est plus considéré comme faisant partie de l'input. Je traiterai cette problématique dans la discussion.

Après ces réflexions sur les attaques complexes en français et en espagnol, j'en viens à la syllabe CCCV, qui n'est pas possible en espagnol mais peut émerger en français dans les cas décrits dans 3.3.1. Nous avons vu que le français permet seulement des combinaisons avec /s/+ obstruante + liquide ou encore dans quelques rares emprunts, /ʃ/ + obstruante + liquide. Comme ces combinaisons seront traitées d'un point de vue diachronique dans 4.2.1 et d'un point de vue synchronique dans la section 4.3.1, je ne vais pas les analyser ici.

Je continue par les syllabes sans attaques mais avec coda VC, VCC, VCCC, les deux premières existant dans les deux langues, la troisième uniquement en français. Pour expliquer l'existence de VC, on doit présupposer seulement que FIDELITE domine les contraintes ONSET et NoCODA. Dans le cas des mots comme *il* ou *el*, on peut l'expliquer de cette manière. Pour les codas complexes, il faut, d'une part, utiliser encore la contrainte *COMPLEX^{COD} et, d'autre part, considérer à nouveau les contraintes SONSEQ et MSD car celles-ci peuvent être violées dans ces syllabes. En général, on peut supposer que FIDELITE ne domine pas seulement NoCODA, mais dans certains cas aussi *COMPLEX^{COD}, comme par exemple dans les syllabes données ci-dessus [ʃbɐ] et [ins-] : FIDELITE >> *COMPLEX^{COD}.

Pour l'exemple français, on voit pourtant aussi une violation de la contrainte SONSEQ, pour l'espagnol une transgression de MSD. Nous avons vu ci-dessus qu'en espagnol, il y a aussi des codas qui ne respectent pas l'échelle de sonorité comme [ads-] dans le mot *adstrato*. On peut une fois encore expliquer ces violations uniquement par la FIDELITE à l'input. Tant qu'on a des inputs semblables, et que FIDELITE domine SONSEQ et MSD, on va garder les formes complexes. Quand la contrainte du principe de la sonorité SONSEQ est violée, c'est toujours à cause d'une contrainte de FIDELITE qui exige qu'on préserve la complexité de l'input (cf. Morelli 2003 : 359). Pour l'espagnol, on a vu que beaucoup de ces violations sont évitées en élidant l'une des consonnes de la coda.

Pour une coda de trois consonnes en français comme dans VCCC ou bien CVCCC, on en arrive à un point où les contraintes doivent devenir assez spécifiques pour pouvoir modéliser les formes trouvées. On a vu que ces combinaisons sont seulement acceptées quand elles incluent au moins une liquide ou un /s/. Il est difficile de trouver des contraintes universelles pour expliquer cette restriction. Quelles sont en plus les propriétés en commun quand on compare les codas de *mixte* [kst] et de *astre* [stɐ] ? Dans les deux, il y a les problèmes avec SONSEQ et MSD mais on n'arrive pas forcément à trouver une autre explication que FIDELITE >> SONSEQ, MSD, ce qui n'explique pourtant pas pourquoi on ne trouve pas [pst] ou [stl] comme codas. Ici, on revient à la question de l'input. On ne peut pas aborder ce problème globalement car de telles codas n'existent tout simplement pas dans l'input non plus. Comment peut-on pourtant

expliquer cela si l'input ne devrait être soumis à aucune restriction (richesse à la base) ? Dans la discussion, je consacrerai encore un bref passage à ces questions.

Maintenant, il nous reste encore les structures les plus complexes de CCVC, CVCC, CCVCC et pour le français CCCVCC. Dans ces exemples, on constate certes encore plus de complexité mais les mêmes contraintes en sont responsables. On se trouve également face aux problèmes de l'input et au conflit entre FIDELITE et MARQUE. Comme les tableaux ne proposeraient pas de nouvelles révélations, je me limite ici à me référer à la discussion.

4.1.2 Resyllabation par l'enchaînement consonantique

Quand on compare le français et l'espagnol avec d'autres langues comme, entre autres, l'allemand ou l'anglais, on constate l'importance de la resyllabation et de l'enchaînement consonantique dans la chaîne parlée. Pour illustrer ces phénomènes en termes de OT on doit considérer deux contraintes importantes. La première est évidente car il s'agit tout simplement de la contrainte ONSET qui veut que chaque syllabe ait une attaque. Pour exprimer la coïncidence de l'attaque d'une syllabe avec l'attaque ou le début d'un mot, on peut proposer la contrainte ALIGN qui vise principalement à la fidélité des bords de la syllabe aux bords du mot (cf. Gabriel/Meisenburg/Selig 2013 : 145). On doit pourtant différencier entre ALIGN-LEFT et ALIGN-RIGHT suivant les cas d'attaques ou de codas concernées. Quant à l'enchaînement consonantique, on peut parler de ALIGN-LEFT car la marge à gauche d'un mot ne correspond pas à la marge à gauche de la syllabe. Ainsi peut-on dessiner pour le français comme pour l'espagnol le classement ONSET >> ALIGN-LEFT, ce qui signifie que dans le processus de la syllabation, il n'est pas nécessaire de respecter les bords des mots si des syllabes avec attaques en sont la conséquence. Pour l'enchaînement consonantique en français, il faut considérer deux cas différents. D'un côté, on se trouve dans la langue parlée face à une resyllabation dans des phrases prosodiques. Cela veut dire que dans un groupe rythmique, les mots ne sont pas syllabés individuellement mais dans l'ensemble. Ainsi, pour le groupe *une petite amie*, on ne syllabe pas [yn.pə.tit.a.mi] mais pour garantir l'attaque on va avoir [yn.pə.ti.ta.mi]. De l'autre côté, on a le phénomène de la liaison, auquel j'ai consacré une brève digression

à la fin de ce passage. La liaison concerne les groupes comme *petit ami* où au lieu de dire [pə.ti.a.mi] on va dire comme dans l'exemple précédent [pə.ti.ta.mi] pour éviter le hiatus (cf. Léon 2007 : 224). Pour illustrer la resyllabation ou cet enchaînement consonantique dans un cadre OT, je présente ici un tableau pour l'exemple donné.

/yn pətɪt ami/	ONSET	ALIGN-L
a. [yn.pə.tit.a.mi]	* !	
b. [yn.pə.ti.ta.mi]		*

Fig. 14: Tableau pour la resyllabation dans *une petite amie*

Pour la resyllabation en espagnol, on a également deux phénomènes qu'il faut considérer. En général, on a déjà constaté que la syllabation ne correspond pas aux bords des mots mais peut transgresser ces bords ; c'est ainsi qu'on parle de resyllabation dans une phrase car la syllabation de certains mots ne va pas correspondre à la syllabation du mot seul dès qu'il se trouve dans une phrase. Dans ce cas-là, on peut prendre l'exemple correspondant à celui du français. Dans la phrase *mi amigo*, on a un des phénomènes qui sont intéressants : comme il y a un hiatus dans cette phrase, le /i/ du premier morphème et de la première syllabe (sans resyllabation) devient une glissante afin de garantir une structure qui n'ait pas de hiatus (cf. Bradley 2014 : 69). /mi amigo/ devient alors [mja.mi.go]¹⁵, ce qu'on peut montrer soit avec la contrainte ONSET, soit avec une contrainte anti-hiatus *VV, qui explique peut-être mieux, ce qui se passe. Quand on prend par contre le pluriel et dit *mis amigos*, on obtient une situation parallèle à celle du français : au lieu de le syllaber [mis.a.mi.gos], on va avoir [mi.sa.mi.gos]. Ci-dessous, on trouve maintenant les tableaux pour ces phénomènes de resyllabation en espagnol. On voit que pour le cas de la resyllabation avec consonnes, les contraintes et la hiérarchie sont les mêmes pour les deux langues tandis que les mesures anti-hiatus ne le sont pas (cf. Bradley 2014 : 69).

¹⁵ En français on aurait dans ce cas-là une liaison supplétive comme dans *mon amie* au lieu de dire *ma amie* (cf. Tranel 2000 : 55)

/mi amigo/	*VV	DEP-IO	DEP-IO (V→G)
a. [mi.a.mi.go]	* !		
b. [mi.sa.mi.go]		* !	
c. mi [mja.mi.go]			*

Fig. 15: Tableau pour la formation de glissantes lors d'un hiatus en espagnol

Au lieu d'utiliser la contrainte spécifique pour les glissantes DEP-IO (V→G) qui pourrait s'exposer à la critique d'être trop spécifique et non plus universelle, on peut également travailler avec la contrainte IDENT-IO, contrainte de FIDELITE déjà présentée ci-dessus qui veut que les éléments de l'output correspondent à ceux de l'input quant à leurs propriétés.

/mi amigo/	*VV	DEP-IO	IDENT-IO
a. [mi.a.mi.go]	* !		
b. [mi.sa.mi.go]		* !	
c. mi [mja.mi.go]			*

Fig. 16: Tableau pour la formation de glissantes avec la contrainte IDENT-IO

/mis amigos/	ONSET	ALIGN-L
a. mi [mi.sa.mi.gos]		*
b. [mis.a.mi.gos]	* !	

Fig. 17: Tableau pour la resyllabation dans *mis amigos*

On doit considérer que la resyllabation est seulement active quand la contrainte ONSET est violée. C'est la raison pour laquelle on n'a pas de resyllabation dans les groupes comme *club ridicule* [klœb.bi.di.kyl] ou *club lindo* [kluβ.lin.do] (cf. Colina 2009 : 49). On voit que ALIGN-L domine alors NoCODA et on peut par conséquent dessiner la hiérarchie pour la non-resyllabation avant consonne dans les deux langues comme ONSET >> ALIGN-L >> NoCODA.

Digression : La liaison

La liaison est l'un des phénomènes phonologiques du français les plus analysés et les plus problématiques. Dans le cadre de ce travail, je ne peux pourtant la traiter que comme un phénomène parmi d'autres. Comme elle prend une place tellement importante dans les études de la phonologie du français, je l'analyserai brièvement aussi dans un cadre OT. Pour l'illustrer, je vais prendre l'exemple d'avant, *petit ami*, où le /t/ final de *petit* est prononcé car il est suivi par une voyelle, contrairement à *petit garçon* où il reste muet. Dans la représentation phonologique du mot, on peut désigner ce /t/ comme une 'consonne latente' et le marquer en le mettant entre accolades – { } – comme dans /pəti{t}/ (cf. Tranel 2000 : 51). La contrainte liée à ce phénomène peut être formulée comme DEP(L) car l'insertion de la consonne lors de la liaison transgresse la FIDELITE – et plus précisément DEP-IO – de la représentation centrale sans cette consonne. On peut néanmoins supposer que la transgression de DEP(L) est moins grave que toute autre transgression de DEP-IO comme par exemple DEP(C) car l'épenthèse d'une consonne externe est plus grave que cette épenthèse lors de la liaison. Ainsi, DEP(C) domine DEP(L) (cf. Tranel 2000 : 52).

Pour un cas de la liaison régulière comme dans *petit ami*, on doit encore considérer la contrainte *VV qui veut éviter un hiatus. Pour comprendre le phénomène de la liaison en termes de OT, on doit affirmer une hiérarchie de *VV >> DEP(L). Pour l'exemple de *petit ami* avec la représentation de /pəti{t} ami/ on reçoit avec une telle hiérarchie l'output [pətitami] (cf. Tranel 2000 : 52) :

/pəti{t} ami/	*VV	DEP(L)
a. [pə.ti.a.mi]	* !	
b. [pə.ti.ta.mi]		*

Fig. 18: Tableau pour la liaison en français avec une consonne latente

Dans cet exemple, l'importance pour la liaison est la contrainte DEP(L) qui explique pourquoi dans le cas des représentations avec une consonne latente on trouvera une consonne réalisée lors de la liaison tandis que dans un exemple comme *joli ami* on n'a pas d'attaque pour *ami* car il n'y a pas de consonne latente. La contrainte DEP-IO en soi est ainsi dominante par rapport à *VV : DEP-IO >> *VV >> DEP(L) (cf. Tranel 2000 : 53).

/3oli ami/	DEP-IO	ONSET	DEP(L)
a. [3o.li.a.mi]		*	
b. [3o.li.ta.mi]	* !		

Fig. 19: Tableau pour l'épenthèse évitée en français

Tranel ajoute ici encore MAX-IO pour montrer qu'il n'y a pas d'élision de voyelles non plus, ce qui crée une hiérarchie : MAX-IO, DEP-IO >> *VV >> DEP(L). On peut résumer les résultats ainsi :

Cette analyse [...] permet donc d'établir que la contrainte anti-hiatus (*VV) est active en français, mais que l'évitement d'hiatus par insertion de consonne est sujet à l'existence lexicale d'une consonne latente. S'il n'existe pas de consonne latente disponible, alors l'hiatus est toléré, puisque pour l'éviter il faudrait transgresser des contraintes qui se trouvent placées plus haut dans la hiérarchie, avec ou bien l'insertion d'une consonne extrinsèque (transgression de DEP(C)) ou bien l'effacement d'une voyelle de l'input (transgression de MAX(V)) (Tranel 2000 : 53).

La question qui reste dans le cas de la liaison est celle de l'input. D'où sait-on que l'input contient une consonne latente ? Quand on regarde l'écriture on voit cette consonne mais si on pense à des enfants qui ne savent pas écrire, on pourrait se demander comment on peut expliquer cette représentation latente chez eux. La question de l'input sera encore une fois traitée dans la discussion du chapitre suivant (voir chapitre 5.1.2). De plus, on pourrait demander si cette contrainte Dep(L) est une contrainte universelle. Pour cela, il faudrait étudier d'autres langues et voir si un phénomène similaire peut y être trouvé.

4.2 Hiérarchies de contraintes d'un point de vue diachronique

La plupart des études OT se concentrent sur la situation synchronique d'une langue. Ici, je vais tenter de modéliser une étape de la phonologie des deux langues romanes de la perspective diachronique : l'émergence et pour le français également la disparition du processus de la prosthèse vocalique dans les séquences de *s impura*. Pour démontrer le phénomène de la prosthèse de voyelles dans un cadre OT, j'ai choisi tout d'abord le développement du mot latin *schola* vers les formes romanes respectives *école* et

escuela. Le changement lors du développement de ce processus se remarque dans les formes plus récentes *scolaire* et *escolar*, qui se sont développées comme mots savants de la forme latine *scholaris*.

Pour commencer, je présente ici un tableau pour le mot ‘original’ *schola* dont la structure de l’attaque ressemble à celle de *scholaris*, raison pour laquelle un tableau pour les deux devrait être suffisant dans ce contexte. On voit les contraintes de FIDELITE, qui ne sont pas classées individuellement, et la contrainte de MARQUE *COMPLEX^{ONS} car pour l’instant, ces contraintes sont décisives pour comprendre le changement de la structure syllabique. On verra par la suite qu’il faut également considérer la contrainte SONSEQ car comme pour les autres syllabes avec des marges complexes, *COMPLEX^{ONS/COD} ne peut pas tout expliquer. Pour le contexte d’ici, *COMPLEX^{ONS} est suffisant.

/skola/	DEP-IO	MAX-IO	*COMPLEX ^{ONS}
a.  [sko.la]			*
b. [es.ko.la]	* !		
c. [se.ko.la]	* !		
d. [ko.la]		* !	

Fig. 20: Tableau pour la syllabation du mot latin *schola*

Dans ce tableau on voit qu’en latin l’input et la fidélité à cet input domine la contrainte de MARQUE *COMPLEX^{ONS}: DEP-IO, MAX-IO >> *COMPLEX^{ONS}. Ici, on ne voit pas de différence entre les trois autres candidats qui se servent tous d’autres moyens pour éviter une attaque complexe. Par la suite, on verra que ces contraintes doivent aussi être soumises à une hiérarchie plus stricte car dans le cas contraire, on ne pourrait pas expliquer les formes qui se sont développées dans les langues romanes. Dans les tableaux suivants, je m’intéresse principalement au changement des attaques et ne m’occuperai pas du fait que les voyelles des mots ont changé également.

4.2.1 Prosthèse de voyelles en français

On a vu dans le dernier chapitre que le processus de la prosthèse vocalique en français était productif lors du développement du français au Moyen Âge mais que sa

productivité s’est arrêtée au cours du XV^{ème} ou XVI^{ème} siècle. Par conséquent, il faudra modéliser ce changement en termes de OT pour expliquer et montrer les formes utilisées aujourd’hui. La plupart des études qui se sont occupées du changement phonique dans un cadre OT l’ont fait par un réarrangement de contraintes, ce que je tenterai également. On doit pourtant toujours considérer que le reclassement peut modéliser le changement mais ne donne pas en soi l’explication de ce changement (voir 2.4.3., 5.1.1).

Pour les deux mots français *école* et *scolaire*, on voit alors une différence dans la structure syllabique. La première source du mot de l’ancien français *escole* se trouve en 1050 (cf. TLFi). La perte du /s/, qui a créé la forme actuelle *école*, ne sera pas traitée ici. Comme output, je prends une variante lors du développement du mot avec /s/ et un /e/ à la fin [eskole]. Cela représente une simplification et ne respecte pas tout le savoir sur la phonologie de l’ancien français mais les changements dans le domaine de la qualité des voyelles ne touchent pas à la structure syllabique et ne seront donc pas discutés. L’input pour cet output sera dans notre cas le mot latin *schola*, comme je l’avais déjà mentionné ci-dessus, avec sa forme sous-jacente /skola/. Par rapport au tableau pour la structure du mot latin, j’ai aussi ajouté la contrainte NoCODA, qui est cependant dominée, tout comme DEP-IO.

/skola/	*COMPLEX ^{ONS}	MAX-IO	DEP-IO	NoCODA
a. [sko.le]	* !			
b. [es.ko.le]			*	*
c. [ko.le]		* !		

Fig. 21: Tableau pour la prosthèse de voyelles en français

Ici, on peut observer un problème concernant la contrainte *COMPLEX^{ONS} pour l’exemple donné. Si ce classement de contraintes était acceptable pour l’ancien français en général, on devrait constater des processus de prosthèse dans tous les cas d’attaques complexes, même pour les attaques de *Muta cum Liquida*, ce qui n’est pas le cas. Il faut alors différencier entre les attaques qui correspondent à l’échelle de sonorité et celles qui la transgressent. Pour cela je remplace le tableau présenté ci-dessus par le tableau suivant :

/skola/	SONSEQ	MAX-IO	DEP-IO	NoCODA
d. [sko.le]	* !			
e.  [es.ko.le]			*	*
f. [ko.le]		* !		

Fig. 22: Tableau modifié pour la prosthèse de voyelles en français

Dans ce tableau, on peut observer un changement par rapport au latin : Actuellement, les contraintes de FIDELITE sont dominées par la contrainte de MARQUE SONSEQ. Ce développement reflète certainement une tendance pour des structures plus simples. Contrairement au latin, on voit aussi une différence entre MAX-IO et DEP-IO car l'élision de l'élément problématique pour la structure a été évitée en faveur de la prosthèse d'une voyelle : MAX-IO >> DEP-IO. Néanmoins, on doit se poser la question de savoir pourquoi on a résolu le problème de l'attaque complexe /sk-/ par le moyen de la prosthèse et non pas par d'autres processus épenthétiques comme l'insertion d'une voyelle entre les deux consonnes de l'attaque complexe. Cette épenthèse créerait tout de même une structure encore plus préférée [se.ko.le] car on obtiendrait une séquence de CV.CV.CV. Colina (2009 : 123) utilise pour ce phénomène CONTIGUITY, une autre contrainte de FIDELITE, qui fait en sorte que les consonnes d'une séquence ne soient pas séparées par de nouveaux éléments même si cela devait mener à des structures moins marquées. Elle domine alors, par exemple, les contraintes comme ONSET ou NoCODA dans le cas du français. Sampson a expliqué cela par des justifications morphologiques entre autres, ce qui reflète le but de CONTIGUITY (cf. Sampson 2010 : 72). J'illustre le fonctionnement de cette contrainte dans un autre tableau, cette fois-ci en remplaçant également *COMPLEX^{ONS} par SONSEQ :

/skola/	SONSEQ	MAX-IO	CONTIGUITY	DEP-IO	ONSET	NoCODA
a. [sko.le]	* !					
b.  [es.ko.le]				*	*	*
c. [ko.le]		* !				
d. [se.ko.le]			* !	*		

Fig. 23: Tableau pour la prosthèse de voyelles en français avec la contrainte de CONTIGUITY

Le classement valable pour le français du Moyen Âge est alors SONSEQ >> MAX-IO >> CONTIGUITY >> DEP-IO, ONSET, NoCODA, contrairement au latin où l'on obtient (avec les contraintes modifiées) MAX-IO, DEP-IO, ONSET, NoCODA, CONTIGUITY >> SONSEQ. Ce classement du français ne semble pourtant plus être valable avec l'emprunt du mot *scholaris*, qui devient *scolaire* en français. Pour garder la forme *école*, on doit pourtant supposer que son input – ainsi que l'input de tous les autres mots provenant du latin – n'est plus l'ancien mot latin, mais la représentation phonologique du mot français actuel avec la voyelle prosthétique. Dans le cas contraire, on ne pourrait pas expliquer la différence entre *école* et *scolaire*. Dans le cas de *scolaire*, l'emprunt au latin s'est fait au cours du XIX^{ème} siècle lorsque la prosthèse de voyelles n'était plus productive en français (cf. TLFi). Dans ce cas-ci, on peut cependant toujours prendre l'input du mot latin, qui est /skolaris/, et expliquer la structure syllabique du mot français *scolaire* /skolɛʁ/ par un changement dans la hiérarchie des contraintes. Cela se voit dans le tableau suivant :

/skolaris/	MAX-IO	CONTIGUITY	DEP-IO	ONSET	NoCODA	SONSEQ
a.  [sko.lɛʁ]					*	*
b. [es.kɔ.lɛʁ]			* !	* !	*	
c. [se.kɔ.lɛʁ]		* !	* !		*	
d. [kɔ.lɛʁ]	* !				*	

Fig. 24: Tableau pour l'emprunt scolaire du latin *scholaris*

Maintenant, on voit que FIDELITE domine sur MARQUE et, par conséquent, les structures marquées sont tolérées en faveur de la structure latine, donc la structure fidèle. Dans cet exemple, cela concerne aussi la contrainte NoCODA car la syllabe finale – qui n'est pas concernée par la prosthèse de voyelles, mais fait toujours partie du mot entier – contient une coda. En français moderne, on peut alors supposer qu'un candidat optimal d'un mot emprunté peut garder quelques marques de complexité.

Après ce changement, la hiérarchie du latin en termes de dominance de FIDELITE sur SONSEQ est rétablie : MAX-IO, CONTIGUITY, DEP-IO, ONSET >> NoCODA >> SONSEQ.

Pour ce qui est des emprunts à d'autres langues que le latin, on peut, par exemple, penser aux mots anglais *spray* ou *stress*, qui sont tous les deux composés d'une attaque encore plus complexe qui a même trois consonnes. Cette attaque est gardée et les

formes restent fidèles à leur input. Apparemment, il n’y a alors pas de différence entre les structures avec deux et celles avec trois consonnes quant à la question de la prosthèse disparue. Néanmoins, j’aimerais illustrer l’emprunt de *stress* avec la représentation de /stres/ encore en termes de OT, où l’on peut maintenant encore ajouter la contrainte *COMPLEX^{ONS} car tous les candidats, sauf le dernier, violent ici cette contrainte. On peut donc constater que ce n’est pas seulement le principe de sonorité, mais aussi la complexité en général qui peut être violée :

/stres/	MAX- IO	CONTIGUIT Y	DEP- IO	ONSET	NoCOD A	SONSE Q	*COMPLEX ^{ON} S
a. [stɛs]					*	*	*
b. [es.tɛs]			* !	* !	*		*
c. [se.tɛs]		* !	* !		*		*
d. [tɛs]	* !				*		*
e. [se.te.ɛs]		* !	* !				

Fig. 25: Tableau pour l'emprunt *stress*

Il faut tout de même toujours prendre en compte le fait que ces structures sont seulement tolérées lorsqu’il s’agit de /s/+ ou bien /ʃ/+, ce que j’ai déjà illustré dans la première partie de l’analyse des structures syllabiques. Cette position particulière des sibilantes demanderait aussi une clarification en termes de OT. On peut, par exemple, prendre la contrainte MAX-IO#s, qui empêche l’élision de /s/ dans les groupes consonantiques au début d’un mot (cf. Colina 2009 : 122). OT n’arrive cependant pas forcément à modéliser les différences entre les divers groupes consonantiques.

Même si ces tableaux et cette modélisation montrent bien ces différences dans les différentes étapes du français, on n’a aucune explication pour le changement de ces contraintes. De plus, il existe un problème considérable lors de la définition de l’input. A quel point peut-on dire que l’input n’est plus le mot latin ni le mot anglais ni quelque mot qu’il soit ? A partir de quand peut-on changer la représentation phonologique d’un mot emprunté ? La discussion est dédiée d’une façon plus détaillée à cette question de l’input.

4.2.2 Prosthèse de voyelles en espagnol

Maintenant, j'aimerais comparer l'état actuel des connaissances pour le français avec celles de l'espagnol. On sait déjà que la prosthèse est toujours productive en espagnol, ce qui a une grande influence sur le classement de contraintes dans cette langue. Dans ce contexte, la situation du processus en espagnol ne se distingue pas vraiment de la situation du français avant le XVI^{ème} siècle. Pour être complet, je vais tout de même illustrer le classement et le reclassement des contraintes à l'aide d'un exemple espagnol. Afin de permettre une meilleure comparaison des deux langues, je prendrai encore l'exemple des mots latins *schola* et *scholaris*, qui deviennent *escuela* et *escolar* en espagnol. Dans les deux formes, on trouve alors le /e/ prosthétique. Cependant, au niveau des voyelles, on voit pourtant que les mots ne sont pas entrés dans la langue espagnole simultanément. Comme en français, il s'agit, d'une part, du mot populaire *escuela* [es.kwe.la]¹⁶ et, d'autre part, du mot emprunté *escolar* [es.ko.lar].

/skola/	SONSEQ	MAX-IO	CONTIGUITY	DEP-IO	ONSET	NoCODA
a. [skwe.la]	* !					
b. [es.kwe.la]				*	*	*
c. [se.kwe.la]			* !	*		
d. [kwe.la]		* !				

Fig. 26: Tableau pour la prosthèse de voyelles en espagnol

Pour le mot espagnol *escolar*, on peut proposer la même hiérarchie car la prosthèse est toujours productive. J'ignore le changement de la coda car il n'augmente pas sa complexité.

¹⁶ Je considère la séquence /we/ comme un noyau complexe et ne pas la séquence /kw/ comme une séquence consonantique de l'attaque. Les noyaux complexes en espagnol peuvent être composés par une glissante et une voyelle, ce qui influence après la complexité de la coda. Un traitement plus détaillé sort du cadre de ce mémoire, pour plus de détails voir par exemple Gabriel/Meisenburg/Selig 2013 : 143.

/skolaris/	SONSEQ	MAX-IO	CONTIGUITY	DEP-IO	ONSET	NoCODA
a. [sko.lar]	* !					
b. es [es.ko.lar]				*	*	
c. [se.ko.lar]			* !	*		
d. [ko.lar]		* !				

Fig. 27: Tableau pour l'emprunt *escolar* du latin *scholaris*

Pour les deux étapes de la langue espagnole on peut alors proposer la hiérarchie suivante : SONSEQ >> MAX-IO >> CONTIGUITY >> DEP-IO, ONSET, NoCODA.

Maintenant, on peut encore se demander pourquoi, dans d'autres cas, l'espagnol utilise des élisions au lieu de l'épenthèse pour améliorer ses structures. Colina (2009 : 122) explique que dans d'autres cas, comme dans *psicología*, on ne peut pas résoudre le problème par l'épenthèse [ep.si.ko.lo.xi.a] mais bien par l'élision [si.ko.lo.xi.a] avec une hiérarchie dans les contraintes de NoCODA. Elle propose de différencier entre NoCODA/STOP et NoCODA/s et suppose que NoCODA/STOP domine NoCODA/s. De plus, on peut souligner la position particulière de /s/ une fois avec la contrainte MAX-IO#s. Si MAX-IO#s domine DEP-IO, on peut expliquer le fait que [eskwela] gagne contre le candidat [kwela], où l'on élide le /s/. On ne peut pourtant pas expliquer pourquoi c'est différent dans *psicología*.

Actuellement, on trouve les mêmes processus que dans *escuela* et *escolar* une fois encore dans les mots empruntés à d'autres langues, comme l'anglais. Les mots déjà cités en français *spray* et *stress* deviennent en espagnol *spray* [es.prai] et *estres*. On voit cependant que la prosthèse vocalique ne se montre plus forcément dans la graphie du mot. Cela est également applicable aux mots *sprint*, *spot* et *stop*, avec des réalisations respectives [es.print], [es.pot] et [es.top]. Ainsi, on pourrait se demander si actuellement le processus de la prosthèse devient plus opaque et si cela peut aboutir à un changement où ce processus cesse d'être productif. Je discuterai du problème de la relation entre la graphie et la phonie dans le chapitre 5.2.3.

4.3 Analyse des phénomènes d'affaiblissement vocalique

Le processus de la prosthèse vocalique était un exemple d'amélioration de la structure syllabique. Ici, je me concentre sur les processus qui résultent d'une certaine économie linguistique et qui concernent l'affaiblissement d'éléments vocaliques jusqu'à leur perte totale. Cette perte peut rendre les structures syllabiques plus complexes. On trouve, comme mentionné plus haut, de tels phénomènes dans quelques variétés des langues romanes. Dans un cadre OT, l'analyse de ces phénomènes semble d'abord compliquée et un défi pour la théorie. Si on suppose que synchroniquement l'input est toujours le même dans une langue, on a des difficultés à expliquer les outputs différents. Comment serait-ce possible que deux candidats soient optimaux en même temps ? Kager (1999 : 404) essaie d'expliquer ceci par le terme de la 'variation libre'. Selon lui, on peut voir une grande quantité de facteurs en dehors de la grammaire qui influencent le choix d'une variante par rapport à une autre, variables sociolinguistiques (sexe, âge ou classe sociale) et performatives (style et vitesse) incluses. En termes de OT, on l'explique par une hiérarchie libre de deux ou plusieurs contraintes, ce qui semble contredire la règle de la dominance stricte. Ainsi, cette explication n'est pas complètement satisfaisante, ce que je traiterai dans la discussion (cf. Kager 1999 : 404-407). Si on se réfère à l'économie, on peut aussi ajouter des contraintes supplémentaires qui essaient de respecter cette variable. Dans les deux langues, on verra les analyses qui en résultent.

4.3.1 Elision de voyelles en français

Pour l'élision de voyelles et la complexité syllabique qui peut en découler, j'ai donné plusieurs exemples dans les chapitres correspondants ci-dessus. Dans le cadre OT, j'aimerais maintenant recourir à quelques-uns de ces exemples. Jusqu'à ici, les analyses ont toujours été valables pour toutes les variétés du français d'un point de vue synchronique. Ici, on traitera les phénomènes de la variation car pour un mot comme *secrétaire* les réalisations [sə.kʁe.tɛʁ] et [skʁe.tɛʁ] sont possibles. Pour la phrase *tu l'as déjà vue ?*, on a aussi les options de [ty.la.de.ʒa.vy] et [tla.dʒa.vy] et il faut trouver une analyse qui explique pourquoi les deux réalisations sont concevables dépendamment du contexte, de la variété ou du style.

Pour la réalisation et non-réalisation de schwa et d'autres voyelles, on peut prendre, comme pour la liaison, des sous-contraintes pour MAX-IO et DEP-IO. On peut déjà diviser MAX-IO en MAX(C) et MAX(V) pour montrer quels éléments ne doivent pas être éliminés. Dans ce cas-là, on peut par contre aller encore plus loin et ajouter MAX(SCHWA) (et parallèlement DEP(SCHWA) – voir aussi DEP(C), DEP(V), DEP(L)) et en faire une hiérarchie qui rend l'élision du schwa plus acceptable que l'élision d'autres voyelles : MAX(V) >> MAX(SCHWA). Ceci est également valable pour l'épenthèse de voyelles : DEP(V) >> DEP(SCHWA) (cf. Tranel 2000 : 59-60). Pour *l'ami*, l'exemple pour l'élision régulière dans la langue standard, on doit juste proposer la hiérarchie plus détaillée qu'on a établie pour la liaison plus détaillée et y ajouter MAX(SCHWA) à MAX(V) : DEP(C), MAX(V) >> *VV >> MAX(SCHWA). J'aimerais une fois encore souligner que cela ne conduit pas à plus de complexité, mais rend les structures plus préférées (CV.V.CV devient CV.CV).

Pour ce qui est du phénomène de la chute de voyelles dans un contexte interconsonantique, on a vu ci-dessus que celui-ci concerne avant tout les variétés de proximité qui sont marquées par une certaine vitesse et par l'économie. Pour l'analyser, il est possible de prendre une contrainte d'économie syllabique ECONOMIE DE SYLLABE (ES)¹⁷ (cf. Tranel 2000 : 61). Ce qui est très important dans ce contexte, c'est que la position de ES dans la hiérarchie des contraintes dépend du style du locuteur, donc de la situation de l'énonciation : « Un débit relativement rapide ou un style plus familier tendent à faire grimper ES dans la hiérarchie et donc à favoriser l'absence phonétique de schwa » (Tranel 2000 : 62). On doit pourtant se poser la question de savoir comment définir exactement ES : Quelles réalisations sont encore économiques dans une langue ? Quelles réalisations sont par contre déjà trop éloignées de l'input et ne peuvent plus vraiment être reconnues ? Quelles autres contraintes sont affectées par le mouvement de ES dans des langues déterminées ? Ces questions montrent la problématique de la formulation de contrainte, ce qui est un but primordial de OT. On risque de créer des contraintes qui ne sont pas universelles ou pas vulnérables (cf. 5.1.3).

Pour l'élision interconsonantique, il faut avant tout considérer le conflit entre le principe d'économie ES et *COMPLEX^{ONS/COD} car par la chute d'une voyelle qui forme le noyau, on

¹⁷ En suivant Tranel (2000), je garde ici le nom français de la contrainte car je n'ai pas trouvé de sources en anglais pour la contrainte. On peut bien l'appeler aussi *Economy of the Syllable* (ES).

perd toujours des syllabes, ce qui rend la structure syllabique plus complexe. Ce qui est très intéressant dans le cas du conflit entre ES et *COMPLEX^{ONS/COD}, c'est qu'il ne s'agit pas d'un conflit entre FIDELITE et MARQUE, mais d'un conflit entre MARQUE et ce que Prince et Smolensky appellent *STRUCTURE (cf. Tranel 2000 : 62). *STRUCTURE bannit de manière générale toutes les caractéristiques structurelles et veut éviter toutes sortes de spécifications. L'économie ne va pas aussi loin, mais elle veut aussi rendre la structure la moins spécifique possible et éliminer tous les éléments qui représentent un effort (cf. Prince/Smolensky 2004 : 30). Ces critères ne se situent donc pas au niveau de la simplicité syllabique mais en dehors de la question du (non-)marquage. On doit donc considérer que malgré tout, on a d'autres facteurs qui ne sont pas forcément phonologiques et qui prennent une place importante dans la structuration syllabique, sous des conditions particulières comme, ici, la situation de la conversation (distance vs. proximité).

On a vu que le français a commencé à tolérer quelques structures plus complexes dans l'attaque lors de la perte de la prosthèse vocalique. Cette attaque peut donc comporter jusqu'à trois éléments consonantiques, dépendamment de leur suite (/s/+ obstruante + liquide). On voit maintenant que la chute de voyelles peut en venir à générer encore plus de structures similaires ou d'autres attaques complexes. Dans la plupart des cas, c'est par l'élision de schwa mais parfois il s'agit d'une élision d'autres voyelles (par exemple [y] dans *tu l'as vue*, réalisé comme [tla.vy], [e] dans *déjà*, réalisé comme [dʒa]). Pour les attaques de ces exemples, il n'existe que très peu d'évidences dans la langue standard (cf. *thlaspi* [tla.s.pi] ou bien *jean* [dʒin]¹⁸). Quand on regarde ces 'nouvelles' attaques après élision, on se rend compte qu'il faut aussi recourir à SONSEQ pour réellement analyser la structure. Je vais prendre *secrétaire* en tant que premier exemple afin de voir, ce qui se passe avec la contrainte ES par rapport aux autres structures. Dans figure 29, on voit la réalisation lors d'une articulation lente [sə.kʁe.tɛʁ], dans figure 30, on voit le changement quand le débit augmente et la réalisation équivaut à [skʁe.tɛʁ] :

¹⁸ On voit bien dans ces exemples que ces structures émergent surtout dans les mots empruntés à d'autres langues, ici au grec et à l'anglais, qui font, selon Heinz, partie du lexique marginal de la périphérie (cf. Heinz 2010 : 66)

/səkʁetɛv/	SONSEQ	MAX(SCHWA)	*COMPLEX ^{ONS}	ES
a.  [sə.kʁe.tɛv]			*	*
b. [skʁe.tɛv]	* !	* !	*	

Fig. 28: Tableau pour la réalisation lente de *secrétaire*

/səkʁetɛv/	ES	SONSEQ	MAX(SCHWA)	*COMPLEX ^{ONS}
c.  [sə.kʁe.tɛv]	* !			*
d. [skʁe.tɛv]		*	*	*

Fig. 29: Tableau pour une réalisation plus vite de *secrétaire*

Dans ces deux tableaux avec les classements différents, on reçoit alors du même input chaque fois un autre candidat optimal. Au premier abord, cela semble être une modélisation satisfaisante. On voit aussi que SONSEQ et MAX(SCHWA) – une contrainte de MARQUE, une contrainte de FIDELITE – ne sont pas classés individuellement car c’est seulement ES, cette contrainte de *STRUCTURE, qui invoque le changement, peu importe à quel niveau celui-ci est situé.

Dans les variétés de proximité qu’on prend en considération, on a beaucoup de cas pareils, qui transgressent aussi la frontière morphologique, comme dans les syntagmes *je prends* [ʁɛ̃] ou *je trouve* [tʁuv] au lieu de les réaliser [ʁɛ̃.pɛ̃] ou [ʁɛ̃.tʁuv]. Pour comprendre ces deux exemples dans un cadre OT, je propose ici un tableau pour *je prends*. L’input va être le même pour les deux réalisations. Il faut qu’il y ait un reclassement de contraintes afin de permettre une modélisation des différences entre les variétés. J’ai ajouté la contrainte IDENT-IO car la qualité du /ʒ/ change en [j] dans la réalisation présente en langue de proximité. Cette contrainte est aussi affectée par ES car il est plus économique dans l’articulation si deux consonnes qui se suivent se ressemblent en termes de sonorité (voisement vs. dévoisement) (assimilation régressive de [p]). De nouveau, on doit donc se demander comment pouvoir savoir quels paramètres de la structure sont affectés par ES.

/ʒə pʁɑ̃/	SONSEQ	IDENT-IO	MAX(SCHWA)	ES
e. [ʒə pʁɑ̃]				*
f. [ʒpʁɑ̃]	* !		*	
g. [ʃpʁɑ̃]	* !	*	*	

Fig. 30: Tableau pour la réalisation standard de *je prends*

/ʒə pʁɑ̃/	ES	IDENT-IO	SONSEQ	MAX(SCHWA)
a. [ʒə pʁɑ̃]	* !			
b. [ʒpʁɑ̃]	* !		*	*
c. [ʃpʁɑ̃]		*	*	

Fig. 31: Tableau pour la réalisation de *je prends* dans la langue de proximité

Dans cet exemple ainsi que dans l'exemple suivant, on voit une fois encore l'importance de la resyllabation. Sans ce processus, la réalisation économique ne serait pas possible de la même manière car on devrait toujours respecter les bords des mots. Ici, on a donc les deux processus de la resyllabation et de l'élision ensemble, les deux dans un contexte où l'on ne les trouve pas dans la langue standard.

Le dernier exemple que je vais donner est maintenant la phrase *tu l'as déjà vu ?*. Dans cet exemple, on a aussi le cas de l'élision 'normale' qui se voit aussi à l'écrit. Je vais essayer de respecter également ceci dans le tableau, même si on pourrait dire que la représentation phonologique de cette phrase est déjà /ty la vy/ au lieu de /ty lə a vy/, ce qui met l'input et son origine une nouvelle fois en question¹⁹.

/ty lə a deʒa vy/	*VV	SONSEQ	MSD	MAX(V)	MAX(SCHWA)	ES
[ty.lə.a.de.ʒa.vy]	* !					
a. [ty.la.de.ʒa.vy]					*	*
b. [tla.dʒa.vy]		* !	* !	** !		

Fig. 32: Tableau pour *tu l'as déjà vu ?* dans la langue standard

¹⁹ L'analyse serait encore plus complexe si on avait la phrase *tu l'as déjà vue ?* comme donné ci-dessus car ici on aurait déjà l'élision d'un /a/ dans la langue standard. Il devient ainsi plus difficile d'expliquer la différence entre cette élision et l'élision des autres voyelles dans un cadre OT.

/ty lə a deʒa vy/	*VV	ES	SONSEQ	MSD	MAX(V)	MAX(SCHWA)
a. [ty.lə.a.de.ʒa.vy]	* !	*				*
b. [ty.la.de.ʒa.vy]		* !				
c. [tla.dʒa.vy]			*	*	**	

Fig. 33: Tableau pour *tu l'as déjà vu?* dans la langue de proximité

La séquence CV.CV.CV.CV.CV de la réalisation dans la langue standard avec l'élision régulière devient CCV.CCV.CV après élision économique. On voit très bien que cette élision rend la structure syllabique beaucoup plus complexe. Même si la contrainte ES et son mouvement dans le classement peut bien montrer comment il est possible de modéliser les différentes variantes d'une phrase selon le contexte de son utilisation, elle ne peut pas expliquer pourquoi on a le droit de le faire de cette façon. Qu'est-ce qui légitime cette analyse de deux hiérarchies différentes pour le même input si on parle dans OT d'une dominance stricte ? Avant de revenir à ces questions, je vais encore illustrer la situation de l'espagnol, où l'on trouve des phénomènes semblables.

4.3.2 Elision de voyelles en espagnol

En espagnol, on a constaté aussi que dans certaines variétés des *tierras altas* on trouve une élision de voyelle qui a pour conséquence des syllabes plus complexes. Jusqu'à maintenant, il n'existe pas beaucoup d'essais de modélisation de la variation phonologique de l'espagnol dans un cadre OT (cf. Bradley 2014 : 77). Par conséquent, je vais tenter de modéliser cette petite variation dans la structure syllabique comme je l'ai fait pour le français. Il faut néanmoins prendre en considération que la complexité des exemples donnés pour l'espagnol ne concerne pas seulement l'attaque, comme dans les exemples choisis pour le français, mais aussi les codas. En même temps, on parle aussi d'un affaiblissement de voyelles qui est responsable de l'augmentation de la complexité. L'exemple donné auparavant était *bloques para apuntes* réalisé et syllabé comme [bloks.pa.ra.punts]. Les voyelles qui sont élidées ici sont deux fois un /e/, l'élision du /a/ n'est pas particulière dans le cas de ces variétés des *tierras altas* mais un processus qui évite le hiatus de deux /a/ (cf. Barrutia/Schwegler 1994 : 152 ; Hualde/Colina 2014 : 77). Comme ce n'était pas la question prioritaire ici, je ne la commenterai pas plus, on la

verra cependant dans le tableau avec la contrainte anti-hiatus *VV. L'autre exemple que je vais traiter est le verbe *pescar*, avec les réalisations de [peskar] (standard) et [pskar] (variété de proximité des *tierras altas*).

Dans les structures syllabiques espagnoles, on a vu que les codas de plus de deux consonnes ne sont pas permises et qu'en général, cette langue évite bien plus que le français les structures qui ne correspondent pas à l'échelle de sonorité. Dans l'exemple *bloques para apuntes*, on trouve pourtant les deux phénomènes ensemble. Je vais illustrer les deux possibilités de prononciation ([blo.kes.pa.ra.pun.tes] et [bloks.pa.ra.punts]) dans des tableaux OT pour voir quelles sont les contraintes décisives qui doivent être reclassées afin d'obtenir l'output 'optimal' des variétés respectives. Ici, je ne considérerai pas d'autres options de réalisation comme l'élision des /s/ finaux, qui est typique pour d'autres variétés de l'espagnol. Dans le but de résoudre le conflit entre les variétés, je recours à la contrainte ES, qui rend l'énonciation plus économique. A nouveau, il ne suffit pas de prendre la contrainte *COMPLEX^{COD} car les codas complexes ne sont pas interdites de manière générale. C'est pourquoi je travaille toujours avec SONSEQ.

/blokes para apuntes/	*VV	SONSEQ	MAX-IO	ES
a. [blo.kes.pa.ra.a.pun.tes]	*!			*
b. [blo.kes.pa.ra.pun.tes]			*	*
c. [bloks.pa.ra.punts]		** !	***	

Fig. 34: Tableau pour la réalisation standard de *bloques para apuntes*

/blokes para apuntes/	*VV	ES	MAX-IO	SONSEQ
a. [blo.kes.pa.ra.a.pun.tes]	*!	*		
b. [blo.kes.pa.ra.pun.tes]		*!	*	
c. [bloks.pa.ra.punts]			***	**

Fig. 35: Tableau pour la réalisation de *bloques para apuntes* dans la langue parlée des *tierras altas*

La contrainte ECONOMIE DE LA SYLLABE (ES) se réfère normalement à la rapidité de la langue parlée. Ainsi, elle n'explique pas forcément pourquoi dans cette variété de l'espagnol, cela a pour conséquence une telle réalisation et une dominance de MAX-IO et SONSEQ. Dans d'autres variétés, ce n'est pas le cas mais la même contrainte ES conduit par exemple à élider les /s/ finaux. Par conséquent, le principe de l'économie ne serait pas le même pour toutes les variétés et ne serait plus vraiment une contrainte universelle. Ce qui me paraît particulièrement intéressant dans les analyses avec ES, c'est le fait que cette contrainte est tellement puissante que la hiérarchie des autres contraintes ou même leur nature n'est plus vraiment importante. Prendre MAX-IO, *COMPLEX^{COD} ou SONSEQ ou encore les classer individuellement ou non n'engendre aucune différence. Ces problèmes et questions sont aussi bien valables pour le français et ses variétés.

Quant au deuxième exemple faisant partie de cette analyse, j'aborde encore un autre problème dans la modélisation de OT. Il s'agit de l'élision de /e/ dans le mot *pescar* – ou dans des structures semblables –, qui conduit à la création d'une attaque complexe /psk/ dans [pskar] normalement impossible. J'ai déjà évoqué plus haut que dans cette attaque on a soit une séquence qui ne correspond pas à l'échelle de sonorité et n'est pas acceptée en espagnol, soit une séquence comportant un noyau consonantique, ce qui viole la règle stipulant que les noyaux doivent être de valeur vocalique (cf. Hualde/Colina 2014 : 56). J'essaierai de donner des tableaux pour les deux cas. La figure 36 est un le tableau proposé pour la prononciation standard [peskar]. Les figures 37 et 38 sont des tableaux proposés pour la prononciation attestée pour les variétés des *tierras altas* [pskar], respectivement pour les deux interprétations possibles. Pour le noyau vocalique, on peut proposer une contrainte *Nuc/C qui évite les noyaux consonantiques et domine normalement toutes les autres contraintes en espagnol.

/peskar/	*Nuc/C	*COMPLEX ^{ONS}	MAX-IO	Es
a.  [pes.kar]				*
b. [pskar]		*!	*!	
c. [ps.kar]	* !		*	

Fig. 36: Tableau pour la réalisation standard de *pescar*

/peskar/	Es	*Nuc/C	*COMPLEX ^{ONS}	MAX-IO
a. [pes.kar]	*!			
b. [pskar]			*	*
c. [ps.kar]		*!		*

Fig. 37: Tableau pour la réalisation de *pescar* dans la variété des *tierras altas* avec attaque complexe

/peskar/	Es	*COMPLEX ^{ONS}	*Nuc/C	MAX-IO
a. [pes.kar]	*!			
b. [pskar]		*!		*
c. [ps.kar]			*	*

Fig. 38: Tableau pour la réalisation de *pescar* dans la variété des *tierras altas* avec noyau consonantique

Il serait également possible de laisser tomber les deux contraintes *COMPLEX^{ONS} et Nuc/C. Ainsi, on ne se poserait plus la question de la structure interne de la séquence /psk/, mais on se concentrerait uniquement sur le reclassement de ES et MAX-IO, qui est responsable des deux réalisations différentes. Comme c'est avant tout la structure syllabique en soi qui m'intéresse ici, il semble cependant important de les inclure dans les hiérarchies. Comme on a vu dans l'autre exemple que l'espagnol des *tierras altas* peut tolérer des codas complexes, je privilégie la première hiérarchie à la deuxième. Il faudrait cependant étudier s'il existe d'autres évidences pour des noyaux consonantiques en espagnol comme la syllabation des séquences [tl] (cf. 3.3.2). Dans un cas tel, la deuxième hiérarchie serait plus plausible. On peut également comparer cet exemple avec quelques situations en français, où l'on a des éléments extrasyllabiques qui pourraient être des noyaux consonantiques. Si on prend la plupart des codas complexes comme dans *table* [tabl], *astre* [astɐ] ou *ombre* [ɔ̃brɐ], on pourrait également les classer comme des mots comportant deux syllabes [ta.bɪ], [as.tɐ] et [ɔ̃.bɐ] (cf. Hammarström 1998 : 69-71). Cela rendrait l'analyse de ces structures plus simples car on ne devrait plus se poser la question de savoir quelles sont les contraintes responsables de l'acceptation de la complexité, mais on devrait juste reclasser la contrainte *Nuc/C, qui peut être violée. De plus, on ne connaît pas forcément le contexte dans lequel on peut violer cette contrainte. On ne sait pas non plus si ces noyaux consonantiques sont déjà générés comme des outputs ou s'ils ne représentent

pas déjà l'input. L'analyse reste donc problématique, ce que je traiterai encore ci-dessous dans le cadre de la discussion.

5 Discussion

5.1 Limites de OT

Déjà avant l'analyse, j'ai mentionné que la théorie de l'optimalité se trouve face à ses limites quand il s'agit de donner des explications pour le changement ainsi que pour la variation dans une langue. Maintenant, on a vu qu'on peut modéliser les structures syllabiques, le changement et la variation dans le cadre de la théorie en reclassant les contraintes décisives pour un phénomène particulier. De plus, on peut ajouter des contraintes quand on en a besoin et pour les différentes étapes d'une langue on peut aussi prendre de nouveaux inputs. En même temps, cette modélisation se fait dans une théorie qui prétend donner des explications ainsi. Il faut cependant faire attention car la modélisation seule ne fournit pas d'explications en soi. En fait, on se trouve face à de nouvelles questions : Qu'est-ce qui explique la nécessité de reclasser les contraintes ? Qu'est-ce qui explique le développement d'un nouvel input ? Qu'est-ce qui explique la nécessité d'introduire une nouvelle contrainte ?

Dans les études précédentes dans une perspective OT que j'ai utilisées comme référence pour mon propre travail, ces questions sont souvent négligées (cf. Bradley 2014 ; Colina 2009 ; Tranel 2000). Cela veut dire que dans ces études, on trouve souvent beaucoup d'arguments qui soulignent l'importance et surtout l'avantage de OT par rapport à d'autres théories et modèles génératifs qui se basent sur des règles au lieu de contraintes. On voit bien dans l'argumentation que dans cette comparaison, OT a introduit beaucoup d'innovations qui permettent de comprendre et d'en savoir plus sur l'universalité des structures syllabiques et en même temps sur leurs particularités dans les langues du monde. Il y a certainement des phénomènes comme la liaison en français, la formation de glissantes en espagnol ou bien avec quelques limites la prosthèse vocalique qu'on peut bien décrire et modéliser dans un cadre OT. Même le changement linguistique peut alors être sujet d'une modélisation OT qui met des phénomènes étudiés depuis des années dans un nouveau cadre théorique. En même temps, ces avantages par rapport à d'autres approches génératives ne sont pas suffisants pour négliger le besoin d'explications pour les phénomènes constatés. Comme McMahon (2000) le souligne, les analyses et les tableaux OT peuvent bien présenter et illustrer le résultat du changement phonologique mais on ne sait toujours pas comment il est né ni

comment on peut l'expliquer. Par rapport au reclassement des contraintes, elle le formule de la manière suivante:

It would seem, however, that reranking is descriptive at best, fortuitous at worst, and post hoc either way, so long as the constraint set is in principle unrestricted, and the reranking itself is not explanatory, but depends in turn on external factors, whether phonetic, functional or sociolinguistic. (McMahon 2000: 103).

Avant de discuter des facteurs externes qui peuvent aider à fournir des explications véritables, je traiterai encore les problèmes qu'envisage OT, en recourant aux exemples de l'analyse. Ce faisant, je me concentre sur trois aspects différents : le manque d'explications, la question de l'input et la question de l'universalité de la théorie.

5.1.1 Manque d'explications

La limite de OT en matière d'explications concerne avant tout le changement phonique et ses origines et raisons. Pour pouvoir être une théorie qui donne des descriptions et des explications adéquates pour ce changement, il faut d'après Gess deux critères en suivant les critères généraux de Chomsky pour une théorie linguistique : le critère de la description et celui de l'explication:

- a. Descriptive adequacy entails making a descriptively adequate correspondence available for any two language states related to each other on the diachronic dimension
- b. Explanatory adequacy demands that each descriptively adequate correspondence be selected on the basis of the actual events that gave rise to it (i.e., the innovations underlying the change, their phonologization, as well as the 'external' (e.g., social) factors that contribute to each of these), to the extent that these events can be reasonably reconstructed.

(Gess 2004 : 24-25)

On a vu dans l'analyse que la théorie de l'optimalité peut fournir les descriptions adéquates et peut modéliser de manière générale, ce qui s'est passé diachroniquement dans la structure syllabique des deux langues choisies pour l'analyse. En même temps, j'ai essayé de l'utiliser aussi pour la variation synchronique, ce qui est toujours en relation avec les phénomènes de l'évolution linguistique. En ce qui concerne le

deuxième critère, à savoir la justesse explicative, je dois souligner que c'est exactement là où se trouvent les limites de la théorie de l'optimalité. Il n'y a pas de composants explicatifs dans la théorie qui se réfèrent à ces événements énoncés chez Gess et on doit alors les chercher en dehors de cette théorie. On doit se demander par conséquent qui ou ce qui est responsable du changement. Gess essaie d'expliquer ce phénomène en disant que ce processus se fait chez les individus. De plus, il ajoute un deuxième niveau dans l'analyse OT, à savoir un niveau postlexical où l'on ne trouve plus les mêmes contraintes ou les mêmes familles de contraintes qu'au niveau lexical. Ce qui semble néanmoins plus intéressant dans ces constatations, c'est le fait que le nouveau classement de contraintes dû au changement phonique est toujours seulement le résultat du changement mais jamais sa cause. Ainsi, la théorie n'arrive pas à donner des explications ou des informations sur les raisons et causes effectives d'un certain changement (cf. Gess 2004 : 25 ; 37).

Sampson (2010) a donné quelques justifications pour le développement de la prosthèse vocalique dans les langues romanes. Tandis que le développement peut être expliqué par la préférence pour les structures moins marquées, la disparition de ce processus en français, et dans autres langues romanes, est déjà plus difficile à comprendre. De toute façon, on cherche aussi pour ce processus étudié dans ce mémoire les motivations pour le changement également en dehors de OT.

En voyant le changement phonique comme quelque chose qui commence chez les individus – changement 'd'en bas' selon la terminologie de Labov (cf. Labov 1994 : 78) – on peut comparer la situation diachronique avec la situation synchronique de la 'variation libre' où on trouve aussi une certaine liberté dans le classement (cf. Calabrese 2005 : 46 ; Rochón 2000 : 31). On a vu cette liberté après l'introduction de la contrainte ES qui a rendu une dominance stricte entre les autres candidats plutôt obsolète. Cela est pourtant toujours un problème dans la théorie car on ne peut pas vraiment expliquer pourquoi ES peut générer ces différences (cf. Rochón 2000 : 33).

McMahon décrit la corrélation entre synchronie et diachronie quant au manque d'explications dans un cadre OT de la manière suivante :

If certain types of phonological processes, like epenthesis and deletion, are attested both synchronically and diachronically, we must then ask whether explanations internal to OT will suffice at the synchronic level if they fail for equivalent sound changes. (McMahon 2000: 65)

On peut même transférer le terme de la variation libre aux problèmes concernant la syllabation de certains mots. Peut-être pourrait-on considérer la syllabation de la séquence /t/ dans les deux langues comme un cas de cette variation libre, où certains la prennent comme une attaque acceptée, d'autres comme une séquence hétérosyllabique et d'autres encore comme une séquence CÇ avec un noyau consonantique (cf. Rochón 2000 : 36). Tandis que toutes ces explications sont possibles, OT ne peut pas donner des explications pour le pourquoi de la variation ni d'information sur ce qui est plus plausible, elle ne peut que modéliser, ce qui se passe.

En général, on peut dire que la variation dans la langue pose souvent des problèmes quand on veut faire des analyses vastes qui expliquent tous les phénomènes. Pour les résoudre, le reclassement des contraintes en introduisant le facteur et la contrainte de l'économie est seulement une option parmi d'autres. On trouve d'autres solutions dans la théorie de l'optimalité stochastique, où il y a des tentatives d'explication par des hiérarchies continues où les contraintes se chevauchent (cf. Colina 2009 : 7).

5.1.2 Question de l'input

Nous avons déjà vu en haut que l'input pose des problèmes quand on cherche des explications pour le changement linguistique et la variation phonétique dans un cadre OT. D'où vient-il et comment peut-il changer ? Dans la théorie de l'optimalité on ne trouve pas vraiment de réponses à ces questions et on présume des principes issus d'autres théories pour générer l'input (cf. Heinz 2010 : 201 ; Kubarth 2009 : 157). Pustka le souligne ainsi : « Woher weiß man beispielsweise, dass der Input von *je pense* /ʒəpãs/ und nicht /jpãs/ ist? » (Pustka 2011 : 89). Elle propose de chercher des solutions dans d'autres théories comme l'exemplarisme, une théorie cognitive où l'on se base plus sur les formes vraiment utilisées dans la réalité (performance). De plus, cette théorie considère la variation juste comme un moment dans un processus de changement plus vaste. Dans le contexte de ce travail, cette explication semble avoir du sens car

l'attention portée aux processus diachroniques peut aider à comprendre, ce qui se passe synchroniquement (cf. Pustka 2011 : 90-93).

Quant à la situation des langues romanes, on doit se demander à partir de quand la représentation lexicale à partir de laquelle les différents candidats sont générés, ne correspond plus à la forme latine mais prend une nouvelle forme. Pour les mots issus du latin comme *schola*, on postule aujourd'hui des inputs qui contiennent la voyelle /e/, qui est le résultat de la prosthèse du Moyen Âge. On ne sait pourtant pas à quel moment cette représentation a changé ni ce qui a provoqué le changement. Jacobs/Gussenhoven émettent l'hypothèse selon laquelle la représentation lexicale soit toujours adaptée aux besoins. Au début, la réalisation d'un emprunt à une autre langue reste fidèle à l'input original. Après, la hiérarchie de contraintes dans cette langue change l'output pour qu'il ne la viole plus. Finalement, la représentation sous-jacente est adaptée à la nouvelle forme et représente l'input actuel (cf. Jacobs/Gussenhoven 2000 : 204-205). Même si ce changement schématique donne du sens, il ne fournit pas non plus comment ces étapes fonctionnent sur le niveau de nos grammaires sous-jacentes. Uffmann met même en doute la nature phonologique de l'input. Si l'input est en fait quelque chose de phonétique, on rencontre des problèmes quand on veut analyser des emprunts dans un cadre OT car cette théorie postule l'existence d'un input phonologique pour toutes les formes (cf. Uffmann 2007 : 221 cité d'après Heinz 2010 : 160).

Pour le français, Tranel trouve une autre solution et suppose que dans le lexique, il y a des formes qui permettent deux représentations phonologiques pour un seul mot. Cela s'applique par exemple à *août*, qui chez un même locuteur peut être prononcé [ut] ou bien [u]. Ainsi, on a alors une certaine problématique concernant le fameux input car celui-ci n'est pas forcément clair. On peut peut-être comparer les consonnes de la liaison à ce phénomène. Les consonnes de la liaison sont des consonnes latentes qui apparaissent seulement dans des conditions particulières, c'est-à-dire devant voyelle. Cependant, on ne sait pas d'où l'on peut savoir que la représentation mentale, donc l'input, contient une telle consonne latente ou pas (cf. Tranel 2000 : 48-52).

Dans un cadre OT, on ne peut par contre pas dire que l'input ne peut pas être de telle ou telle forme car le principe de la richesse à la base ne permet pas de contraintes au niveau des représentations mentales. Ainsi, tous les inputs devraient être possibles et il

ne devrait y avoir aucune raison pour les changer (cf. Kager 1999 : 19). Dans l'autre sens, si les formes de l'output gardent au moins de manière générale la forme de l'input, on ne va jamais avoir des structures qui n'existent dans aucun input. Je l'ai déjà évoqué en ce qui concerne les codas complexes en français où il y a d'un côté la structure [kst] qui est acceptée comme coda, et de l'autre côté [pst] qui n'existe pas dans les structures syllabiques du français. Quand il n'y a pourtant pas d'input d'une telle forme, comment peut-on savoir que cet output n'est pas permis ? On pourrait alors se demander, ce qui se passerait avec un input allemand [papst] quand ce mot est emprunté en français. La coda complexe, serait-elle acceptée ou retrouverait-on des changements à cause de la hiérarchie de contraintes valable pour le français ? Mais quelles seraient en fait les contraintes qui interdisent une telle structure si [kst] est possible ? Je ne trouve pas de réponses satisfaisantes à ces questions dans le cadre de ce mémoire.

Avec cette question de l'input, on touche pourtant à une des questions clés dans le cadre des théories génératives avec les deux niveaux de représentation où l'on ne peut pas vraiment savoir comment notre lexique mental et nos représentations sous-jacentes sont organisés.

5.1.3 Est-ce une théorie universelle ?

Le dernier problème que j'aimerais aborder ici dans la discussion concerne l'universalité de la théorie. Comme je l'ai utilisée pour la comparaison de deux langues, on doit respecter que toutes les contraintes utilisées soient toujours universelles. Dans mon analyse, j'ai utilisé la plupart des contraintes pour les deux langues avec l'exception de MAX(SCHWA), DEP(SCHWA) et DEP(L) que Tranel a pris pour ses analyses de quelques phénomènes de la langue française et DEP(V→G) pour la formation de glissantes en espagnol. Dans plusieurs autres études faites dans le cadre de la théorie de l'optimalité, on note des contraintes assez spécifiques à telle ou telle langue car rien d'autre ne semble fournir une explication ou un modèle adéquats. La quantité de contraintes proposées depuis les débuts de la théorie est un peu inquiétante et on peut se demander si tant de contraintes, notamment de MARQUE, peuvent toujours représenter des préférences structurelles qui sont universelles (cf. McMahon 2000 : 14). En plus, on retrouve même des règles dans des études OT, ce qui ne correspond pas à la théorie de

base. McMahon le resume ainsi : « The problem is including language-specific constraints while claiming that all constraints are universal and innate, or positing language-specific rules, [...], while claiming that OT uses only constraints » (McMahon 2000 : 19).

Dans mon analyse, j'ai évité d'inventer des contraintes et nous voyons que cela aboutit à la situation où l'on ne peut ni expliquer ni modéliser tous les phénomènes décrits tels que la syllabation des codas complexes dans les deux langues ou la nature exacte de la contrainte ES. On ne sait pas comment on peut définir cette contrainte ni quelles tendances universelles se cachent exactement derrière les contraintes de *STRUCTURE. En fait, on arrive au point où l'on peut modéliser tout sans savoir si la modélisation correspond vraiment à ce qui se passe dans la langue. Je pense à la modélisation des noyaux consonantiques qui fonctionne sans problèmes. En même temps, il n'explique ni la création de cette structure [peskar] → [pskar] en général ni la légitimation de cette structure dans la langue. On peut alors prendre des contraintes comme ES, *Nuc/C, SONSEQ ou bien d'autres pour modéliser les changements et la variation mais qu'est-ce qui est le moteur responsable pour leurs mouvements dans une hiérarchie pour une langue ?

En résumant ces limites de la théorie de l'optimalité, on arrive à une question plus générale qui n'affecte pas seulement les particularités de OT mais les théories universelles dans l'ensemble :

But do weaknesses in the OT accounts of variation and change arise from weaknesses in OT, or from a general incompatibility between largely language-specific and contingent processes, and formal, especially universalist, models ? (McMahon 2000: 116)

Cette critique des modèles universels montre que les explications pour le changement et la variation doivent souvent être cherchées en dehors de ces théories. Colina souligne l'importance des facteurs extralinguistiques qui influencent la langue et ainsi, en termes de OT, le classement de contraintes dans une langue (cf. Colina 2009 : 147). C'est pourquoi dans la dernière partie de ce mémoire, je donne un petit aperçu sur ces facteurs qui peuvent peut-être fournir quelques explications en dehors de la théorie de

l'optimalité. On voit dans ces facteurs que ce sont souvent des circonstances très particulières qui influencent et suscitent l'évolution phonétique et, d'un point de vue synchronique, la variation dans une langue (cf. Sampson 2010 : 18).

5.2 Explications en dehors de OT

Ici, j'aimerais encore présenter quelques explications qui peuvent aider à comprendre les différences et les parallèles dans les structures syllabiques des deux langues étudiées. Je tiens à souligner que tous ces facteurs sont très complexes en soi mais peuvent être traités seulement de manière superficielle dans le cadre de ce travail. Il s'agit avant tout de facteurs extralinguistiques qui peuvent influencer la phonologie d'une langue et plus précisément ses structures syllabiques. Au début, je consacre un petit paragraphe aux facteurs linguistiques qui se trouvent en dehors de la phonologie elle-même. Les autres facteurs sont le contact de langues que j'ai déjà évoqué avant, la standardisation de la langue, la relation entre la graphie et la phonie et pour finir la fréquence des mots et son impact sur les structures.

5.2.1 Facteurs linguistiques en dehors de la phonologie

Pour comprendre l'évolution linguistique, les facteurs internes de la langue ne doivent pas se limiter à la phonologie et les processus phonologiques qui ont eu lieu. En même temps, il faut considérer les aspects de la sémantique, de la syntaxe et de la morphologie qui peuvent influencer les développements au niveau phonique. Si on prend le cas des langues romanes on voit par exemple que ces langues ont perdu le système de déclinaison pour les cases différentes, ce qui a eu des conséquences sur la phonologie et ainsi pour la structure syllabique des nouvelles langues romanes. Comme la fin des mots ne portait plus d'information morphologique importante, on a pu simplifier les codas et ainsi contribuer à des structures moins complexes qu'en latin classique (cf. Guffey 2002 : 7). Cela concerne certainement plus les codas que les attaques car les attaques portent des informations très importantes pour reconnaître les mots même si la syllabation dans les langues romanes ne respecte pas forcément les frontières des mots comme on l'a vu.

Si on prend les exemples de l'élision de voyelles en français dans la langue de proximité, on voit que la syntaxe joue également un rôle décisif lors de la syllabation et la réalisation de certains phonèmes. Ce sont avant tout des mots-outils qui se soumettent à l'élision de schwa ou d'autres voyelles si on prend les exemples comme *je prends, je trouve* ou bien *tu l'as vu*. En espagnol, cela ne semble pas forcément être le cas. Même si les attaques portent des informations importantes pour reconnaître les mots, dans ces cas-là, l'économie et la resyllabation font en sorte que les attaques changent et deviennent encore plus complexes. Les syntagmes touchés par cet affaiblissement vocalique sont très fréquents dans la langue parlée. C'est pourquoi, on doit se poser aussi la question de la fréquence des mots lors de leur changement ou leur sensibilité au changement, ce qui concerne aussi la sémantique de la langue. Je traiterai cet aspect dans la section 5.2.5 mais ici je souligne que ces structures syntactiques sont plus sensibles que d'autres structures.

5.2.2 Contact de langues

Comme on l'a vu dans l'analyse de la complexité syllabique dans la langue standard des deux langues étudiées, ce sont avant tout les mots empruntés à d'autres langues qui ont changé la structure syllabique ou qui ont apporté des structures complexes. Ainsi, on doit se poser la question de l'importance du contact de langues pour le développement d'une langue. En linguistique historique, on désigne les langues qui influencent une autre langue par substrats, adstrats et superstrats mais le contact de langues est également présent au niveau synchronique.

Les emprunts à une autre langue – et parmi eux souvent les mots savants – peuvent entraîner des innovations phonétiques. Cela est vrai surtout quand il s'agit de mots qu'on connaît juste oralement, appelés *ear-loans*. L'intégration de ces mots signifie aussi l'insertion de nouvelles combinaisons phonétiques, ce qui peut avoir de fortes conséquences sur la structure syllabique d'une langue (cf. Heinz 2010 : 183). Dans les deux langues romanes, on voit cependant que cette insertion ne suit pas les mêmes règles dans toutes les langues. Quand on évoque une fois encore la prosthèse de voyelles, on doit connaître les circonstances exactes de l'emprunt et du contact pour vraiment comprendre, pourquoi le processus est productif ou pas. Pour comprendre et

expliquer les différences entre le français et l'espagnol, il ne suffit donc pas de prendre en considération uniquement le contact linguistique. Je traiterai trois autres facteurs encore par la suite.

On voit alors que les langues en général sont assez libres en adaptant leurs structures à des nouveautés qui viennent d'une langue en contact. Ainsi, on peut dire que surtout un contact durable va inévitablement aboutir à un changement et une évolution de certaines structures sur plusieurs niveaux linguistiques. Par conséquent, le contact de langues est un facteur extralinguistique qui occupe une place majeure dans l'explication des structures complexes dans les langues diverses. En espagnol et surtout dans les variétés de l'Amérique latine, on doit penser dans ce contexte aux langues indigènes comme le nahuatl ou le quechua (Lipski 2011 : 18). On pourrait alors se demander si les différences entre les variétés de l'espagnol de l'Amérique sont le résultat direct du contact des langues. On peut dire avec certitude que les structures complexes qui y surgissent font partie du centre structurel tandis que dans d'autres variétés, elles font seulement partie de la périphérie. En conséquence, on peut déduire que les différentes variétés d'une langue suivent d'autres règles en ce qui concerne le classement de certaines structures au centre ou bien à la périphérie du système (cf. Heinz 2010 : 153). On a observé cette différence aussi dans la syllabation de la séquence /tl/ qui est influencée par le nahuatl – on trouve la séquence déjà dans son nom. Elle est considérée comme une séquence tautosyllabique possible dans les variétés en Amérique latine mais pas en Espagne.

Pour la complexité syllabique dans les variétés de proximité en France, Fagyal affirme que le contact avec certaines langues sémitiques du Nord de l'Afrique, surtout dans la banlieue parisienne, ait une influence très grande sur la structure du français, qui normalement favorise l'égalité syllabique et évite l'élision de voyelle (sauf schwa) :

One could hypothesize that contact with Semitic languages of north-west Africa, languages with a strong tendency towards vowel reduction, could alter some of these well-known characteristics of French (Fagyal 2010: 96-97)

Tout cela souligne l'importance d'intégrer la dimension fonctionnelle et sociale de la langue quand on veut analyser son développement ainsi que sa variation synchronique.

Pour cela il faut aussi penser à toutes les relations entre les locuteurs et les communautés linguistiques impliqués dans une situation de contact, et sur le niveau diachronique, et sur le niveau synchronique (cf. Meisenburg 1996 : 5).

5.2.3 Standardisation des langues

On ne doit pas négliger la standardisation comme acte réfléchi quand on veut expliquer les différences entre les langues d'une même famille et comprendre l'évolution linguistique en soi. Pour les langues romanes, le latin était toujours une source pour l'écriture proche de l'étymologie et cela a influencé les deux langues particulièrement au cours de leur standardisation (cf. Meisenburg 1996 : 11 ; 390).

La standardisation des langues peut d'abord être vue comme un processus qui fixe des phénomènes qui sont déjà là. En second lieu, on doit cependant prendre en compte que la standardisation a toujours une influence sur le comportement linguistique d'un groupe social. La fixation de normes fait en sorte que la plupart des publications dans une langue suivent ces normes, que seulement ces normes sont enseignées à l'école et que les gens et locuteurs s'adaptent de plus en plus à ces normes bien en considérant que ce processus peut durer plusieurs générations. La standardisation d'une langue parcourt toujours plusieurs étapes : la prise de conscience d'un groupe linguistique, la littérisation et la création de textes, la codification, la fixation de normes, la officialisation, la transmission par l'enseignement et l'internationalisation (cf. Lindenbauer/Metzeltin/Thir 1995 : 25).

Si au cours de la standardisation, on dit qu'une certaine structure n'est plus acceptée dans une langue, cela est conforme à un reclassement de contraintes. Prenons un exemple de l'analyse d'une façon très simplifiée : En France, au début de la Renaissance, les intellectuels voulaient faire revivre le latin et le grec classique de l'Antiquité. Ainsi, on a cherché les anciens concepts et les mots liés à ces concepts. Pour les distinguer des concepts actuels et contemporains, on recourt aux vieilles formes avec plus de complexité. Cela peut être vu comme un reclassement de contraintes qui n'est pas motivé linguistiquement mais par des facteurs extralinguistiques, notamment la standardisation ou bien le développement intentionnel d'une langue (cf. Heinz 2010 : 161). Pour expliquer le changement, on ne peut alors pas seulement faire référence aux

critères comme l'économie ou l'amélioration structurelle mais on doit recourir au concept de la politique linguistique et son influence sur le développement d'une langue (voir aussi 2.3). Sampson a déjà essayé de donner les raisons pour la perte de la prosthèse vocalique en français. Pour lui, l'argument de la standardisation, alors ce changement 'd'en haut', n'est pas suffisant pour l'expliquer. Cependant, il avoue que ce processus a certainement joué un rôle majeur lors du développement (cf. Sampson 2010 : 72).

Pour la littérarisation de la langue espagnole à l'époque du Moyen Âge, il faut avant tout mentionner le fameux Alfons X el Sabio. Ce roi – et intellectuel - espagnol a régné en Castille entre 1252 et 1284 et a imposé l'espagnol comme langue de la cour et de l'administration. Même s'il n'y avait pas encore de standardisation de l'orthographe, son accent sur l'espagnol contre le latin avait beaucoup d'influence sur le développement de l'espagnol comme langue écrite et ainsi de plus en plus standardisée. Si on considère ce mouvement contre l'influence du latin, on peut mieux comprendre pourquoi l'espagnol n'a pas perdu la prosthèse de voyelles comme processus productif (cf. Ankenbauer 2012 : 179). En même temps, il y avait des tendances de relatinisation un peu plus tard, ce qu'on voit dans les doublets comme *estrecho* vs. *estricto* ou bien *tras-* vs. *trans-*. En Espagne, la pression de l'Académie Royale (*Real Academia Española*) a été très forte est c'est ainsi qu'on a gardé la complexité dans quelques formes à l'écrit. Ainsi, on a aujourd'hui l'écriture de <efecto> ou <concepto> en ne prononçant pas toujours les groupes consonantiques [-kt-] et [-pt-]. Cela montre l'influence immense des institutions responsables de la standardisation et de la norme d'une langue (cf. Lloyd 1987 : 350-351).

L'influence des académies linguistiques est tout de même un peu contradictoire. Selon Sampson, elle peut aussi fournir une raison pour le développement différent des deux langues étudiées. L'Académie française a toujours essayé de garder l'écriture et la graphie du latin et s'est basée très fort sur la variété standard de la cour. En espagnol, on a plutôt écrit la prononciation vernaculaire, ce qui peut être une explication pour la différence dans le développement du processus de la prosthèse de voyelles. Cela contredit cependant un peu la perspective de Lloyd. De manière générale, les deux tendances ont été présentes dans la langue espagnole mais ont affecté des niveaux

différents, une fois les attaques complexes qui étaient simplifiées par la prosthèse, l'autre fois les groupes consonantiques internes qu'on a gardés à l'écrit mais pas forcément à l'oral (cf. Sampson 2010 : 117).

5.2.4 Relation entre graphie et phonie

On a vu maintenant que les processus qui influencent la structure et le système d'une langue peuvent aussi être réglés par des institutions. Comme je l'ai déjà évoqué, on doit prendre la littérarisation et la relation entre la graphie et la phonie d'une langue comme exemples car l'écriture peut avoir un impact non négligeable sur la prononciation et alors la phonologie d'une langue (cf. Heinz 2010 : 161). Pour comprendre l'influence de la graphie, Levitt propose la dite *spelling pronunciation* qui explique que le fait de voir un mot à l'écrit a une influence sur la prononciation de ce mot. En même temps, on constate des tendances de latinisation où l'on voulait rapprocher l'écriture des langues romanes du latin classique. Cela peut aussi aboutir à réintroduire des structures déjà oubliées dans les langues romanes (cf. Heinz 2010 : 210).

Pour l'espagnol, on constate aujourd'hui lors de la prosthèse de voyelles maintenant une différence entre la graphie et la phonie des mots. Les mots empruntés au latin ou au grec sont tous aussi écrits avec un <e> qui reflète le /e/ prosthétique et montre alors une bonne corrélation entre phonie et graphie, par exemple *escolar* ou *estricto*. Quelques mots venant de l'anglais qui sont plus récents ne montrent pas ce <e> dans la graphie tandis que d'autres de la même langue le font : *estres* [estres] vs. *stop* [estop]. On peut se demander si cette manque – et probablement l'influence générale de l'anglais de nos jours – peut aboutir à un changement dans la phonie à long terme.

Les deux systèmes d'écriture du français et de l'espagnol se distinguent aussi selon la typologie de Meisenburg. Tandis que le français a un système 'profond'²⁰ où la corrélation entre phonie et graphie n'est pas toujours visible et où la graphie varie beaucoup plus que la phonie (cf. les exemples <a, à, as> pour la réalisation [a]), l'espagnol est une langue dotée d'un système d'écriture 'peu profond' (cf. Meisenburg 1996 : 394-395).

²⁰ Les termes 'profond' et 'peu profond' sont des traductions de l'allemand 'tief' et 'flach' que Meisenburg utilise dans sa typologie des systèmes d'écriture (cf. Meisenburg 1996 : 394).

5.2.5 Fréquence des mots

Heinz travaille dans sa thèse d'habilitation avant tout avec les termes du centre et de la périphérie structuraux. Surtout pour le cas du français de proximité et l'élision de voyelles dans cette variété informelle, on doit se demander si tous les mots sont touchés par l'élision de la même façon. Quand on prend des exemples comme *je prends*, *je trouve*, *je pense*, ce sont des mots qui ne viennent pas de la périphérie mais apparaissent beaucoup dans la langue parlée. Ainsi, ces combinaisons montrent peut-être plus de penchant pour l'économie que des syntagmes comme *je tricote* ou *je crucifie* qui dans la langue quotidienne ne sont pas aussi fréquents. Il faudrait alors étudier la réalisation de ces combinaisons ainsi que leur syllabation pour voir si les mêmes processus sont valables pour tous les exemples ou s'il y a une différence dans la réalisation selon la fréquence des mots.

Si ce n'est pas le cas, c'est encore un défi pour la théorie de l'optimalité qui a été proposé ici, car une différence dans la réalisation de *je tricote* et de *je trouve* ne pourrait pas simplement être modélisée dans un tableau OT avec une hiérarchie qui change en termes de variation libre. Pour l'expliquer, on devrait introduire des contraintes de la fréquence qui sortent du cadre de MARQUE et de FIDELITE et qui seraient peut-être problématiques d'un point de vue universelle. Comme la théorie de l'optimalité veut être une théorie et un modèle universels, cela poserait certainement des problèmes qui ne sont pas faciles à résoudre. Pour les variétés de l'espagnol, on peut se poser la même question quant aux élisions comme dans *pescar* [pskar]. Si ce mot est peut-être très fréquent dans une communauté linguistique à cause de son environnement, on peut expliquer l'amuïssement de la voyelle par les concepts d'économie et de fréquence. Pour cela, on devrait cependant aussi faire des comparaisons entre différents mots et leur réalisation dans un contexte de proximité. Pour cela, on peut faire des études de fréquence syllabique comme elles ont été effectuées déjà dans beaucoup d'autres contextes (cf. Adda-Decker et al. 2005 ; Delattre 1965 ; 1981 ; Fagyal 2010)

6 Conclusion

Au début de ce mémoire, j'ai présenté les questions de recherche pour mon travail. Maintenant, j'aimerais conclure en résumant les réponses à ces questions ainsi qu'en donnant une perspective vers plus de recherches concernant les structures syllabiques des langues romanes dans un cadre OT.

- Description : Le premier but de ce travail était de décrire les différences entre les structures syllabiques du français et de l'espagnol, entre leurs variétés ainsi qu'en comparaison avec le latin. Diachroniquement, on peut dire que les structures des langues standards sont moins complexes qu'elles l'étaient encore en latin classique. Cependant, le développement montre des tendances contradictoires : tandis que la préférence pour les structures moins marquées se manifeste très clairement dans la prosthèse vocalique lors de l'évolution des langues romanes, les deux langues gardent aussi quelques structures plus complexes surtout dans les emprunts à d'autres langues, particulièrement dans les mots savants venus du latin ou du grec. On voit ces différences dans les doublets qu'on trouve dans les deux langues (par exemple du latin *strictus* les mots populaires *étroit* et *estrecho* avec une structure simplifiée et des mots savants *strict* et *estricto*, qui sont plus complexes). De plus, l'économie du langage, le contact avec d'autres langues et la fidélité aux anciennes structures font en sorte que les langues montrent un degré de complexité plus élevé qu'on ne l'attendrait.

Dans les variétés de proximité – pour le français, j'ai parlé des variétés de la moitié nord de la France ainsi que du Québec, pour l'espagnol, je me suis concentrée sur les variétés des *tierras altas* – ces penchants pour plus de complexité se manifestent plus clairement. Ainsi, on trouve les processus de changement décrits dans la partie théorique de ce travail : il y a des processus qui améliorent les structures (prosthèse de voyelles, resyllabation, affaiblissement consonantique en espagnol) mais en même temps il y a aussi les phénomènes dus à l'économie ou à d'autres facteurs extrinsèques qui rendent les structures plus complexes (affaiblissement de voyelles, disparition de la prosthèse vocalique en français, emprunts plus complexes à d'autres langues).

- Modélisation : La deuxième question principale de ce mémoire concernait la modélisation des différences, du changement et de la variation interne dans un cadre OT. Cette modélisation a montré l'importance du conflit entre les contraintes de MARQUE et les contraintes de FIDELITE. Quant à celles de MARQUE, je me suis concentrée sur ONSET, *COMPLEX^{ONS}, NOCODA et *COMPLEX^{COD} et surtout aussi sur la contrainte pour respecter le principe de sonorité SONSEQ (ensemble avec MSD). Pour les contraintes de FIDELITE, j'ai mis l'accent sur DEP-IO et MAX-IO bien en utilisant encore quelques spécifications pour les phénomènes de la liaison et de la chute de schwa en français. Les contraintes utilisées dans l'analyse étaient utiles pour comprendre les différences et les ressemblances dans les deux langues étudiées. En même temps, le classement et le réarrangement de ces contraintes pouvaient modéliser en gros le changement et la variation interne. Pour cela, on a dû aussi respecter le terme de la 'variation libre' qui sort du cadre de la dominance stricte pour la hiérarchie des contraintes. Pour la variation interne, j'ai utilisé encore la contrainte ES qui est une contrainte de *STRUCTURE et qui peut modéliser les conséquences de l'économie linguistique qui veut éviter toute sorte de structure qui rend la production ou la réception moins économique. En utilisant cette contrainte, je pouvais modéliser les différences entre les diverses variétés en supposant que l'économie est le facteur décisif. En même temps, cette modélisation devrait déjà donner une explication, ce qui nous amène au dernier but de ce mémoire.

- Explication : Je me suis demandé au début ce qu'on peut vraiment expliquer par la modélisation proposée dans l'analyse. La modélisation montre des difficultés en voulant expliquer les phénomènes constatés. D'un côté, en ce qui concerne le changement phonique, la modélisation ne donne pas de raisons ou d'explication pour la nécessité de changer les hiérarchies de contraintes lors des différentes étapes du développement d'une langue. De l'autre côté, on se trouve face à un sérieux problème si on pense à la nature de l'input. On ne voit pas dans le cadre de cette modélisation à quel point cet input peut changer et à quel point on a le droit de changer la représentation mentale. Cette problématique concerne aussi la question de la variation où l'on ne reçoit pas d'explications dans la modélisation de pourquoi la contrainte de l'économie influence les structures syllabiques d'une façon différente dans les diverses

variétés d'une langue – dans une variété, elle peut par exemple dominer *COMPLEX^{ONS}, dans une autre cela n'est pas possible. Par conséquent, dans une dernière discussion, j'ai essayé de trouver quelques explications en dehors de la théorie de l'optimalité. Ces explications se trouvent premièrement au niveau du contact des langues. Les différentes langues romanes ainsi que leurs variétés entrent en contact avec plusieurs langues et leurs structures. Les emprunts à ces langues, par exemple, au nahuatl en Amérique latine ou à l'arabe dans la banlieue parisienne, ainsi que le contact intense pendant plus de temps peuvent avoir une influence énorme et peuvent expliquer pourquoi certaines structures sont soudainement acceptées dans une langue ou variété mais pas dans une autre. D'autres facteurs que j'ai mentionnés étaient la standardisation qui peut être un changement 'd'en haut', la relation entre la graphie et la phonie car l'écriture influence aussi la façon de parler et la fréquence des mots.

Ce dernier facteur m'amène maintenant aussi aux questions qui sont restées ouvertes dans le cadre de ce travail. Si on veut analyser l'impact de la fréquence des mots sur le degré de complexité accepté, on devrait faire une nouvelle étude sur la corrélation entre ces deux phénomènes. Cela pourrait certainement être le but d'une étude qui traite la question des structures syllabiques en français et en espagnol d'un point de vue plus pratique. Les analyses de ce mémoire ne donnent aucune information sur la fréquence des structures constatées, ce sont seulement quelques chiffres d'autres études (cf. Adda-Decker et al. 2005) qui peuvent être révélateurs. Si on a des données sur la fréquence, on devrait trouver de nouvelles solutions pour expliquer ces effets dans un cadre OT.

A part cette question de la fréquence effective, on pourrait mettre le développement de la complexité dans les structures syllabiques en relation avec leur acquisition chez les enfants. Il y a déjà des essais d'utiliser OT pour modéliser l'acquisition des structures syllabiques dans un cadre OT (cf. par exemple Vivar 2014). Là, on peut voir que quelques processus du réarrangement de contraintes se reflètent aussi dans le développement linguistique chez les plus petits. En voyant cela, on peut se demander dans quelle mesure le réarrangement de contraintes est un processus naturel dans le

développement linguistique, aussi bien au niveau d'un locuteur individuel qu'au niveau d'une langue en soi.

Finalement, on pourrait aussi faire une comparaison plus vaste des langues romanes dans un cadre OT où l'on inclut encore d'autres langues et variétés. Je pense que le contraste avec les langues du groupe du roman de l'est pourrait être particulièrement intéressant car ces langues montrent des tendances pour plus de complexité syllabique dans leur développement. Là, on voit de nouveau l'importance du contact de langues car le roumain par exemple montre une histoire de contact linguistique très particulière. En plus, le processus de la prosthèse de voyelles n'était pas aussi présent que dans les langues décrites dans ce mémoire. On voit cela dans les formes venues du latin *schola* qui sont en italien *scuola* et en roumain *școală* et ne montrent alors pas de /e/ prosthétique (cf. Sampson 2010).

Tout compte fait, ce mémoire peut apporter sa contribution pour mieux comprendre les différences et les ressemblances dans les langues romanes en ce qui concerne leurs structures syllabiques. J'ai pu montrer que OT est capable de donner des impulsions intéressantes qui aident à modéliser quelques phénomènes mais ne réussit pas à les expliquer. Je considère cela comme motivation pour toujours intégrer les aspects de la sociolinguistique et de la langue dans son contexte actuel dans les théories linguistiques. Cette intégration peut créer des images plus claires et plus complètes afin de comprendre ce qu'est une langue.

Bibliographie

- Adda-Decker, Martine/Boula de Mareuïl, Philippe/Adda, Gilles/Lames, Lori (2005) :
« Investigating syllabic structures and their variation in spontaneous French »,
dans : *Speech Communication* 46, 119-139.
- Ankenbauer, Norbert (2012) : « Geschichte der Orthographie des Spanischen », dans :
Born, Joachim (éd.) : 178-183.
- Archangeli, Diana/Langendoen, D. Terence (éds.) (1997) : *Optimality Theory. An Overview*, Oxford : Blackwell.
- Argod-Dutard, Françoise (1996) : *Éléments de phonétique appliquée. Prononciation et orthographe en français moderne et dans l'histoire de la langue. Aspects prosodiques et métriques*, Paris : Armand Colin.
- Barrutia, Richard/Schwegler, Armin (²1994) : *Fonética y fonología españolas : teoría y práctica*, New York et al. : John Wiley.
- Blaser, Jutta (2007) : *Phonetik und Phonologie des Spanischen. Eine synchronische Einführung*, Tübingen : Niemeyer.
- Blevins, Juliette (1995) : « The Syllable in Phonological Theory », dans : Goldsmith, John A. (éd.) : *The Handbook of Phonological Theory*, Oxford : Blackwell.
- Blevins, Juliette (2004) : *Evolutionary Phonology. The emergence of sound patterns*, Cambridge : CUP.
- Born, Joachim (éd.) (2012) : *Handbuch Spanisch. Sprache, Literatur, Kultur, Geschichte in Spanien und Hispanoamerika ; für Studium, Lehre, Praxis*, Berlin : Schmidt.
- Bradley, Travis G. (2014) : « Optimality Theory and Spanish Phonology », dans : *Language and Linguistics Compass* 8/2 (2014), 65-88.
- Bußmann, Hadumod (⁴2008) : *Lexikon der Sprachwissenschaft*, Stuttgart : Kröner.
- Bybee, Joan (2001) : *Phonology and Language Use*, Cambridge : CUP.
- Calabrese, Andrea (2005) : *Markedness and Economy in a Derivational Model of Phonology*. Berlin/New York : Mouton de Gruyter.
- Colina, Sonia (2009) : *Spanish Phonology. A Syllabic Perspective*, Washington D.C. : Georgetown University Press.
- Delattre, Pierre (1965) : *Comparing the phonetic features of English, French, German and Spanish: an interim report*, Heidelberg : Groos.

- Delattre, Pierre (1981) : *Studies in Comparative Phonetics: English, German, Spanish and French*, Heidelberg : Groos.
- Dell, François (1995) : « Consonant clusters and phonological syllables in French », dans : *Lingua* 95, 5-26.
- Dietrich, Wolf/Noll, Volker (2012) : *Einführung in die spanische Sprachwissenschaft. Ein Lehr- und Arbeitsbuch*, Berlin : Erich Schmidt.
- Dubois, Jean/Giacomo, Mathée/Guespin, Louis/Marcellesi, Christiane/Marcellesi, Jean-Baptiste/Mével, Jean Pierre (1994) : *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Paris : Larousse.
- Dufter, Andreas (2012) : « Phonetik und Phonologie des Spanischen », dans : Born, Joachim (éd.) : 173-178.
- Fagyal, Zsuzsanna (2010) : « Rhythm Types and the Speech of Working-Class Youth in a Banlieue of Paris: The Role of Vowel Elision and Devoicing », dans : Preston, Dennis R. (éd.) : *A Reader in Sociophonetics*. New York : De Gruyter Mouton, 91-131.
- Féry, Caroline/van de Vijver, Ruben (éds.) (2003) : *The Syllable in Optimality Theory*, Cambridge : CUP.
- Gabriel, Christoph/Meisenburg, Trudel/Selig, Maria (2013) : *Spanisch : Phonetik und Phonologie. Eine Einführung*, Tübingen : Narr.
- Gess, Randall (2004) : « Phonetics, Phonology and Phonological Change in Optimality Theory : Another Look at the Reduction of Three-Consonant Sequences in Late Latin », dans : *Probus* 16 (2004), 21-41.
- Girard, Francine/Lyche, Chantal (1997) : *Phonétique et phonologie du français*, Oslo : Universitetsforlaget.
- Glück, Helmut (2010) : *Metzler Lexikon Sprache*, Stuttgart : Metzler.
- Goldsmith, John (1995) : *Handbook of Phonological Theory*, Cambridge/Oxford : Blackwell.
- Goldsmith, John (2011) : « The syllable », dans : Goldsmith, John/Riggle, Jason/Yu, Alan C.L. (éds.) : *The Handbook of Phonological Theory. Second Edition*, West Sussex : Blackwell Publishing Ltd., 164-196.
- Green, Antony Dubach (2003) : « Extrasyllabic Consonants and Onset Well-Formedness », dans : Féry, Caroline/van de Vijver, Ruben (éds.) : 238-253.

- Guffey, Karen (2002) : *Spanish syllable structure*, Lanham et al. : University Press of America.
- Hammarström, Göran (1998) : *Französische Phonetik. Eine Einführung*, Tübingen : Gunter Narr.
- Hansen, Anita Berit (2012) : « A study of young Parisian speech. Some trends in pronunciation », dans : Gess, Randall/Lyche, Chantal/Meisenburg, Trudel (éds.), *Phonological Variation in French. Illustrations from three continents*. Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins Publishing Company. 151-172.
- Heinz, Matthias (2010) : *Zentrum und Peripherie in romanischen Silbentypsystemen. Studien zur Materialität, Typologie und Diachronie komplexer Silbenstrukturen in romanischen Sprachen unter besonderer Berücksichtigung der Lehnwortphonologie*, Tübingen: Thèse d'habilitation non publiée.
- Holt, D. Eric (2003) : « Remarks on Optimality Theory and Language Change », dans : Holt, D. Eric (éd.) : *Optimality Theory and Language Change*, Dordrecht et al. : Kluwer Academic Publishers, 1-30.
- Hualde, José Ignacio/Colina, Sonia (2014): *Los sonidos del español*, Cambridge: CUP.
- Hulst, Harry van der/Ritter, Nancy (eds.) (1999) : *The Syllable. Views and Facts*, Berlin/New York: Mouton de Gruyter.
- Jacobs, Haïke/Gussenhoven, Carlos (2000) : « Loan Phonology : Perception, Salience, the Lexicon and OT, dans : Dekkers, Joost/van der Leeuw, Frank/van de Weijer, Jeroen (éds.) : *Optimality Theory. Phonology, Syntax, and Acquisition*, Oxford : OUP, 193-210.
- Jakobson, Roman (1975) : « Prinzipien der historischen Phonologie », dans : Cherubim, Dieter (éd.) : *Sprachwandel. Reader zur diachronen Sprachwissenschaft*, Berlin/New York : de Gruyter, 78-98.
- Kager, René (1999) : *Optimality Theory*, Cambridge : CUP.
- Keller, Rudi (1990) : *Sprachwandel*, Tübingen : Francke.
- Koch, Peter/Oesterreicher, Wulf (1985): « Sprache der Nähe — Sprache der Distanz. Mündlichkeit und Schriftlichkeit im Spannungsfeld von Sprachtheorie und Sprachgeschichte », dans : *Romanistisches Jahrbuch*, 36, 15-43.

- Kubarth, Hugo (2009) : *Spanische Phonetik und Phonologie. Segmente – Silben – Satzmelodien*, Frankfurt/Main et al. : Peter Lang.
- Labov, William (1974) : « Über den Mechanismus des Sprachwandels », dans : Dinser, Gudula (éd.) : *Zur Theorie der Sprachveränderung*, Kronberg : Scriptor Verlag, 145-177.
- Labov, William (1995) : *Principles of Linguistic Change. 1. Internal factors*, Oxford et al. : Blackwell.
- Léon, Pierre (2007) : *Phonétisme et prononciations du français*, Paris : Armand Colin.
- Lindenbauer, Petrea/Metzeltin, Michael/Thir, Margit (²1995) : *Die romanischen Sprachen. Eine einführende Übersicht*, Wilhelmsfeld : Gottfried Egert Verlag.
- Linke, Angelika/Nussbaumer, Markus/Portmann, Paul R. (éds.) (⁵2004) : *Studienbuch Linguistik*, Tübingen : Niemeyer.
- Lipski, John (⁷2011) : *El español de América*, Madrid : Éd. Catédra.
- Lloyd, Paul M. (1987) : *From Latin to Spanish, Vol. I: Historical Phonology and Morphology of the Spanish Language*, Philadelphia : American Philosophical Society.
- Maddieson, Ian (2005) : « Syllable Structure », dans : Haspelmath, Martin (éd.) : *The World Atlas of Language Structures (WALS)*, Oxford : OUP, 54-57.
- Martinet, André (³1970) : *Économie des changements phonétiques. Traité de phonologie diachronique*, Bern : A. Francke.
- McMahon, April M. S. (2000) : *Change, chance, and optimality*, Oxford : OUP.
- Meisenburg, Trudel (1996) : *Romanische Schriftsysteme im Vergleich. Eine diachrone Studie*, Tübingen : Gunter Narr.
- Meisenburg, Trudel/ Selig, Maria (1998) : *Phonetik und Phonologie des Französischen*, Stuttgart : Ernst Klett Verlag.
- Méndez Seijas, Jorge/González Gonzáles, Iraida (2009) : « Silabificación del grupo consonántico /tl/ en español », dans : *Lenguaje*, 2009, 37 (2), 255-270.
- Morelli, Frida (1999) : *The Phonotactics and Phonology of Obstruent Clusters in Optimality Theory*, University of Maryland : Diss.

- Morelli, Frida (2003) : « The Relative Harmony of /s+Stop/ Onsets. Obstruent Clusters and the Sonority Sequencing Principle », dans : Féry, Caroline/van de Vijver, Ruben (éds.) : 356-371.
- Perret, Michèle (²2001) : *Introduction à l'histoire de la langue française*, Paris : Armand Colin.
- Plénat, Marc (1995) : « Une approche prosodique de la morphologie du verlan », dans : *Lingua* 95 (1995), 97-129.
- Prince, Alan/Smolensky, Paul (2004) : *Optimality Theory. Constraint Interaction in Generative Grammar*, Oxford : Blackwell.
- Pustka, Elissa (2011) : *Einführung in die Phonetik und Phonologie des Französischen*, Berlin : Erich Schmidt Verlag.
- Restle, David/Vennemann, Theo (2001) : « Silbenstruktur », dans : Haspelmath, Martin (éd.) : *Language Typology and Language Universals II*, Berlin/New York: de Gruyter, 1310-1336.
- Rochón, Marzena (2000) : *Optimality in Complexity: The Case of Polish Consonant Clusters*, Berlin : Akademie Verlag.
- Sampson, Rodney (2003) : « The Loss of French Prosthesis and the Problem of Italianisms », dans : *Forum for Modern Language Studies*, 2003, Vol.39(4), 439-449.
- Sampson, Rodney (2010) : *Vowel Prosthesis in Romance : A Diachronic Study*, Oxford : OUP.
- Tranel, M. Bernard (2000) : « Aspects de la phonologie du français et la théorie de l'optimalité », dans : *Langue française* 126, 39-72.
- Trask, R. L. (1996) : *A Dictionary of Phonetics and Phonology*, London/New York : Routledge.
- Vennemann, Theo (1988) : *Preference Laws for Syllable Structure and Explanation of Sound Change. With Special Reference to German, Germanic, Italian, and Latin*, Berlin/New York : de Gruyter.
- Vivar, Pilar (2014) : « Adquisición de los ataques complejos en español: Análisis desde la teoría de la optimalidad », dans : *Literatura y Lingüística* N°30, 257-281.

Sources en ligne

[DRAE] <http://dle.rae.es/> (accès dernier : 02/02/2016)

[Petit Robert] <http://pr12.bvdep.com/> (accès dernier : 01/02/2016)

[TLFi] <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv4/showps.exe?p=combi.htm;java=no>
(accès dernier : 02/02/2016)

A Annexe

A.1. Zusammenfassung auf Deutsch

Diese Masterarbeit beschäftigt sich mit den Silbenstrukturen des Französischen und des Spanischen. Das Hauptaugenmerk der Arbeit liegt in der Analyse dieser Strukturen im Rahmen der Optimalitätstheorie (OT) aus diachroner und synchroner Sicht. Diese Theorie wurde in den 1990er Jahren als Gegenpol zu herkömmlichen generativen Modellen entwickelt, die auf sprachspezifischen Ableitungsregeln basieren. Im Rahmen der Optimalitätstheorie werden Unterschiede und Gemeinsamkeiten zwischen Sprachen anhand von sprachuniversellen Constraints, also Beschränkungen, dargestellt, die miteinander in Konflikt treten und je nach Sprache oder Varietät unterschiedlichen Rankings unterliegen (vgl. Kager 1999; Prince/Smolensky 2004).

In der Analyse der Silbenstrukturen von romanischen Sprachen zeigt sich, dass sich Unterschiede und Gemeinsamkeiten auf Ebene der Syllabierung und der Resyllabierung optimalitätstheoretisch in sogenannten Tableaus darstellen lassen. Dabei war es von besonderem Interesse, die Unterschiede hinsichtlich silbischer Komplexität zu erfassen (vgl. Colina 2009; Tranel 2000). Außerdem liegt ein Schwerpunkt der Analyse auf diachroner Variation, insbesondere auf dem Phänomen der Vokalprothese, die in beiden behandelten Sprachen während ihrer Entstehungsgeschichte im Zuge von sogenannten *s impura* Sequenzen aktiv war. Während dieser phonologische Prozess im Französischen im Zuge der Renaissance an Produktivität verlor, wird die Vokalprothese im Spanischen bis heute produktiv auf derartige Strukturen angewandt. Dieser Unterschied lässt sich optimalitätstheoretisch anhand von unterschiedlichen Constraint-Rankings darstellen, gleichzeitig kann die Theorie dafür keine Erklärungen liefern. Ich habe im Rahmen der Analyse den Prozess der Vokalprothese anhand der Entwicklung der lateinischen Wörter *schola* und *scholaris* in den jeweiligen romanischen Sprachen betrachtet. Während im Französischen des Mittelalters durch Vokalprothese das Wort *escole*, heute *école* entstand, wurde aus *scholaris* im 19. Jahrhundert die Form *scolaire*, die höhere Silbenkomplexität aufweist. Für das Spanische zeigt sich die Produktivität der Prothese in den Wörtern *escuela* und *escolar* (vgl. Sampson 2010).

Ähnlich verhält es sich mit der Analyse von varietätsspezifischen Unterschieden in der Silbenstruktur. Während universell gesehen Sprachen häufig zu weniger markierten

Strukturen tendieren, gibt es in beiden Sprachen synchrone Entwicklungen, die in der Nähesprache ein größeres Maß an Komplexität bewirken. Auch diese Unterschiede lassen sich im Rahmen von OT anhand der Annahme von 'freier Variation' und des Einflusses von sprachökonomischen Bestrebungen analysieren. Gleichzeitig scheitert die Theorie auch hier daran, aussagekräftige Erklärungen für die bestehende Variation zu liefern (vgl. McMahon 2000).

Am Ende der Arbeit stehen daher auch Erklärungsversuche für die unterschiedlichen Silbenstrukturen zur Diskussion. Dabei gilt es einerseits die Grenzen der Optimalitätstheorie aufzuzeigen, insbesondere in der Auseinandersetzung mit diachroner und synchroner Variation, andererseits mithilfe von Konzepten der angewandten Linguistik wie der Sprachkontaktforschung oder der Frage des Verhältnisses von Laut und Schrift Erklärungen zu liefern.

Somit zeichnet diese Arbeit ein umfassendes Bild vom Konzept der Silbe, von ihrem Stellenwert in der Optimalitätstheorie sowie von den Silbenstrukturen der beiden gewählten romanischen Sprachen (deskriptive Absicht). Gleichzeitig war es ein Ziel der Arbeit, die festgestellten Phänomene im Rahmen der Optimalitätstheorie zu veranschaulichen und dabei auch die Vorzüge und Schwachpunkte der Theorie zu ermitteln (Schwerpunkt der Modellierung). Diese liegen in erster Linie in der Erklärungsnot der Theorie, in die sie bezüglich der erläuterten Phänomene gerät. Daher werden am Ende Erklärungen aus außersprachlichen Bereichen wie der Sprachkontaktforschung, der Standardisierung und des Verhältnisses von Phonemen und Graphemen gesucht und gegeben (erklärende Absicht).

A.2. Abstract in English

In this Master's thesis the main focus lies on the analysis of syllabic structures in the Romance languages French and Spanish. Within the framework of Optimality Theory (OT), I attempted to point out the differences and parallels between those two languages from a diachronic as well as from a synchronic perspective. Optimality Theory was established in the early 1990s being an alternative to derivational models in generative phonology. The syllable plays a main part in this theory. Contrary to other universalist models, OT replaces language-specific rules with universal, vulnerable constraints whose language-specific ranking decides for an output to be grammatical or not within a given language system (cf. Kager 1999; Prince/Smolensky 2004).

Within the OT analysis of syllabic structures in French and Spanish, we could point out the differences and parallels in syllabification as well as resyllabification by drawing OT tableaux with the corresponding ranking for each language. Accent was put on the differences in syllabic complexity (cf. Colina 2009; Tranel 2000). Further attention was paid to the development of syllabic structures from Latin, more precisely to the process of 'l-prosthesis'. This process was productive in the Middle Ages in most Romance languages and affected so called *s impura* sequences that violated the Sonority Sequencing Principle. While French abandoned this process at the latest in the 16th century, Spanish continues to apply this process to any marked sequence of this kind for example nowadays in borrowings and loanwords coming from English. We see the difference between those two languages in the development of the latin words *schola* and *scholaris*, both of which were integrated into Romance languages. In French we have the old heritage word *école* (old French *escole*) contrary to the later loanword *scolaire* with a complex syllabic structure. In Spanish both words *escuela* and *escolar* show the prosthetic /e/ to simplify syllabic structure (cf. Sampson 2010). In the analysis, I could show the differences by reranking but failed to explain them within the OT framework.

Similar results have been found in the analysis of outputs of synchronic variation. Some varieties of French and Spanish show a tendency towards more complex syllabic structures, contrary to the assumption of structural improvement. Those phenomena could as well be analysed within OT in terms of 'free variation' and reranking of

constraints due to reasons of linguistic economy. OT fails again to give explanations or reasons for the difference in the syllabic structure of Romance varieties and encounters severe problems related to the question of input for corresponding output forms (cf. McMahon 2000).

Finally, those limits of Optimality Theory especially in questions of diachronic and synchronic variation were discussed and attempts to find explanations outside of OT were made. Factors that influence syllabic structures are to be found within topics of applied linguistics such as languages in contact, standardisation of languages or the relation of script and sound.

On the whole, this Master's thesis gives an extensive description of the concept of the syllable, its position within Optimality Theory and the different syllabic structures in French and Spanish (descriptive goal). Furthermore, within the analysis I could model differences and parallels by ranking and reranking universal constraints and discussing questions of the relation between input and output (focus on modelling). Due to the analysis, I could see the advantages and limits of optimality theory when it comes to the search for explanations. Therefore, explanations were given and discussed in areas other than functional linguistics (explanatory goal).

A.3. Eidesstattliche Erklärung

Ich erkläre hiermit, dass ich die vorliegende Arbeit selbstständig verfasst habe und nur die hier angegebenen Hilfsmittel benutzt bzw. mich keiner unerlaubten Hilfe bedient habe. Sämtliche Stellen der Arbeit, die im Wortlaut oder dem Sinn nach anderen gedruckten oder im Internet verfügbaren Werken entnommen sind, habe ich durch genaue Quellenangaben gekennzeichnet.

Ich habe die Arbeit weder im Inland noch im Ausland in irgendeiner Form als Prüfungsarbeit vorgelegt und auch nicht veröffentlicht.

Wien, 2016